CENTRE DE PASTORALE LITURGIQUE

LA MAISON-DIEU

CHURCH DIVINITY SCHOOL
of the
PACIFIC
LIBRARY

LES ÉDITIONS DU CERF
29, boul. Latour-Maubourg, Paris-7e

Tant que le peuple ne pensera pas avec l'Église, ne vivra pas avec elle les mystères du Christ par la richesse des sacrements dans les grandes fêtes du cycle de Pâques et les dimanches, ne priera pas avec elle, rien ne se fera. Le Concile devrait avoir pour objectif de revaloriser cette grande prière. C'est ma conviction profonde.

Dom Lambert Beauduin.

LA MAISON-DIEU

N° 66

VERS LE CONCILE

SOMMAIRE

Le Concile se prépare. Ce qu'il sera, nul ne le sait encore. Mais déjà les esprits et les cœurs sont tournés vers lui et tous en attendent beaucoup. Selon le programme tracé par Sa Sainteté Jean XXIII, il s'agit de « rendre leur splendeur, sur le visage de l'Église du Christ, aux traits les plus simples et les plus purs de ses origines ». Ce sera donc un événement sans précédent, et réclamant un immense labeur. Et ces paroles de Dom Lambert Beauduin, que nous avons placées en tête de ce cahier (il les prononçait quelques semaines avant sa mort), nous confirment dans notre conviction que la liturgie occupera dans ces travaux la même place éminente et centrale qu'elle occupe dans la vie de l'Église.

Cependant, ici et là, de plus en plus nettement, se précise une inquiétude, à laquelle nous avons voulu consacrer ce cahier, non tant pour y répondre que pour la formuler : celle de parler beaucoup du Concile, mais de mal le préparer...

*
* *

Suffit-il d'avoir exprimé des vœux, d'avoir élaboré des projets, et d'attendre que les Pères du Concile fassent le reste? De plus en plus nombreux sont les liturgistes, les biblistes, les historiens, et aussi les pasteurs, curés de paroisse, qui se posent des questions à ce sujet et perçoivent avec lucidité que l'efficacité de ce Concile comporte des présupposés. Un appel authentique à l'Esprit-Saint, certes. Mais aussi un changement dans la mentalité du clergé et des fidèles, plus encore qu'un changement dans les méthodes, les institutions et les rites.

Des voix que nous devons entendre, car elles sont celles d'hommes qui savent de quoi ils parlent, nous font part de cette inquiétude, de ces risques qu'ils discernent, de ces efforts qui leur paraissent urgents et indispensables, de la profondeur à

laquelle nous devons nous laisser renouveler dans nos habitudes, nos idées, nos goûts, par ce travail de l'Esprit qui rajeunit l'Église.

*
* *

BALTHASAR FISCHER, Professeur à l'Institut liturgique de Trèves. — *Que faut-il attendre du Concile ? (Lettre à un jeune curé)* 6

*
* *

Pas de Liturgie sans la Bible. Le renouveau biblique achèvera-t-il de rendre à la Liturgie sa vraie jeunesse ?

CÉLESTIN CHARLIER, o.s.b. — *Réforme liturgique et renouveau biblique* 10

PIERRE JOUNEL, Professeur à l'Institut Sup. de Liturgie de Paris. — *Pour une réforme des Lectures du Missel* 36

*
* *

Pas de Liturgie sans célébrants. Former des célébrants, est-ce simplement enseigner les Rubriques ? Cette tâche ne requiert-elle pas des connaissances spéciales ?

BERNARD BOTTE, Moine du Mont César, Directeur de l'Institut Sup. de Liturgie de Paris. — *A propos de la formation liturgique dans les séminaires* 70

JEAN LABIGNE, Professeur au Grand Séminaire de Rouen. — *Former des célébrants* 77

*
* *

Pas de Liturgie sans assemblée. L'assemblée prend-elle vraiment part à l'action liturgique ? Lui en donne-t-on les moyens ? Ou bien la Liturgie devra-t-elle demeurer l'affaire des clercs ?

L'ÉQUIPE SACERDOTALE DE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, à Paris. — *Pour une vraie participation des fidèles* 92

VINCENT LECOMTE, o. p., Mossoul. — *Où en est le diaconat ? Note sur le diaconat dans l'Église chaldéenne d'aujourd'hui* 111

*
* *

Pas de Liturgie sans foi vivante. Et donc pas de renouveau liturgique sans une purification des moyens et un retour à l'essentiel.

PLACIDE BAZOCHE, Moine de Chevetogne. — *L'Orient et nos réformes liturgiques* 126

DANIEL PÉZERIL, Curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, Paris. — *Le renouveau liturgique et la contemplation* 140

BIBLIOGRAPHIE

VINCENT AYEL et une équipe de catéchistes. — *Chronique catéchétique* .. 150

L'assemblea liturgica della messa (Semaine liturgique de Rome, 1960) (A.-G. MARTIMORT). — Y. DANIEL et G. LE MOUEL : *Paroisses d'hier... Paroisses de demain* (J. POTEL), 166. — *Missions et Liturgie. Rapports et compte rendu de la première Semaine d'études de liturgie missionnaire, Nimègue-Unden, 1959* (X. SEUMOIS), 167. — A. RÉTIF : *Initiation à la Mission* (R.-M. DE METZ), 168. — L.-J. LEBRET : *La France en transition* (Étapes d'une recherche) (E. F.). — J. CADET : *Le laïcat et le Droit de l'Église* (T.-J. VERMEULEN), 169. — CASIANO FLORISTAN SAMANES : *La vertiente pastoral de la sociologia religiosa* (R. B.). — C. JOURNET : *Théologie de l'Église* (D. DUPUY), 170. — S. CORBIN : *L'Église à la conquête de sa musique* (J. GELINEAU), 171. — *Liturgie pascale* et *Introduction à la retraite spirituelle* (Communauté Réformée de Taizé) (J. G.). — M. THURIAN : *L'unité visible des chrétiens et la tradition* (J. G.), 173.

Livres reçus 174

La 8e Semaine d'étude pour professeurs de Liturgie, à Louvain 176

QUE FAUT-IL ATTENDRE DU CONCILE ?

Lettre à un jeune curé

Trèves, le 16 avril 1961.

Cher Monsieur le Curé,

Vous *savez combien je suis heureux de vous voir garder cette bonne coutume de vos années de séminaire : découvrir à votre professeur de liturgie — franchement et sans le ménager — tous vos soucis concernant la liturgie de l'Église et celle de « votre église » comme vous dites si fièrement et si justement depuis que vous êtes nommé curé d'une paroisse détachée de celle dont vous étiez le vicaire. En apercevant votre écriture (toujours un peu nerveuse!) dans mon courrier, je sais déjà que c'est de nouveau une lettre qui vient « du front », et qui parle le langage du front, langage parfois un peu dur, plein d'impatience devant le rythme « si terriblement lent » du développement de l'Église, de son adaptation à un monde nouveau, un langage plutôt* pias aures offendens, *comme on dit à propos des questions de doctrine, mais salutaire pour les oreilles parfois un peu dures de ceux qui — hélas — doivent faire leur travail à l'arrière.*

En ce sens, je vous remercie très cordialement de votre longue lettre du lundi de Pâques, dans laquelle vous m'avez décrit la première célébration de la Vigile pascale avec vos paroissiens, en soulignant tout ce qu'il y manque encore et tout ce que vous attendez du Concile futur, afin que cette célébration centrale de l'année liturgique devienne enfin « vraie », et par suite nourrissante.

Permettez-moi d'ajourner pour le moment ma réponse sur quelques questions de détail que vous m'avez posées dans cette lettre, et laissez-moi exprimer aujourd'hui un souci plus général et plus profond, qui m'inquiète, si je relis vos dernières lettres. Je parlerai franchement, comme vous l'avez fait, parce que je sais que vous le désirez et parce que vous comprenez que c'est plutôt la sollicitude du confrère que celle de l'ancien professeur qui me dicte ces paroles. Les espoirs que vous mettez dans le Concile futur quant à la réforme liturgique qu'il instaurera me semblent excessifs, et, à cause de cet excès, dangereux. Vous savez qu'avec vous j'espère de tout mon cœur que le Concile, auquel, selon l'expression du Saint-Père, les altiora principia *de la réforme liturgique seront soumis, fera un grand pas en avant. Mais, en relisant vos lettres, j'ai parfois l'impression que vous attendez (et avec quelle impatience!) quelque chose comme un « jour zéro », qui marquera le début d'une liturgie enfin vraie, enfin parfaite, d'une liturgie qui comblera les désirs des pasteurs, et ceux des fidèles en même temps.*

Ne pressentez-vous pas combien sont dangereux des espoirs de ce genre? D'abord ils seront, sans aucun doute, cruellement déçus. Même si tout allait dans le sens de vos espoirs (mais qui peut le promettre?), la liturgie réformée par le IIe Concile du Vatican et par la Commission qu'il va sans doute déléguer pour les détails de cette réforme, restera une liturgie humaine, avec des imperfections et des déficiences. Car l'Église ne peut plus retourner d'un coup à sa première enfance, à la souplesse et à la spontanéité de ses débuts. Ce que l'on dit de sa jeunesse éternelle ne vaut que de son message, de ses mystères eux-mêmes; mais pour le reste elle porte le poids des siècles; il est utopique d'espérer que sa liturgie retrouvera vers l'an 2000 toute la fraîcheur qu'elle avait vers l'an 200; ce qu'il lui faut plutôt, c'est de vieillir.

Mais cette déception inévitable et cruelle n'est pas encore le danger précis dont je voulais vous parler. Il y a un danger beaucoup plus immédiat, qui naît de ces espoirs utopiques : le danger du relativisme envers la liturgie actuelle. Relativisme d'abord en ce sens : anticipation illégitime des réformes souhaitables. « Si le Pape lui-même reconnaît que la liturgie actuelle est déficiente, il faut mettre la main à

la pâte. Si personne ne commence, rien ne se passera. Liturgia propter homines. » *Vous connaissez ce refrain et vous savez combien il est séduisant pour maintes oreilles cléricales. Mais il ne faut pas beaucoup réfléchir pour en découvrir les dissonances : désobéissance naissant d'un manque de sens vraiment ecclésial, manque de* fair play *à un moment où l'Église a donné les preuves de sa volonté de réformer la liturgie; manque de discipline, d'esprit de corps, de respect fraternel enfin envers les confrères qui sont plus consciencieux et envers les fidèles qui ne comprennent plus rien à ce qu'on leur dit de l'unité de la liturgie catholique. Vous me répondrez peut-être qu'il faut distinguer entre réformes intelligentes et réformes moins intelligentes, réformes secondaires et réformes importantes? Mais qui déterminera ce qui est intelligent et moins intelligent, secondaire et important en matière liturgique, si ce n'est l'Église elle-même ? Le principe même d'une réforme non autorisée conduit nécessairement à un chaos liturgique, dont ne profiteront que les ennemis de l'Église et les ennemis de la liturgie.*

J'ajoute un dernier motif, moins noble sans doute, mais sérieux lui aussi : il n'y a rien qui nuise tant à la réforme en préparation, que l'impression que cette réforme est anticipée illégitimement et de propria auctoritate *par les pasteurs.*

Mais un relativisme encore plus dangereux peut naître des espoirs excessifs mis dans le Concile : le relativisme dans notre accomplissement personnel de la liturgie présente. Vous connaissez bien cette tendance du cœur humain (tendance dont on a dit qu'elle caractérise notre génération comme aucune autre) : la tendance à ajourner les décisions, à vivre dans des situations irréelles. Dans les profondeurs de nos cœurs il y a cette voix du somnolent (que saint Augustin nous a décrite en parlant de sa situation intérieure avant sa conversion), qui dit toujours : Sine paululum... *Quel danger, si ce vieil homme au-dedans de nous peut se justifier par l'argument du « jour zéro » à venir! Oui, il dira : « Dès ce jour-là je célébrerai la messe, je dirai mon bréviaire d'une manière parfaite. Le moment présent n'est qu'un entracte; je me contente, jusqu'à ce jour à venir, d'accomplir matériellement une liturgie « tellement défi-*

ciente... » *Mon cher confrère, êtes-vous sûr que vous verrez ce jour ? Croyez-vous que la prière, dès ce jour-là, ne requerra plus ce* labor improbus *qui lui est propre depuis la chute de nos premiers parents ? Au fond, le bréviaire et le missel, réformés, poseront les mêmes problèmes que la liturgie actuelle : le problème de se quitter soi-même pour rejoindre le Dieu vivant; c'est toujours un peu comme mourir. Croyez-moi, l'accomplissement d'une liturgie réformée dépendra de ce que vous faites de la liturgie actuelle, qui, malgré toutes les déficiences, est la prière de l'Église vivante d'aujourd'hui, et dont la charge comme président de l'assemblée liturgique ou comme représentant de ceux qui ne savent plus ou ne veulent plus prier, est une des grandes grâces de notre vie sacerdotale.*

Cher Monsieur le Curé, je vous ai écrit cette longue lettre parce que je suis sûr que vous la lirez et la relirez, et que vous méditerez sur un danger dont votre bon sens vous dira qu'il n'est pas irréel. Je prie avec vous pour que le Seigneur inspire au Concile futur toutes les réformes liturgiques dont son Église a besoin au milieu du 20e siècle, mais je prie aussi qu'il nous préserve — moi et vous et nous tous — des espoirs excessifs et utopiques, et des maux qui pourraient en naître.

Croyez à mes sentiments bien fraternels dans le Seigneur.

Balthasar Fischer.

RÉFORME LITURGIQUE ET RENOUVEAU BIBLIQUE

En inaugurant le 13 novembre dernier la phase préparatoire au second Concile du Vatican, S. S. le pape Jean XXIII en a défini les buts avec une clarté et une précision que d'aucuns auront peut-être été tentés de juger audacieuse :

> L'œuvre du prochain Concile œcuménique est vraiment toute conçue pour rendre leur splendeur, sur le visage de l'Église du Christ, aux traits les plus simples et les plus purs de ses origines, pour la présenter telle que son divin Fondateur la créa : sans taches et sans rides[1].

Il y a dans ce magnifique langage un accent nouveau. L'appel à « l'Église primitive » a tant de fois retenti dans les siècles qui précédèrent la Réforme pour justifier la sécession qu'il en était devenu, depuis le Concile de Trente, presque suspect. Le voici rendu à son véritable sens par le Pasteur suprême de l'Église :

> Ce que le Concile se propose... c'est de faire un temps de pause autour d'Elle pour rechercher dans une étude affectueuse les traits de sa jeunesse la plus ardente et les recomposer, de façon à révéler sa force conquérante sur les esprits modernes, tentés et compromis par les fausses théories du Prince de ce monde[2].

Ainsi donc, il ne s'agit ni d'un repli nostalgique et stérile sur un passé révolu, ni d'une méconnaissance des développements survenus au cours d'une évolution nécessaire, mais d'un renouvellement de l'Église dans sa ferveur et sa simplicité originelles, en vue d'une adaptation plus vraie aux exigences actuelles du message. Ni archéologisme, ni narcissisme, mais rajeunissement.

1. D'après le texte français publié dans la *Documentation catholique*, t. LVII, n° 1341, du 4 déc. 1960, col. 1474.
2. Cf. *Doc. cath.*, *loc. cit.*, col. 1475.

Le recueillement ainsi proposé est certes une exigence constante de la vie de l'Église, car il conditionne sa vitalité. Mais il s'impose avec d'autant plus d'urgence que les transformations du monde auquel elle doit faire face sont plus profondes.

A cet égard, Jean XXIII n'hésite pas à reconnaître au futur Concile un caractère tout à fait particulier et, en un sens, absolument neuf par rapport à ses devanciers :

> Les Conciles œcuméniques du passé ont répondu surtout à des préoccupations d'exactitude doctrinale, diverses et importantes, concernant la *lex credendi*, à mesure que des hérésies et des erreurs tentaient de pénétrer dans l'Église ancienne, en Orient et en Occident ... (ou encore à) la préoccupation ... de raffermir ou de diriger des consciences troublées en présence d'événements de caractère religieux et politique en divers pays et en diverses circonstances... A l'époque moderne, dans un monde dont la physionomie a profondément changé ..., dans l'oubli ... des principes ... qui caractérisaient ... la civilisation chrétienne à travers les siècles, plus que tel ou tel point de doctrine ou de discipline qu'il faudrait ramener aux sources pures de la Révélation et de la Tradition, il s'agit de remettre en valeur, et dans toute sa lumière, la substance même de la pensée et de la vie humaine et chrétienne, dont l'Église est dépositaire et maîtresse pour les siècles[3].

Il semble donc qu'aux yeux du Pape, l'Église de notre temps se trouve pour la première fois replacée, à certains égards tout au moins, dans des circonstances voisines de celles de ses origines. Ce fait exceptionnel exige d'elle un effort sans précédent de « ressourcement ». Il s'agit pour elle de se replonger aux sources mêmes de son message, pour en ressaisir, comme en un faisceau vivant, les virtualités natives, auxquelles elle dut jadis son extraordinaire puissance d'expansion dans un monde farouchement hostile. Il lui faut revivre ce message comme message, c'est-à-dire, non pas tant comme un corps complexe de doctrines bien arrêtées et proposées à des intelligences auxquelles elles sont déjà familières, que comme une Parole de feu adressée par Quelqu'un à d'autres « quelqu'un », par Celui qui fait vivre et mourir, aux morts et aux vivants. Ce retour aux sources de son Esprit doit aiguiser en elle la pointe vive de cette divine Parole dont elle percera ces cœurs endurcis, en même temps qu'elle lui fera retrouver la faille, en eux, par où elle les rejoindra. Embrassant désormais le message dans toute sa hauteur, par ce regard en arrière, elle s'y soumettra avec plus d'amour encore,

3. Audience solennelle des membres des Commissions et des Secrétariats au Concile, du 14 novembre 1960, d'après le texte français de la *Doc. cath.*, t. LVII, n° 1341, col. 1479-1480.

plus d'humilité; plus vigilante à ne pas s'y substituer, elle ne s'en identifiera que mieux avec lui aux yeux des générations à venir.

Cette perspective absolument nouvelle dans laquelle le Pape situe de la sorte l'action du futur Concile commande évidemment toute réflexion sur ces « sources » essentielles, auxquelles il convie l'Église à se retremper. Dans une toute récente allocution aux prédicateurs de Carême à Rome, il les a une fois de plus clairement nommées :

> L'étude des Livres Saints, dans l'harmonie de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que la connaissance des Pères, de la Liturgie et du Magistère pontifical vaut aussi bien pour les fidèles, qui ont le devoir de s'instruire dans la foi, que pour les prêtres en tout temps[4].

Mis à part le Magistère, sur lequel les derniers siècles se sont particulièrement penchés, la Bible, les Pères et la Liturgie, qui sont ainsi mis en vedette, constituent précisément les trois foyers du grand mouvement de renouvellement qui se dessine dans le monde chrétien et dont un écrivain protestant a dit récemment qu'il serait, s'il réussissait, l'événement le plus considérable survenu depuis le 4e siècle[5]. On peut penser qu'en les recommandant sans relâche depuis son avènement le Pape ne leur attribue pas une moindre importance. Bible d'une part, Liturgie et Pères d'autre part, sont si étroitement solidaires qu'il importe de les considérer ensemble et selon l'harmonie où les a situés la Tradition primitive de l'Église, si l'on veut faire le point de leur actuel développement, à la veille du Concile ainsi mandaté pour les orienter et les parfaire.

I. — Bible et liturgie dans la tradition primitive

En deux endroits de l'*Apologie*[6] qu'il écrivit à Rome vers le milieu du second siècle, le futur martyr saint Justin nous a laissé la description la plus ancienne que nous possédions de la liturgie eucharistique primitive. A dix-sept siècles de distance, ces textes sont demeurés si vivants qu'ils permettent de se rendre compte de façon saisissante, non seulement des divers

4. Audience du 13 février 1961, d'après la *Doc. cath.*, t. LVIII, n° 1347, col. 290.

5. Roger Schutz, *Vivre l'aujourd'hui de Dieu*, Les Presses de Taizé, 1960, p. 19.

6. I *Apologie*, c. 6 et 65. La *Didachè* est de date incertaine et représente une tradition particulière.

« moments » de la réunion, de ses acteurs et de leurs actes respectifs, mais encore du climat de ferveur et de simplicité fraternelle qui y régnait. On ne peut donc mieux faire pour repenser les liens qui unissent Bible et Liturgie que de prendre comme base de réflexion ce témoignage capital :

> Le jour du soleil, tous ceux qui habitent les villes ou les champs se réunissent en un même lieu. On lit, autant que le temps le permet, les mémoires des apôtres ou les écrits des prophètes. Puis le lecteur s'arrête et le président prend la parole pour faire une exhortation et inciter à suivre les beaux exemples qui viennent d'être cités. Tous se lèvent ensuite et l'on fait des prières. Enfin, comme nous l'avons déjà décrit, la prière étant terminée, on apporte du pain, du vin et de l'eau; le président prie et rend grâces aussi longtemps qu'il peut; le peuple répond par l'acclamation *Amen*. On distribue à chacun sa part des éléments bénis et l'on envoie la leur aux absents par le ministère des diacres[7].

Notons tout d'abord les circonstances. La réunion a lieu le dimanche, marquant ainsi son lien avec la résurrection du Seigneur. Elle est unique, car elle groupe en un point donné tous les chrétiens appartenant à une même communauté géographique et humaine. C'est une *assemblée*, aussi plénière que possible — ceux qui n'ont pu se libérer ne seront pas oubliés — d'hommes et de femmes qui se connaissent, et qui se rencontrent dans une même ferveur, en vue des mêmes espérances, en affrontant les mêmes dangers. Un lien profondément humain les unit du fait de la fusion qu'opère entre eux le « mystère » d'une même foi. En quelque lieu qu'ils soient, ils savent, à ce moment surtout, que d'autres de leurs « frères » connus ou inconnus, sont réunis comme eux par le monde entier, pour entendre le même enseignement et accomplir les mêmes gestes. Ainsi donc, aucun des groupes ainsi établis ne constitue une assemblée ou « Église » proprement distincte, mais en chacun se manifeste localement l'unique Église universelle. Celle-ci touche terre, si l'on peut dire, en tel ou tel lieu, sans pour autant se fractionner, tout comme le Christ qui revient vers elle est unique et tout entier, en tout lieu où sont réunis ses fidèles

Tel est le climat, fait de vérité quotidienne et de ferveur mystérieuse, de simplicité humaine et de vie secrète. Il fait bon vivre ces heures où l'on se sent d'autant mieux entre soi qu'on a rompu tout lien profond avec un monde hostile et soupçonneux. A ce moment, le Royaume attendu est là, anticipativement,

7. I *Apologie*, 6, d'après la traduction de L. Duchesne, *Origines du Culte chrétien*, 4e éd., Paris, 1908, p. 50.

et l'on y vit déjà le « genre de vie des Cieux[8] ». Rien ne ressemble moins aux rassemblements que provoquent les spectacles de la cité romaine ou l'assistance aux cérémonies rituelles du culte officiel. Chacun se sent ici chez soi; chacun, à sa place, a intensément conscience d'apporter quelque chose aux autres, de participer à l'action commune. Tous, même les plus humbles, entendent le langage de tous, tous savent ce dont on parle, et si tous ne comprennent pas avec la même plénitude ce qui se dit, aucun n'ignore que la Parole entendue illumine, alors même qu'elle dépasse nécessairement l'entendement. Assemblée humaine donc, vivante et faite d'échanges directs, mais assemblée sacrée néanmoins, pénétrée du sentiment qu'en elle s'accomplit un mystère.

On s'en aperçoit mieux encore en abordant l' « ordre du jour » de la réunion. Une même harmonie entre le sens du contact humain et celui du sacré y préside.

Car le désordre en est proscrit; une ordonnance en trois temps : lectures, prières et conclusion eucharistique, la règle universellement. On a pu démontrer avec vraisemblance que cette ordonnance est calquée sur celle des réunions synagogales. Mais elle fut surtout dictée par la nature des choses. Ces hommes et ces femmes sont réunis là pour s'entretenir de leurs espérances, pour les hâter et déjà s'en nourrir. Il s'agit d'un message de Dieu, d'une « nouvelle[9] » vraiment prodigieuse; la première chose à faire est de réentendre cette « bonne annonce[10] », de s'en pénétrer, d'en scruter les termes, d'en approfondir les richesses pour les faire passer dans sa vie et les répandre.

Sur ces lectures, Justin semble être témoin d'un ordre primitif qui donnait peut-être aux textes évangéliques la première place. Car c'est d'eux essentiellement qu'il est question sous le nom de « Mémoires des Apôtres[11] ». Ces « mémoires » avaient fixé par écrit la toute première prédication sur Jésus, faite par ses témoins directs : la « catéchèse apostolique ». Or connaître Jésus, c'était bien le point de départ de tout; en lisant ces récits, on prolongeait ce témoignage de base; on renouvelait aussi le premier choc, qui avait amené la plupart à la conversion.

8. Cf. *Phil.*, 3, 20.

9. C'est ce que saint Paul appelle le « *Kèrygme* » : une proclamation solennelle par la voix du héraut.

10. Sens étymologique du mot « évangile ».

11. Une génération avant Justin, un des plus anciens écrivains ecclésiastiques, Papias de Hiérapolis, caractérise également l'évangile de Marc comme des « Mémoires » de la prédication de Pierre rédigés par Marc son interprète (cf. Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, III, XXXIX, 15; éd. Bardy, *Sources Chrétiennes*, 31, Paris, Cerf, 1952, p. 156).

Pourtant ce premier contact avec Jésus ne laissait pas de provoquer bien vite de nombreuses difficultés. Tout rejeté qu'il eût été par son peuple, Jésus, lui, ne l'avait jamais renié. Non seulement il avait parlé sa langue et adopté sa manière de vivre jusque dans les formes les plus particulières de son génie national, mais il avait délibérément situé son message dans le cadre de l'histoire d'Israël et présenté sa propre doctrine comme l'aboutissement suprême de la foi juive. Or, avant leur rencontre avec Jésus, les candidats païens à la foi chrétienne n'avaient généralement entendu parler de la Judée que comme d'une marche semi-barbare de l'empire, patrie écrasée d'un peuple étrange. De leurs rares contacts avec les membres de ce peuple dispersés dans l'empire, où ils vivaient groupés en colonies fermées à l'écart de la vie romaine, ils n'avaient le plus souvent gardé qu'une impression assez irritante de dépaysement. Rien n'était en effet plus éloigné des mœurs et des formes de sensibilité du monde gréco-latin que le *way of life* juif. Plus encore que les idées religieuses elles-mêmes, dont l'élévation monothéiste n'était pas sans exercer quelque attrait sur l'élite païenne, mais qui paraissaient trop austères et rebutantes aux foules, les formes littéraires où ces idées étaient coulées, la dialectique imprévue qui présidait à leur exposition, les images employées et les traits de mœurs rapportés, tout, ou presque tout, heurtait de front les jugements de valeur et les critères esthétiques qui constituaient le fond de la civilisation antique. Il n'était pas besoin d'être un lettré pour éprouver ce malaise : moins réfléchis, les préjugés des masses n'en étaient que plus violents et plus difficilement surmontables.

Dans de telles conditions, il était impossible de prêcher Jésus sans enseigner l'Ancien Testament. Aux superstitions du polythéisme, il fallait opposer le Décalogue du Dieu unique, au ritualisme et à la corruption des mœurs païennes, la morale spirituelle des Prophètes. Alors même qu'il entreprenait de libérer les néophytes issus du paganisme des observances et coutumes juives, saint Paul n'avait rien de plus pressé que de leur apprendre à reconnaître en Jésus le terme de la Loi et la réalisation des promesses prophétiques : nul mieux que lui ne savait à quel point le fait chrétien n'était perceptible que dans le cadre du phénomène juif. Dès lors la conversion à la foi chrétienne se doublait pratiquement pour tout candidat non juif d'une autre conversion, bien plus difficile parfois, à l'héritage spirituel d'Israël[12]. Sur une foule de points, qui n'étaient pas

12. C'est un fait significatif que, au moins pour trois convertis célèbres du 2e siècle, Justin, Théophile d'Antioche et Tatien, la

tous d'ordre strictement religieux ou moral, il lui fallait réviser de fond en comble sa façon de penser, d'agir et même de sentir, pour adopter une mentalité nouvelle, plus conforme à celle des hommes que Dieu lui-même s'était chargé d'éduquer en vue de l'avènement de son Fils.

Un tel programme réclamait, il va sans dire, un immense effort de la part des convertis. Ce fut l'objectif premier de l'Église des premiers siècles que de les y aider. On s'est souvent étonné de la préférence accordée à l'Ancien Testament par beaucoup de Pères dans leurs prédications, et notamment par les « apologistes » du second siècle. Ceux-ci vont même parfois jusqu'à omettre systématiquement toute référence précise à la personne de Jésus comme aux croyances issues de sa vie et de son enseignement[13]. L'explication de ce fait est à chercher dans une intense conviction qu'avait l'Église de ne pouvoir détacher le message chrétien de ses fondements juifs, et de devoir en conséquence soumettre ses adeptes à une « refonte » totale de leur conception sur l'homme et le monde, en fonction des vues bibliques. Loin de considérer l'Ancien Testament comme une base de départ toute provisoire, choisie par Dieu à cause de ses imperfections mêmes pour mieux révéler, en contraste, la transcendance du Nouveau, les Pères y ont vu une première et essentielle étape, toujours actuelle, de la Révélation, ayant pour but, non seulement de mettre en place les structures humaines, destinées à assurer la réalisation de la Promesse, mais encore et surtout d'amorcer positivement cette réalisation, en dirigeant vers son Objet pressenti un réseau convergent de révélations partielles. Bien plus, dans les livres sacrés du peuple juif, c'est déjà le Christ, Logos éternel, qui descend vers les hommes, voilant sa Parole sous les mots humains que son Esprit inspire, avant de paraître en personne. Ainsi, le mystère chrétien du Nouveau Testament est déjà tout entier présent et agissant dans l'Ancien, quoique caché, et comme en gestation vivante, en vue de sa pleine manifestation à ceux qui croiront en Jésus. L'interprétation « spirituelle » de la Bible n'est donc pas chez les Pères, comme on l'a dit parfois, un expédient inventé par eux pour échapper aux problèmes historiques et littéraires qu'ils n'étaient pas en mesure de résoudre. Ils la tiennent au contraire comme la seule authentique, car elle n'est rien d'autre à leurs yeux que la relecture

lecture des « Prophètes » jointe à la rencontre du fait-Jésus, ait été déterminante.

13. Cf. par exemple Théophile d'Antioche, dans ses *Trois livres à Autolycus*, et les réflexions de G. Bardy, son éditeur dans la Coll. *Sources Chrétiennes*, 20, p. 45 et pp. 42-43 où il cite le P. Lebreton.

objective d'un message prophétique — et donc historique — à la lumière de sa réalisation. Leur foi, ardente, totale, dans l'Écriture, s'identifie avec leur foi au Christ. Pour eux le christianisme n'est en somme rien d'autre qu'une transfiguration de la religion d'Israël par la révélation de la gloire du Christ, qui déjà l'habitait secrètement [14].

Il est tout à fait nécessaire de bien se pénétrer de ceci si l'on veut comprendre la place occupée par l'Écriture dans les Assemblées des premiers siècles. Car l'activité des écrivains chrétiens avait surtout en vue les sympathisants du dehors; c'est au-dedans d'elle-même, dans ses réunions liturgiques, que l'Église s'attachait avant tout à faire l'éducation biblique de ses membres.

D'abord pour des raisons d'ordre pratique. Le programme était immense. Après les « Mémoires des Apôtres », Justin mentionne « les Prophètes ». Il ne s'agit sûrement pas des seuls oracles prophétiques, mais encore des « Histoires [15] » que déjà le Canon juif palestinien adjoignait à ceux-ci dans un même recueil. La loi, autrement dit le Pentateuque, s'y rattachait tout naturellement. Il n'est même pas exclu que Justin ne songe encore au reste du Nouveau Testament, notamment aux lettres de saint Paul et à l'Apocalypse, où l'on reconnaissait les effets de la recrudescence prophétique qui avait caractérisé la première diffusion du message [16]. Bref, ce n'était pas un livre mais une bibliothèque qu'on proposait à l'étude des néophytes. Or, les manuscrits étaient coûteux, et les illettrés n'étaient pas rares parmi les pauvres gens qui constituaient la majeure partie des communautés.

D'autre part — et ceci dut jouer bien davantage — l'Église jugeait impossible de laisser à chacun le soin de s'initier à une littérature aussi vaste et aussi déconcertante pour le profane. Car il ne suffisait pas de lire : on vient de le rappeler, une optique nouvelle, celle du fait-Jésus, commandait nécessairement cette lecture, pour tout croyant. Il fallait y être introduit, entraîné, formé dans l'Esprit du Christ, par des lectures incessantes, judicieusement choisies et rapprochées les unes des autres pour qu'elles s'éclairassent mutuellement; un commentaire autorisé

14. On veut caractériser ici l'orientation fondamentale de l'exégèse patristique, prise dans son ensemble, sans nier que telle ou telle école particulière, surtout celle d'Alexandrie, ait subi certaines influences de la philosophie et de l'herméneutique païennes, dont les effets n'ont d'ailleurs pas toujours été heureux, sur Origène notamment.

15. Ce sont nos « Livres historiques », de *Josué* aux *Chroniques*.

16. Sur le sens très général du nom de « Prophète » chez les Apologistes, cf. G. Bardy, *op. cit.*, p. 88, note 1.

s'imposait aussi qui soulignât cette orientation, et en dégageât les implications. Tout de suite après les lectures, Justin mentionne précisément l'homélie du « président », qui portait toujours — il le souligne explicitement — sur les textes lus. Sans doute Justin schématise-t-il un peu, d'ailleurs, car il est fort probable que souvent, comme on le voit faire plus tard, d'autres membres de l'Assemblée parmi ses « anciens » avaient été auparavant invités à commenter brièvement chacun de ces textes. Il s'agissait donc d'une initiation de « style oral » et collective, comme il convenait à une communauté vivante et unie.

Mais c'est surtout l'objet même de cette initiation qui commandait la méthode. Justin donne pour thème à l'homélie l' « exhortation à suivre les beaux exemples cités ». On sait d'autre part, quoique Justin n'en parle pas, que très probablement dès les origines, chaque lecture était accompagnée, comme dans les synagogues, du chant d'un psaume et d'un moment de prière silencieuse. Il ne s'agissait donc ni d'un cours d'histoire à entendre, ni même d'une leçon de morale à méditer, mais d'une Parole de vie à recevoir, à vivre. Or, on l'a vu, l'Écriture n'était rien d'autre, tout entière, que la Parole du Christ; elle était le Christ-Parole; et Jésus avait dit : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux[17]. » Pour que la Bible fût vraiment et pleinement message du Christ, il fallait donc qu'elle fût prononcée dans l'assemblée croyante et priante des élus. A elle seule; cette lecture en Église constituait une anticipation de la parousie, une « invocation » (au sens étymologique et sacré) du Verbe, ainsi prononcé avant d'être incarné; elle était déjà une communion personnelle au Christ.

Le lien profond qui unissait cette première partie aux deux suivantes apparaît ainsi clairement.

En fait, elle constituait à elle seule presque toute la réunion, la Prière fraternelle qui venait ensuite et l'Eucharistie du président faisant presque figure de conclusion. Le nombre, le choix et l'étendue des lectures étaient laissés au jugement du président, mais elles étaient certainement nombreuses, comme en font foi les douze leçons de l'ancien Vigile pascale (aujourd'hui ramenées à quatre) qui sont l'unique vestige parvenu jusqu'à nous de l'antique disposition de la liturgie dominicale. Encore aux 4^{e}-5^{e} siècles, les messes des samedis des Quatre-Temps attestent six lectures, qui devaient être primitivement plus longues. En tout cas, il semble bien que le minimum prévu ait été durant longtemps de trois lectures, la première étant obligatoirement tirée de l'Ancien Testament, la seconde de l'Apôtre, et la troi-

17. Cf. *Matth.*, 18, 19-20.

sième des évangiles. Quant à l'exhortation, les homélies des Pères, et notamment celles de saint Augustin, laissent voir que l'orateur pouvait assez habituellement parler près d'une heure sans lasser ses auditeurs, à une époque où l'on était déjà loin de la ferveur des origines. De plus, les psaumes choisis pour transposer en prière la leçon de ces lectures, et qui sont devenus nos « graduels » — après l'ancienne première lecture — et nos « Traits » ou « Alleluia » — après la seconde — étaient d'ordinaire chantés en entier, comme ils le sont encore à quelques messes du Carême. Dans ces conditions l'idée ne serait venue à personne de baptiser cette première partie « avant-messe », « préparation » ou même « liturgie des catéchumènes », comme le font nos meilleurs missels. Si c'était bien la seule partie à laquelle fussent admis les catéchumènes, elle n'en était pas moins destinée aussi et même avant tout, aux fidèles. Car si pour les premiers elle n'avait encore qu'une efficacité externe de préparation — intellectuelle, morale et spirituelle — à l'illumination baptismale, pour les seconds elle était déjà sacrifice de louange et communion au Verbe.

Dès lors, après cette longue et progressive « mise en condition » pneumatique[18], la réunion pouvait prendre un rythme beaucoup plus rapide.

Tout d'abord, saisie par la grandeur du Dessein de Dieu, que sa Parole venait de remettre sous les yeux de tous, l'assemblée éclatait en ardentes prières pour que la réalisation — déjà commencée — de ce Dessein soit hâtée et s'accomplisse sur tous les hommes, dont on énumérait les catégories et les besoins. De ce « moment » déjà solennel, il n'est malheureusement resté dans la liturgie latine que les grandes supplications du Vendredi Saint, et aussi, quoique écourtée et transportée au début de la Messe, la litanie du *Kyrie eleison*. C'était ici, soulignée par le baiser de paix[19], la véritable préparation au sacrifice.

Puis un grand silence s'instaurait, tandis qu'on apportait du pain et du vin. A ce moment l'assemblée prenait intensément conscience que sa prière était exaucée, et que déjà, en elle, le Royaume allait descendre sur terre; que le Christ, à son appel, revenait de façon tangible vers elle. Il n'y avait plus place dès lors que pour la jubilation de l'action de grâces, durant laquelle, par un irrésistible mouvement de réponse du Christ à l'élan des siens, le Mystère allait s'achever. Ce Mystère, aucune puissance

18. De « pneuma », souffle, nom de l'Esprit-Saint; l'adjectif « spirituel » en français a dévié de son sens primitif chrétien.

19. Ce détail est attesté par JUSTIN dans sa seconde description, I *Apologie*, 65.

terrestre ne pouvait l'opérer. C'était le Christ en personne par l'organe de son représentant consacré, qui l'accomplissait. On ne pouvait plus entendre que sa seule voix.

Car c'est vraiment l' « état d'Esprit » et la Parole de Jésus qui habitent désormais le président, lorsque, par une prière improvisée selon le rythme même des « bénédictions » chères à l'Ancien Testament[20], il déroule une dernière fois l'immense fresque de l'amour du Père s'en venant vers les hommes, depuis la création du monde, et tout au long de l'histoire du peuple élu, jusqu'au moment où Jésus prit du pain... Ce « rappel[21] » de la divine bienveillance était du même coup un appel pour le présent, immédiatement entendu. Par la puissance de son Esprit, le Seigneur livrait à nouveau sa chair et son sang pour tous les hommes et hâtait l'heure de son retour en en nourrissant les siens. Chacun marquait son consentement par l'*Amen* final et en prenant sa part du don divin. Puis aussitôt, dans un silence absolu, l'assemblée, comme foudroyée, se séparait[22].

Ce dénouement, rapide si l'on tient compte de la longueur de la réunion (elle ne devait sans doute jamais prendre moins de deux heures), souligne encore son unité de mouvement intérieur.

En fait, d'un bout à l'autre, une seule chose compte : le Christ. Tout ce qui se dit et se fait n'a qu'un sens : Le rejoindre. Si l'on s'attarde d'abord longuement à sa Parole, ce n'est pas seulement pour s'en instruire, c'est pour l'entendre, lui, et l'entendant, ne faire qu'un Esprit avec lui, par son Esprit qui inspira ses Prophètes. Parce qu'elle est déjà une communion en Esprit au Christ, à partir des zones d'accueil humaines plus extérieures que sont les sens, l'imagination et l'entendement, la réception du Christ-Parole est l'ouverture nécessaire à la rencontre suprême dans l'Amour, de personne à Personne, au-delà de toute expérience autre que celle d'une foi totale et consentante, par la manducation de sa chair, en Esprit encore

Mais, même en ce moment sublime et nécessairement bref,

20. Cf. Dom C. Charlier, *L'action de grâces de Jésus*, dans *Bible et Vie Chrétienne*, 17 (mai 1957), pp. 86-99, spéc. 91-93.

21. En grec : « anamnèse », nom qui désigne encore une partie essentielle du Canon dans toutes les liturgies; cf. notre *Unde et memores*.

22. Durant les premières décades du christianisme, l'intense émotion provoquée par cette « expérience » du Christ, se libérait au contraire dans les « charismes », qui constituaient comme une quatrième et dernière partie de la réunion (cf. 1 Cor., 12-14). Mais déjà saint Paul avait cherché à endiguer ces manifestations prophétiques, qui se maintinrent surtout, après le milieu du second siècle, en dehors de la grande Église, dans le montanisme et le tertullianisme.

le Mystère ne peut être accompli que par l'efficacité de cette Parole. Par sa nature même, l'exaltation calme et tout intérieure de l'action de grâces finale ne pouvait guère s'accommoder de textes écrits d'avance. Nous avons pourtant gardé pour le second siècle deux ou trois prières spontanées de chefs d'Église, où se perçoit manifestement l'écho de leurs « eucharisties » liturgiques[23]. Elles ne sont qu'un tissu d'allusions bibliques; non pas, certes, à la façon du Moyen Age, pour lequel la Bible était devenue surtout un langage, mais par le fond même de la pensée. Dans le transport paisible qui le soulève, l'Eucharistie embrasse d'un seul coup d'œil la totalité du message et suit avec extase les étapes admirables de son développement dans le temps, pour en prévoir la consommation. Quel que soit le motif immédiat de sa prière, jamais il ne s'écarte de cette perspective centrale dont le Christ est le sens. En dépit de leur caractère beaucoup plus littéraire, les plus anciennes préfaces consécratoires de la liturgie romaine sont encore nourries de la même sève. Celle de la Consécration des fonts baptismaux durant la Nuit Pascale en est probablement le chef-d'œuvre. Les thèmes bibliques fondamentaux s'y épanouissent à la fois avec aisance et sobriété, tant ils sont fonction d'une théologie qui s'attache encore à l'essence même du message, vibrante de ferveur et de foi. Tout l'Ancien Testament trouve ici sa justification chrétienne par une transposition hardie mais authentique dans la sphère, sans cesse nommée, de l'Esprit-Saint.

En vérité, grâce à ce regard synthétique porté sur l'Écriture avec toute la ferveur d'un amour clarifiant, l'ancienne Église a réussi, sans le savoir et sans effort, simplement parce qu'elle se maintenait sans cesse, dans sa prière, au cœur même de la Révélation, la difficile synthèse entre la Lettre et l'Esprit, que cherche encore si péniblement le Mouvement biblique contemporain. Sans aucun souci de science elle a eu d'instinct le sens de l'Histoire, parce qu'elle croyait de façon vivante à l'Esprit du Christ qui anima le Livre où la Vérité divine s'inscrivit.

II. — Où en sont les mouvements biblique et liturgique ?

La question peut être désormais posée, face à ce miroir divin de la première Tradition chrétienne.

Point n'est besoin de s'attarder à mesurer le chemin déjà

23. Ce sont surtout la grande Prière de Clément de Rome (*Lettre aux Corinthiens*, c. 59-61) et la Prière de Polycarpe de Smyrne sur le bûcher (cf. *Martyre de Polycarpe*, éd. Camelot, dans *Sources Chrétiennes*, 10, Paris, 1958, p. 263).

parcouru : il suffira aux lecteurs âgés de plus de trente ans de se remémorer leur enfance. Préfaçant la première édition du Missel de Dom G. Lefebvre, le cardinal Charost, alors évêque de Lille, écrivait en 1920 : « Le Missel, qui est le code populaire [de la liturgie], est pour la plupart des fidèles un livre scellé, comme les Saintes Lettres d'où il est extrait. » On ne pouvait mieux dire, en quelques mots, l'excellence de la Bible et de la Liturgie, leurs intimes relations et leur destination éminemment populaire — mais aussi leur navrant abandon. Grâce à Dieu (et grâce aussi à Dom Lefebvre et à ses émules) le Missel est devenu, en une génération, à peu près le seul livre de prière en usage dans le peuple chrétien. Quant à la Bible, en dépit de son retard — les premières éditions rivales du vieux et coûteux Crampon sont de 1950 — elle a atteint des tirage-record, au point d'être désormais un best-seller de l'édition française. A ce bond matériel, a répondu d'ailleurs un immense travail d'information et de formation, tant biblique que liturgique, dans des cercles toujours plus étendus, par la plume et la parole [24]. Fait remarquable, le mouvement n'est pas tant sorti du clergé que de l'élite laïque. C'est une véritable lame de fond. Il n'est pas de milieu social, ni même de génération, où ne se manifestent, pour ainsi dire spontanément, un intérêt passionné pour la Bible et un ardent désir de participer de plus près à la liturgie. Même les courants spirituels les moins portés par leur origine ou leur orientation à ce « ressourcement » ont compris qu'il n'était plus possible d'ignorer le mouvement, et emboîtent le pas — parfois dans l'espoir à peine voilé de le freiner.

Ces éclatants succès ne doivent pourtant pas dissimuler les ombres. Ce qui reste à faire dépasse de très loin encore les résultats acquis. Même matériellement et quantitativement, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de très larges zones de la masse des chrétiens pratiquants n'ont été touchées que très superficiellement, et l'on en est encore à réfuter des préjugés aussi tenaces qu'élémentaires. « On nous change la religion », répètent de bons catholiques très pratiquants, lorsqu'un curé « modernisant » se met en tête de leur retirer le nez du Missel pour les inviter à écouter le lecteur ou à chanter ensemble un Psaume. Quant à la Bible, si désormais sont plus rares ceux qui la déclarent « protestante » ou « à l'Index », légion sont ceux qui avouent, après une heure de lecture, n'y avoir rien compris et qui la referment pour toujours.

24. Cf. le long article *Écriture sainte et Vie spirituelle*, publié sous la direction de X. Léon-Dufour, dans le *Dictionnaire de Spiritualité*, fasc. XXV, col. 128-278.

A cela rien d'anormal : après plus de quatre siècles de désaffection et d'ignorance croissantes, le retard est tel qu'il faut prévoir de longues années encore d'effort sur tous les plans avant que soient restaurés au plus profond des cœurs, même fervents, la connaissance vivante et familière de la Bible et le sens inné de la participation au Culte eucharistique. Mais à d'autres points de vue le Mouvement — tant biblique que liturgique — peut paraître marquer, ces toutes dernières années, un temps d'arrêt. Il s'agit cette fois des orientations de fond. Sur plusieurs points, un redressement des perspectives paraît nécessaire, et certains obstacles sont à surmonter, à la lumière de la Tradition primitive, si l'on veut éviter qu'un malaise naissant ne s'aggrave et n'encourage une réaction prête à se manifester.

Le premier « obstacle » tient aux origines des deux mouvements : c'est leur caractère *livresque*. Certes, l'un et l'autre sont des manifestations caractéristiques d'un même « climat » de renouvellement spirituel, dont on perçoit les premiers signes dès le début du siècle. Mais au niveau des causes immédiates, leur histoire est pratiquement autonome. Nés d'initiatives individuelles, nullement simultanés et moins encore concertés, leur premier développement s'est fait un peu au gré des circonstances. De part et d'autre, on est allé au plus pressé. Il s'agissait avant tout de remettre les textes entre les mains des fidèles : on édita donc des Missels, et plus tard des Bibles. Certes on s'avisa vite que leurs usagers n'étaient plus en état de les comprendre; ainsi vit le jour une autre littérature. Pour pénétrer ces deux gros livres il fallait désormais des bibliothèques. Pour le Missel, l'adaptation se fit, tournant les difficultés ou les résistances, plutôt qu'elle ne les vainquit. Au lieu de réciter le chapelet ou de dire des prières de dévotion, on prit l'habitude de lire à part soi les mêmes prières que le prêtre. La liturgie redevint une des catégories de la pratique chrétienne, faite de rites établis pour le prêtre, de textes à lire pour le fidèle.

Du moins était-ce l'Église qui proposait ces textes à la messe. Ce n'était pas le cas de la Bible. Pour un catholique, ce fut un saut périlleux que de passer seul et sans guide, des morceaux choisis et bien encadrés du Missel, au texte intégral. Cela le reste d'ailleurs, en dépit de l'effort accompli. Faute d'éducation biblique première, les livres d'initiation les mieux faits laissent souvent le fidèle désemparé devant le Livre. Consulté, le prêtre se dérobe d'ordinaire : « faute de compétence » dit-il; « ses cours du séminaire sont loin, et puis il n'était pas fort en Écriture Sainte; le professeur, lui, était si savant... si ennuyeux! Après tout, ce qui importe, n'est-ce pas le salut des âmes ?... »

Chacun, dès lors, s'il persévère, réagit selon son tempérament ou sa formation : les uns, plus intellectuels ou positifs, adoptent la manière studieuse : la Bible n'est-elle pas un livre d'idées et de faits ? Les faits supposent des connaissances historiques, les idées des cadres théologiques : avec du travail et de bons manuels on pense venir à bout des uns et des autres. Bref, on attend surtout de la Bible un complément d'instruction religieuse. Ceux qu'un tel labeur rebute ou qui n'en ont pas les moyens, ceux aussi qui songent avant tout à leur « profit spirituel », essayent les raccourcis subjectifs. On choisit plutôt la ligne édifiante et moralisante lorsqu'on est pressé d'entendre Dieu parler à son âme. Les lecteurs imaginatifs sont souvent friands de sens allégoriques ou mystiques. Le plus grand nombre hésite entre ces diverses voies, essayant tantôt l'une, tantôt l'autre, souvent avec un certain profit, mais sans vraiment déboucher sur les découvertes pressenties.

Ainsi livré à lui-même, faut-il s'étonner que le chrétien cède à *l'individualisme* ? Ce second « obstacle » est d'autant plus délicat à surmonter que la formation religieuse de ce chrétien n'a été que trop souvent naguère orientée dans ce sens. Le catholique moyen du 19e siècle (dont le 20e connaît encore quelques descendants) n'avait pratiquement retenu du sens chrétien de la communauté qu'une obéissance disciplinée et totale à l'autorité de l'Église; pour le reste et surtout pour « sa » vie intérieure, il cultivait un individualisme peut-être plus absolu que celui du protestant, car entre le « bon Dieu » et son « âme », rien ne s'interposait consciemment, ni la Parole de Dieu, ni le Saint-Esprit, ni même, bien souvent, le Christ. Tout était affaire de morale, de dévotion et d'observances. Grâce à Dieu, nous n'en sommes plus là. Pourtant, par un apparent paradoxe, le mouvement liturgique n'a eu parfois pour effet que de substituer un individualisme à un autre. On le voit bien lorsqu'il s'agit d'amener une paroisse de bons pratiquants traditionalistes à faire quelques gestes ensemble, à s'exercer à une prière commune, ou tout simplement à se grouper autour de l'autel « face au peuple » au lieu de s'isoler dans des coins « bien recueillis ». On assiste aussitôt à de véritables petites rébellions! Complétement désorientés parce qu'ils ne peuvent plus suivre chaque prière du prêtre dans « leur » missel, faire en paix « leur » action de grâces, ou communier quand bon leur semble, ces chrétiens-là ne sont pas loin de perdre la foi en même temps que leurs bons sentiments. « Le missel, voilà l'ennemi!... » entend-on dire quelquefois par de jeunes pionniers d'un renouveau communautaire; ils n'ont pas tout à fait tort, s'ils veulent dire par là que la liturgie, ainsi pratiquée, risquerait de trans-

former des textes vivants et faits pour être reçus dans la vie de l'Église, en une nouvelle « Lettre » morte. Tout aussi peu réceptifs d'ailleurs sont ces liturgisants qui hantent encore les monastères pour leurs beaux offices, leur grégorien et les parfums de leur encens. Ces demi-esthètes à la Huysmans étaient naguère sympathiques. Ils comptent parfois aujourd'hui parmi les plus acharnés opposants à tout effort de restauration d'une liturgie simple et vraiment « populaire ».

Contre toute attente, le danger s'est avéré bien moindre dans le Mouvement biblique. Les prophètes n'ont pas manqué pourtant qui dénoncèrent le risque grave de « libre examen », et, partant, de contamination protestante, que comportait inévitablement, à les en croire, toute lecture personnelle de l'Écriture. En fait, si le mouvement biblique a encouragé l'éclosion dans le catholicisme d'un certain esprit œcuménique[25], on n'a nulle part signalé jusqu'à présent qu'il ait favorisé de façon sensible des défections. Au contraire, chose curieuse, aussi bien chez les Réformés que chez les Catholiques, il semble que la redécouverte des réalités communautaires et d'un certain sens de la Tradition vivante soit due en grande partie au renouveau biblique. L'étonnant attrait qu'exerce tout particulièrement l'Ancien Testament sur de nombreux chrétiens d'aujourd'hui a certainement joué un rôle dans cette évolution. Alors que naguère encore le courant puritain y cherchait un enseignement de morale individuelle, ces chrétiens verraient plutôt dans cet enseignement une source de difficultés, tant il leur paraît limité. Par contre, l'ampleur du Dessein divin qui s'y déroule dans l'Histoire en faveur du Peuple élu pour déboucher sur des perspectives universelles, rejoint leurs préoccupations d'hommes modernes face au destin d'un monde unifié, et projette sur le fait chrétien un éclairage qui leur paraît à juste titre saisissant.

Il est permis de signaler ensemble les troisième et quatrième « obstacles » tant sont solidaires, en dépit de leur apparence contradictoire : ce sont l'altération du *sens du sacré* et la méconnaissance des lois d'une véritable *incarnation*. Le « sacré » et l' « incarné » sont les deux faces du mystère, au sens biblique et chrétien du mot. Or nous nous sommes habitués depuis quelques siècles à les disjoindre, sinon à les opposer par l'effet d'un subtil et envahissant naturalisme. C'est au nom du sacré qu'hier encore on refusait pratiquement à la masse du peuple chrétien l'accès aux textes mêmes de l'Écriture et de la litur-

25. S. Em. le cardinal Bea le soulignait tout récemment encore dans une interview publié par la *Doc. Cath.*, t. LVIII, 2 avril 1961, n° 1349, col. 450.

gie. Mais c'est au nom de l'incarnation qu'on donnait « l'équivalent assimilable aux gens de notre temps » dans des paraphrases ou des résumés édulcorés. N'entend-on pas dire aujourd'hui encore, même dans la bouche de propagandistes bibliques, que ce qui est inspiré dans la Bible, ce ne sont pas ses mots mais ses idées, non pas le contenant, mais le contenu ? Qu'elle n'est pas Parole de Dieu, mais la contient ? Que son inspiration (erronément confondue avec l'infaillibilité) se prolonge avantageusement dans l'Église ? Notre-Seigneur ne l'entendait pas de cette oreille, lorsqu'il affirmait par serment que « pas un iota, pas un signe ne disparaîtra de la Loi, avant que disparaissent le ciel et la terre[26] ».

Même constatation sur le plan liturgique. Ici, au nom du sacré, on s'enferme dans un ritualisme figé, qui évoque la magie. Là, au nom de l'incarnation, on ne voit plus dans le mystère qu'une méthode psychologique ou l'occasion d'états d'âme. Le latin est la seule langue sacrée possible; l'autel « à l'envers » est une innovation dangereuse — en dépit de l'usage immémorial et encore en vigueur des basiliques romaines —; les chasubles à l'italienne, un certain hiératisme dans les attitudes, *Minuit chrétiens* et l'*Ave Maria* de Gounod, bref ce qu'on a toujours fait ou vu faire, est identifié avec *la* Tradition, et dit « sacré ». Mais les commentaires ininterrompus dans lesquels, au cours des messes dites « communautaires », on noie la lecture précipitée des textes sans laisser au fidèle le temps de souffler, les gestes emphathiques et les attitudes théâtrales, les chants ou les préludes de l'orgue chargés « d'occuper le vide du Canon », les « cérémonies » improvisées qui se déroulent vaille que vaille à un rythme accéléré, les libertés prises avec les rites les plus essentiels dans une conformité mécanique aux rubriques de détail, le goût du solennel, du voyant, et pardessus tout la recherche de l'effet sentimental, tout cela qui constitue en maints endroits « la Liturgie », est justifié au nom d'une nécessaire adaptation à l'humain.

Tout cela n'est pas non plus sans relations avec un cinquième obstacle, qu'engendre une attitude volontiers *utilitariste*. On lit « sa » Bible, comme on ouvre « son » Missel, soit pour mieux connaître « sa » religion, soit pour nourrir « sa » piété. Le point de vue déterminant reste donc centré sur le « moi », et l'orientation foncièrement christocentrique et théocentrique, tant de la Bible que de la liturgie, n'est qu'insuffisamment perçue, trop peu vécue. L'une et l'autre sont avant tout recherchées comme deux moyens, plus ou moins facultatifs,

26. Cf. *Matth.*, 5, 18.

d'édification personnelle, parmi bien d'autres, au lieu d'être estimées comme les canaux originels et centraux du Mystère du salut aussi bien que de toute vie chrétienne, pour l'Église universelle.

Moins étroitement intéressée, l'attitude d'une grande partie du clergé n'en est peut-être que plus éloignée encore d'une telle estime. Bible et liturgie sont surtout envisagées ici comme des instruments d'action pastorale, longtemps négligés et dont on peut discuter l'efficacité, mais que l'on tient, notamment dans le jeune clergé, pour bien adaptés (un peu comme la télévision, la radio, l'action sociale, etc.) à certaines conditions nouvelles du monde moderne. Il faut le dire franchement : rien ne pourrait compromettre plus gravement les deux mouvements que d'être mis simplement au service d'une nouvelle technique d'évangélisation [27]. D'abord parce que jamais les fidèles ne recevront en ce domaine les vraies directives et les justes conseils dont ils ont un urgent besoin, tant que leurs prêtres n'auront pas retrouvé la foi — je veux dire une foi vivante, totale et efficace — au Saint-Esprit qui habite le Livre et agit dans la prière de l'Église. Ensuite et surtout parce que Bible et liturgie sont trop compromis avec ce que le pape appelle « la substance de la pensée et de la vie humaine et chrétienne » pour qu'une telle sous-estime n'introduise aussitôt un facteur de naturalisme stérilisant à l'intérieur même de cet effort d'évangélisation.

Sans doute faut-il au moins signaler encore — il y aurait trop à en dire — un sixième et dernier obstacle, constitué par le *rationalisme* inhérent aux tendances profondes de nos civilisations techniques. Car ce sont ces tendances qui nous rendent si malaisé l'accès au monde sapientiel de la Bible. Mais cet obstacle-là n'est pas nouveau : on vient de le voir, l'Église dut y faire face dès ses premiers pas dans le monde gréco-latin, dont le nôtre est issu. Pourirons-nous refuser de tenter à nouveau l'immense et victorieux effort d'alors ?

III. — Pour une rééducation biblique par la liturgie

On pourrait tout aussi bien écrire : « Pour une restauration liturgique par la Bible », tant liturgie et Bible sont corrélatives. C'est à la Bible de donner à la liturgie, non seulement son objet mais encore son conditionnement révélé; c'est à la liturgie d'apporter à la Bible son climat chrétien et son interpréta-

27. Mais une fois restauré leur caractère essentiel, aucun moyen d'évangélisation ne serait aussi efficace.

tion en Esprit. En l'une et l'autre, et en l'une par l'autre, le message se fait acte, aujourd'hui.

Il n'est certes pas question, pour vaincre les obstacles qui viennent d'être signalés, de sous-estimer les moyens déjà mis en œuvre, quoique de manière souvent trop empirique et dispersée, par les liturgistes et les biblistes d'aujourd'hui. Au contraire ces efforts seront à intensifier encore, tant sur le plan de l'initiation doctrinale que sur celui de la formation spirituelle. Ce sera notamment le rôle d'une catéchèse des enfants, mais aussi des adultes, basée entièrement sur l'Écriture, et restaurée dans le cadre pascal du Temporal. Ce sera aussi l'œuvre des cercles bibliques, qui naissent spontanément un peu partout mais qui souvent s'étiolent vite, faute de cadres formés et d'une direction sacerdotale à la fois compétente et fervente. A vrai dire, rien de profond ne sera réalisé aussi longtemps que la formation biblico-liturgique n'aura pas été rétablie à la base de l'enseignement donné dans les œuvres d'éducation chrétienne, réintroduite au cœur même des méthodes spirituelles, et mise en tête du programme des mouvements d'Action catholique. La Bible et la liturgie doivent cesser d'être des « spécialités » facultatives : elles sont le fondement même de la vie et de l'esprit chrétien, et partant, le levier suprême de tout apostolat, le ferment missionnaire par excellence.

Seulement, pour que tout cela soit, se fasse et porte du fruit, une condition essentielle est posée par le témoignage de l'Église primitive : tout cela doit être animé, informé, sacralisé, en un mot divinisé par l'action fécondante de l'Esprit du Christ. Or, nulle part, l'Esprit-Saint n'agit aussi pleinement dans l'Église que lorsque celle-ci entreprend de livrer, avec toute l'efficacité de Sa puissance, la Parole et la chair du Christ, conjointes, à l'assemblée des rachetés. La messe est le « lieu » par excellence où Bible et Eucharistie s'éclairent et s'interfèrent mutuellement, sous l'unique influx vivant du Seigneur.

Il importe donc par-dessus tout ici de retrouver un sens vrai de l'acte sacramentel. Si celui-ci agit bien par sa seule force et sur la seule initiative divine, une fois posé le signe, il ne s'ensuit nullement — on l'oublie trop souvent en pratique — que son opération soit automatique à la manière des rites magiques. Le « signe sensible » est plus qu'un « signe » abstrait qui « signalise » la grâce « pneumatique » : il est le « symbole » vivant et plein au sens biblique du mot, de celle-ci, c'est-à-dire sa suggestion et son évocation, destinées par Dieu à agir au niveau de la vie « psychique[28] ». Il en résulte que si l'efficacité

28. Selon saint Paul (cf. par ex. 1 *Cor.*, 15, 44-46) — qui ne fait

de la grâce dépasse du tout au tout la prise de conscience humaine qu'en a le croyant, elle n'en tend pas moins à pénétrer cette conscience, et à l'ouvrir à un pressentiment de son contenu divin, par le truchement du symbole. Sur ce plan donc, il est de la plus grande importance que le signe visible s'épanouisse en symbole rayonnant et pénétrant des réalités invisibles, car de ce rayonnement dépend pour une part l'ouverture vivante de l'homme à l'Esprit-Saint. Plus le signe est signifiant, plus aussi son efficacité divine envahit l'humain.

Ici se situe le rôle immense d'une réforme liturgique conçue dans les perspectives d'un renouveau biblique. Il appartient aux seuls Pères du Concile, réunis dans l'Église « qui préside à l'Amour[29] », de déterminer l'opportunité, l'ampleur et la profondeur de cette Réforme, dès maintenant envisagée par le pape. Aussi ne peut-il être question que d'exprimer très modestement quelques vœux que suggèrent les prémisses posées dans les deux premières parties de cet article.

Il peut paraître tout d'abord ardemment souhaitable que la messe retrouve son caractère primitif d'*Assemblée*, à la fois vivante et sacrée. A côté des deux types de messes — solennelles et lues — actuellement reçus, on pourrait concevoir que soit prévue, en un premier temps, la possibilité de rétablir en certaines circonstances une réunion eucharistique plus souple, par exemple le dimanche en faveur de l'élite paroissiale, ou en diverses occasions, pour des groupes de retraitants, d'Action catholique, etc., déjà préparés à accepter un climat véritablement communautaire, sans le souci d'un horaire minuté et dans une disposition d'esprit vraiment contemplative. Le prêtre également pourrait y réapprendre à n'être pas seulement l' « officiant » d'une cérémonie traditionnelle, ou même le « célébrant » d'un acte rituel et officiel, mais à « présider » véritablement une « assemblée » en dirigeant de façon directe et sacrée, saisissante pour elle, la prière, les chants et les lectures, puis en l'associant de manière effective et consciente au Sacrifice. Cela supposerait

que reprendre l'anthropologie tripartite de l'Ancien Testament — le « pneumatique » touche à la racine la plus lucide et la plus libre de la personne, créée pour être informée par l'Esprit du Christ, par opposition avec le « psychique », qui désigne la sphère intermédiaire où s'exercent les diverses facultés conscientes, tant intellectuelles qu'imaginatives et affectives, qui mettent la personne en contact avec le monde sensible, grâce au corps.

29. C'est de cette manière que saint Ignace d'Antioche salue l'Église romaine, dès le début du 2e siècle, dans sa *Lettre aux Romains*, (*Rom.* Inscr.) affirmant ainsi le caractère « pneumatique » et immanent de l'Unité de l'Église en même temps que sa nécessaire manifestation dans un ordre visible.

évidemment d'importantes simplifications, notamment l'élimination de certains rites secondaires et la suppression de prières tardives à caractère privé, pour que soient remises en valeur les parties essentielles : cela demanderait aussi que soit à nouveau rendu possible un véritable dialogue entre le prêtre et les fidèles, à certains moments tout au moins, par l'usage de la langue vivante et à l'aide, éventuellement, d'une médiation diaconale. Le contact visuel et auditif enfin devrait retrouver toute sa puissance d'action psychologique, grâce à une meilleure disposition de l'autel et du célébrant, face au peuple, par des mouvements ou des gestes accomplis avec ensemble et spontanéité, par le chant en langue vivante des différentes pièces liturgiques et bibliques, sur une mélodie grégorienne ou moderne accessible à tous. Une formule de ce genre permettrait peut-être un rodage vivant, à partir des élites, des réformes envisagées et une acclimatation progressive des fidèles, en vue d'une simplification et d'une rénovation décisive de la liturgie.

Une telle concession supposerait aussi que le cadre juridique de la liturgie soit assoupli en prévoyant notamment la possibilité d'adaptations locales sous le contrôle de l'évêque, ou encore en admettant des additions ou des omissions facultatives, dans des cas prévus. Le principe en a déjà été introduit d'ailleurs par la toute récente mise en ordre des rubriques existantes, et s'il n'en a été fait que des applications très limitées encore, on peut se demander si ce n'est pas pour laisser la porte ouverte à une Réforme d'ensemble dans cette voie[30]. Celle-ci serait particulièrement féconde car, dûment contrôlé par l'autorité de l'Église, elle réintroduirait dans la liturgie un ferment de vie et y rétablirait une marge de spontanéité à partir de la base, tout en permettant une lutte plus efficace contre les tendances à la sclérose, par l'atrophie des rites essentiels et l'hypertrophie des détails, qui caractérisent toutes les décadences liturgiques. Pour demeurer vivante, c'est-à-dire identique à elle-même en son fond, mais souple et prudente dans ses adaptations nécessaires aux temps, aux lieux et aux divers tempéraments, la liturgie doit redevenir la chose de tous les membres de l'Église, ce qui suppose une certaine connaturalité entre elle et ceux-ci, et la possibilité pour l'esprit d'initiative de se manifester, à l'intérieur de limites nettement déterminées.

Ces deux premiers vœux tendent avant tout à créer les conditions — psychologiques et juridiques — indispensables pour que

30. Par exemple, les lectures 2 à 5 du samedi des Quatre Temps ont été rendues facultatives aux messes privées, et l'organisation de la procession des Rogations est laissée aux soins de l'évêque.

soit possible une rééducation sacrale du peuple chrétien sur le plan biblique, grâce à une restauration de la Bible dans la liturgie, et de la liturgie par la Bible.

Il peut paraître paradoxal de parler d'une telle restauration, lorsqu'on se rappelle qu'encore actuellement la Bible est la source fondamentale des textes liturgiques. Mais, outre le fait que cette constatation est vraie davantage pour l'office divin que pour la messe, il faut bien reconnaître que dans les conditions présentes les textes bibliques utilisés dans la liturgie n'ont qu'une action limitée, même sur le prêtre, et qu'en tout état de cause leur importance a été graduellement réduite au cours des siècles. Il semble même qu'un courant assez fort existe, surtout dans les pays qui n'ont encore été que peu touchés par le Mouvement biblique, pour obtenir du Concile qu'il réduise encore cette importance. N'entend-t-on pas parfois réclamer jusqu'à la suppression de toutes les sections empruntées à l'Ancien Testament ? Il serait vraiment incroyable que de telles pétitions aboutissent, à une époque qui voit renaître, surtout dans l'élite chrétienne laïque, un intérêt tout particulier pour ces Livres inspirés que le Christ nous a prescrit, avec tant d'instance, de « scruter »[31]. Mais pour corriger cette tendance néfaste, consécutive à un long et progressif abandon, il n'est pas d'autre moyen que de restaurer l'équilibre primitif entre les deux parties essentielles de la messe, par un allongement méditatif de la première et une simplification saisissante de la seconde.

Diverses mesures pourraient être envisagées tendant à la fois, sinon à accroître le nombre des lectures et à les allonger, du moins à les varier et à les harmoniser, comme le recommande Jean XXIII, par une confrontation plus fréquente de passages complémentaires de l'Ancien et Nouveau Tesatment, à les féconder surtout par la prière psalmique, enfin à les éclairer par des monitions préalables ou de très brefs commentaires exhortatifs.

D'une manière générale d'abord, même en s'en tenant au cadre existant, ne serait-il pas possible de multiplier les lectures propres ? Celles-ci reflètent actuellement un état de choses disparu puisqu'elles sont en fait réservées aux seuls jours du Temporal où la liturgie était jadis célébrée. A cet égard le Missel actuel est resté en deçà de ce qui avait cours depuis le haut moyen âge au moins, puisque les lectionnaires manuscrits attestent des épîtres et évangiles propres pour tous les mercredis et vendredis de l'année liturgique. La liturgie étant désormais quotidienne, ne serait-il pas normal d'appliquer le principe antique

31. *Jean*, 5, 39; 10, 35; 13,18; 17, 12; *Matth.*, 21, 42; 22, 29; 26, 54-56; *Luc*, 4, 21; 24, 27, 32, 45; etc.

qui prévoyait des lectures propres pour chaque messe en organisant un cycle continu pour tous les jours de l'année dans le cadre et l'esprit du Temporal ?

Une occasion merveilleuse serait ainsi fournie de revenir à un autre principe de l'Église ancienne, dont il subsiste des traces au bréviaire et dans les dimanches après la Pentecôte : celui de la *lectio continua*, principe qui peut fort bien s'harmoniser avec l'encadrement dans le Temporal, et même avec une certaine complémentarité de l'Épître et de l'Évangile. Quel enrichissement extraordinaire pourrait être offert de la sorte aux chrétiens fervents par la messe quotidienne, quel contact renouvelé et profond ne pourraient-ils pas y trouver avec la Parole de Dieu, au lieu de l'ennui si vite engendré par les constantes répétitions du Sanctoral! Celui-ci pourrait d'ailleurs garder ses autres pièces particulières et, évidemment, des lectures propres pour les fêtes les plus importantes.

Toujours dans la même ligne, et sans rien modifier au type actuel de la messe, on pourrait encore concevoir que la répartition des sections bibliques s'échelonnent sur deux ou trois années, ou même selon un cycle décennal — sauf évidemment pour les périodes du Temporal qui touchent de près à la célébration anniversaire du Mystère du Salut. Le Missel deviendrait de la sorte un véritable florilège des plus beaux textes de l'Écriture entière, et on éviterait du même coup la lassitude qu'engendre facilement d'une année à l'autre le retour des mêmes passages en certaines périodes liturgiques, où rien ne l'exige — par exemple durant le Temps après la Pentecôte.

D'autre part, à titre facultatif cette fois, et en vue du troisième type de célébration proposé plus haut, ne serait-il pas possible de restaurer pour chaque messe l'ancienne *lecture* tirée de l'Ancien Testament, qui pourrait être choisie en fonction de l'Épître et de l'Évangile, en conformité avec la méthode si féconde qui a présidé à la composition de nos admirables messes quadragésimales ? Ce retour aux trois lectures ne pourrait-il même être rendu obligatoire en certains cas, par exemple durant l'Avent, en Carême et chaque dimanche ? L'allongement — très relatif — qui en résulterait pourrait être facilement compensé par la suppression, en cette circonstance, de certaines additions plus ou moins récentes, comme les prières au bas de l'autel avant et après la messe, le *Suscipe Sancte Trinitas*, les trois oraisons avant la Communion, les *Domine non sum dignus* et le dernier Évangile.

Pourquoi même, en certains occasions particulières, par exemple durant des Sessions ou au cours de Retraites, en temps de mission, pour des veillées nocturnes, ou en vue de préparer cer-

taines grandes fêtes, l'Ordinaire ne pourrait-il être autorisé à permettre l'élargissement de la « Liturgie de la Parole » en une véritable « veillée biblique », selon le type splendide de la Vigile pascale et des messes du Samedi des Quatre-Temps? Il lui incomberait évidemment d'en contrôler la préparation à la fois sur le plan biblique et sur le plan pastoral.

On pourrait songer à bien d'autres dispositions. Il suffira d'ajouter quelques mots à propos de l'office divin.

On s'est beaucoup préoccupé, et à juste titre, depuis un demi-siècle, de la disparition presque universelle des Vêpres qui n'a été que très faiblement compensée par un certain regain des Complies. Quoiqu'on en parle beaucoup moins, il faudrait insister davantage sur la désaffection quasi-totale du bréviaire chez la grande majorité des prêtres. Même les plus fervents avouent, souvent avec regret, n'en tirer que peu ou point de profit pour leur vie spirituelle. On a accusé la Vulgate d'être responsable de cet état de choses; mais en réalité elle est bien plus proche de l'original que nos meilleures traductions. L'adoption de la langue vulgaire, qui faciliterait certes une reprise, ne suffirait pas à elle seule à dissiper un malaise qui tient à des causes à la fois plus lointaines et plus profondes. La perte du sens biblique et la récitation individuelle ont altéré radicalement la nature d'une prière qui était par essence communautaire et destinée à rythmer de ses temps forts, aux différentes heures du jour, une vie consacrée entièrement à la louange et à la méditation des Écritures. L'Office, dont le Bréviaire n'a gardé que les formules, est essentiellement d'origine et de caractère monastique. Durant près d'un millénaire, le clergé séculier n'a connu, outre les Vigiles à certains jours, que les Laudes et les Vêpres, chantées en commun, avec le concours du peuple. Peut-être leur restauration, sous une forme simple et brève en langue vivante, en lieu et place du bréviaire, aurait-elle l'avantage de faire redécouvrir, tant aux prêtres qu'aux fidèles, les irremplaçables richesses des psaumes en même temps que l'excellence de la prière communautaire — tout en libérant les premiers de ce qui est, hélas! devenu pour la majorité d'entre eux, une charge presque incompatible avec leurs devoirs actuels[32].

On pourrait y adjoindre l'obligation de la lecture suivie et entière de l'Écriture, à raison de dix à quinze minutes par jour comme première partie de l'oraison, selon un cycle de deux ou

32. Sur ce problème brûlant et délicat, voyez le beau livre de Dom P. Salmon, *L'Office divin*, Coll. *Lex Orandi*, 27, Paris, Le Cerf, 1959.

trois ans adapté aux temps liturgiques[33]; et aussi, pour restaurer l'important contact complémentaire avec les écrits patristiques, une étude hebdomadaire de l'un ou l'autre Père de l'Église, qui ferait l'objet d'échanges fructueux lors des réunions décanales[34]. Ces dernières, mieux préparées et soutenues par des professeurs de séminaire[35], seraient d'ailleurs toutes désignées pour organiser sur le plan local le programme qui serait adopté de rénovation biblique, liturgique et patristique du clergé.

*
* *

Quel que soit l'intérêt qu'on accorde à ces suggestions ou à d'autres, similaires ou non, qui pourraient être faites, elles ne sont pas présentées ici pour elles-mêmes, mais simplement pour illustrer les orientations foncières de la Tradition primitive de l'Église, et pour montrer que celles-ci pourraient être rénovées sans qu'il en résulte de trop grands bouleversements.

Cette dernière condition est d'autant plus importante que des voix autorisées s'inquiètent déjà de constater qu'à l'annonce du Concile se sont manifestés parfois plus de désirs de changements dans les institutions que de renouvellement en Esprit[36]. Certes, celui-ci suppose ceux-là, mais ce ne peut être que dans la mesure où, en vertu d'une loi qui caractérise toutes les sociétés humaines, l'institution en vieillissant a eu la tendance croissante à se substituer à la vie. Parce qu'elle n'est pas seulement humaine mais divine, l'Église est assurée de maintenir intactes les bases essentielles de sa constitution et la sève de sa vie dans l'Esprit.

33. Différents schémas ont été proposés pour une répartition pratique des lectures, notamment dans un excellent petit dépliant édité par les Sœurs dominicaines de Flavigny : *Pour lire la sainte Écriture. Plan de lecture pour toute la sainte Écriture sauf les psaumes et les Évangiles*. En dépôt chez l'auteur. Groupe de La Gloire-Dieu, Flavigny-sur-Ozerain, Côte d'Or.

34. La Collection *Sources Chrétiennes* (Paris, Le Cerf) offre désormais un grand choix de textes admirables, parfaitement introduits, traduits et présentés.

35. Si les cours de Séminaire se sont dans l'ensemble grandement améliorés sur le plan technique, ils maintiennent trop souvent encore un divorce pratique entre science et foi, critique et théologie, enseignement doctrinal et vie en Esprit. Surtout, ils n'introduisent que trop rarement à cette nécessaire « conversion » de mentalité et de cœur, dont il a été parlé dans la première partie de cette étude, et qui est pourtant la condition première de toute fréquentation en profondeur des divines Écritures, comme des commentaires patristiques. Quant à l'initiation à la liturgie, elle est bien souvent réduite à l'enseignement abstrait des rubriques.

36. Voyez notamment le remarquable discours prononcé le 30 janvier 1961 par S. Em. le cardinal Koenig, archevêque de Vienne, et publié par la *Doc. Cath.*, t. LVIII, 2 avril 1961, n° 1349, col. 443-447.

Mais l'équilibre entre l'une et l'autre est nécessairement en perpétuel mouvement du fait de l'adaptation constante aux circonstances que lui imposent les vicissitudes du développement historique du monde qu'elle est chargée d'évangéliser. Il en résulte des oscillations, sujettes, sur le plan visible, aux conditions terrestres.

Jamais peut-être, depuis les origines, l'Église du Christ n'a manifesté autant de vitalité qu'à notre époque. Mais cet extraordinaire regain de vigueur s'opère à l'intérieur d'une institution vénérable et imposante que seize siècles ont contribué à asseoir. Tout autour du vaisseau primitif, élevé au temps des martyrs, la vie intense qui l'habitait s'est répandue peu à peu dans les bas-côtés, y édifiant une couronne de chapelles, construisant des sacristies et faisant surgir tout autour de lui d'innombrables annexes. Peut-être du même coup a-t-elle quelque peu négligé, ces derniers siècles, la nef centrale. Si les textes pontificaux cités au début de cette étude ont été bien interprétés, l'intention du Pape en convoquant le Concile n'est, ni de réparer l'édifice, qui n'a jamais présenté moins de lézardes, ni d'étendre encore ou compliquer ses dépendances, ni même d'en abattre beaucoup, mais de ramener sa vie à l'autel majeur. Plutôt que de nouvelles institutions, un tel objectif suppose un rajeunissement et une simplification des anciennes.

Les mouvements biblique et liturgique semblent avoir été suscités précisément dans ce but par l'Esprit, en vue du Concile. On a parfois exprimé le regret qu'aucune Commission biblique spéciale n'ait été constituée pour sanctionner ce rôle de l'Écriture dans l'œuvre assignée aux futurs Pères de la foi. Mais peut-être eût-ce été encore faire de l'essentiel une spécialité ?

Jean XXIII a convié les évêques du monde entier et les fidèles de l'Église universelle à une sorte de pèlerinage d'Emmaüs. Lors de cette toute première messe célébrée après la Cène par le Christ en personne, c'est « en commençant par Moïse et en parcourant tous les Prophètes, pour leur interpréter dans toutes les Écritures ce qui Le concernait » qu'il a rendu le cœur des disciples « tout brûlant au dedans d'eux », avant d'ouvrir « leurs yeux par la fraction du pain »[37]. Dans son assistance infaillible à son Église, le Seigneur ne cesse de lui assurer cette double forme de sa Présence, « jusqu'à ce qu'il vienne »[38].

Marana tha! Viens, Seigneur Jésus[39].

Dom C. Charlier, o.s.b.

37. *Luc*, 24, 27-45.
38. 1 *Cor.*, 11, 26.
39. 1 *Cor.*, 16, 22; cf. *Apoc.*, 22, 20.

POUR UNE RÉFORME DES LECTURES DU MISSEL

La *parole de Dieu est un élément essentiel de l'assemblée liturgique*[1]. Cette affirmation initiale du Directoire français pour la pastorale de la Messe, qui trouve un écho si profond dans l'âme du catholicisme contemporain, a pour corollaire un vœu unanime, celui de voir refondre le système des lectures du Missel. Dans son état actuel le Lectionnaire romain de la messe a conservé d'importants vestiges de ce qui fut jadis une lecture continue de la parole de Dieu, mais il présente deux défauts majeurs : d'abord les fidèles qui ne participent à la messe que le dimanche n'entendent jamais lire l'Ancien Testament, ni les évangiles fondamentaux de la catéchèse chrétienne, car ces lectures se font durant les féries de carême; ensuite le choix des péricopes évangéliques des dimanches *per annum* est trop restreint, tandis que certaines épîtres appartiennent aux passages les plus difficiles du corpus paulinien.

Le problème a retenu l'attention des liturgistes depuis une vingtaine d'années, mais la proximité du Concile lui donne une acuité nouvelle. C'est pourquoi nous nous permettons de présenter ici un projet de Lectionnaire, qui s'ajoute aux travaux similaires déjà publiés ces dernières années, spécialement à l'*Ordo lectionum missae* du R. P. H. Kahlefeld, présenté par l'auteur dans *La Maison-Dieu*[2], et au plan du Prof. Heinz Schürmann, dont la traduction est parue dans *Paroisse et Liturgie*[3]. Il nous a semblé que la diversité des projets ne pourrait que faciliter le choix ultime de l'autorité compétente.

1. *Directoire pour la pastorale de la messe à l'usage des diocèses de France*, n° 1.

2. H. Kahlefeld, *Ordo lectionum missae*, dans *Liturgisches Jahrbuch*, 1953, pp. 54-59 et 301-309; *L'Organisation des lectures de la Messe*, dans *La Maison-Dieu*, 37 (1954), pp. 134-143. Cet *Ordo lectionum* prévoit un *cursus* de quatre ans.

3. H. Schurmann, *Eine dreijährige Perikopenordnung für Sonn- und Festtage*, Ratisbonne, 1956, et Düssledorf, 1961; *Une répartition triennale des péricopes pour les dimanches et jours de fête*, dans *Paroisse et Liturgie*, 1957, pp. 230-241.

Les principes directeurs

Le lectionnaire qui suit concerne seulement le cycle du Seigneur ou temporal. Il est bien évident qu'il devrait être complété par un *Ordo lectionum* pour les fêtes et les communs des saints, ainsi que pour les messes votives.

Le nombre des lectures.

Le dimanche, ainsi que toute fête d'obligation et toute fête pouvant être célébrée le dimanche, a *trois lectures*, dont la première est tirée de l'Ancien Testament. C'est la tradition dont témoignait déjà saint Ambroise : *Prius propheta legitur, et apostolus, et sic evangelium*[4]. Au Temps pascal, selon l'usage universel, la lecture de l'Ancien Testament est remplacée par celle des Actes des Apôtres.

Pour tous les jours de la semaine une seule lecture précède celle de l'évangile. Elle peut être prise soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament. Il convient que, les jours de travail, la liturgie de la Parole soit moins développée. Les Quatre-Temps, dans notre projet, n'échappent pas à cette loi.

La distribution des lectures.

Elle varie d'importance selon les temps liturgiques : durant le Carême, chaque jour possède, depuis le 8e siècle, ses lectures propres et nous n'avions pas à innover en ce domaine. Par contre, pour le Temps de l'Avent, nous indiquons des lectures, en plus du dimanche, pour les lundi, mercredi, vendredi et samedi de chaque semaine.

L'innovation principale concerne les dimanches du Temps de la Septuagésine et du Temps pascal, ainsi que les dimanches *per annum*. Pour chacun de ces dimanches nous proposons une lecture de l'Ancien Testament (ou des Actes pour le Temps pascal) et trois séries d'épîtres et d'évangiles à répartir sur trois ans. Il nous a semblé, en effet, que la catéchèse des fidèles demandait un usage beaucoup plus large du Nouveau Testament dans la liturgie, mais qu'on ne pourrait les initier à une lecture fructueuse de l'Ancien Testament qu'à travers un nombre plus restreint de péricopes, choisies à la fois pour leur simplicité et leur richesse. Les deux séries d'épîtres et d'évangiles qui, en telle année, ne seront pas lues le dimanche pourront être utilisées aux jours libres de la semaine, spécialement aux messes fériales du mercredi et du vendredi.

4. Ambroise de Milan, *In psalmum*, 118, 17, 10 (*P. L.*, 15, col. 1443).

L'ordre des lectures.

Dans l'ordre des lectures nous avons voulu respecter l'antique tradition romaine, dont le Missel et le Bréviaire de saint Pie V demeurent les héritiers.

Le cycle commence, à la Septuagésime, par la lecture de la Genèse avec les passages de saint Paul et des Synoptiques qui l'éclairent. Durant le Carême, on lit le Pentateuque, ainsi que les textes des Livres historiques ou prophétiques qui sont en relation avec la pénitence ou la catéchèse baptismale; le 4e dimanche de Carême, commence la lecture continue de l'Évangile de saint Jean. Le Temps pascal est consacré aux Actes des Apôtres, à l'Apocalypse, au commencement des Épîtres catholiques et à la suite de l'Évangile joannique.

De la Pentecôte à l'Avent on lit : *dans l'Ancien Testament*, les Livres historiques (juin et juillet), les Sapientiaux (août), Job, Tobie et Judith (septembre), les Maccabées (octobre) et les Prophètes (novembre); *dans le Nouveau Testament*, la fin des Épîtres catholiques (du 1er au 6e dimanche), puis l'ensemble des Épîtres de saint Paul, de l'Épître aux Romains aux Épîtres aux Thessaloniciens, tandis que les péricopes évangéliques sont constituées par des chapitres continus de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc.

De l'Avent à la Septuagésime, on lit les prophéties messianiques, spécialement celles du Livre d'Isaïe, saint Paul et les Synoptiques. Dans le Temps de Noël, prennent place d'importants fragments des Épîtres de saint Jean. Après l'Épiphanie, on fait la lecture continue de l'Épître aux Hébreux.

Le cycle liturgique.

L'ordre des lectures a été adapté à l'état actuel du cycle liturgique. On y trouvera cependant les modifications, que rendait indispensable une organisation cohérente du lectionnaire.

La fête de la Sainte Famille a été transférée à un jour fixe de janvier et celle de la Sainte Trinité au lundi après la Pentecôte, afin de libérer les dimanches qui sont les chefs de file des deux séries dominicales *per annum*.

Comme on peut souhaiter que le Concile prenne en considération le vœu de voir fixer la date de Pâques, nous avons prévu seulement quatre dimanches après l'Épiphanie, mais nous en donnons vingt-six après la Pentecôte.

Enfin l'octave de la Pentecôte a été supprimée, afin de pouvoir restaurer dans son intégrité la lecture continue de l'Évangile de saint Jean du 4e dimanche de Carême au dimanche de la Pentecôte, qui est le couronnement de la *Quinquagesima pascalis*.

Le texte.

Le texte a été établi à partir de la Vulgate, à laquelle il emprunte les titres des Livres et, à l'intérieur des chapitres, la numérotation

des versets. En ce qui concerne l'Ancien Testament il peut y avoir des différences assez notables avec les traductions faites sur la version originale. Pour faire saisir d'emblée la signification de chaque péricope nous avons extrait de chacune d'elles le passage le plus expressif, celui qui, le plus souvent, a déterminé notre choix. La traduction en est empruntée, pour le Nouveau Testament, au *Lectionnaire latin-français* et, à son défaut, au *Nouveau Testament* d'E. Osty; pour l'Ancien Testament, à la *Bible de Jérusalem*.

Pierre Jounel.

LECTIONNAIRE DE LA MESSE POUR LE CYCLE DE L'ANNÉE

Dans le projet suivant,
le signe = indique les péricopes qui se trouvent déjà à cette place dans le Missel;
le signe → indique les péricopes qui se trouvent actuellement dans le Temporal, mais à une autre place; telles les trois lectures fondamentales de la catéchèse baptismale en Carême, qui ont été ramenées de la semaine au dimanche, selon la tradition primitive;
toutes les autres péricopes sont jusqu'ici absentes du Temporal.
L *signifie* Lecture; Ep *signifie* Epître; Ev *signifie* Evangile.

Temps de l'Avent

Premier dimanche de l'Avent.

L →	Is., 2, 2-5	Toutes les nations afflueront à la montagne du Seigneur.
Ep =	Rom., 13, 11-14	La nuit s'avance, le jour est proche.
Ev →	Matth., 25, 31-46	Toutes les nations seront rassemblées devant le Fils de l'Homme.

Lundi.

L	Ezéch., 37, 21-28	Je ferai ma demeure au-dessus d'eux.
Ev	Marc, 13, 1-13	Dis-nous quand cela aura lieu.

Mercredi.

L	Dan., 9, 20-27	Sur l'aile du Temple sera l'abomination de la désolation.
Ev	Marc, 13, 14-23	Quand vous verrez l'abomination de la désolation.

Vendredi.

L	Is., 2, 9-19	Quand il se lèvera pour faire trembler la terre.
Ev	Marc, 13, 24-29	Ils verront le Fils de l'Homme venant sur les nuages.

Samedi.

L →	Is., 11, 1-9	Un rejeton sort de la tige de Jessé.
Ev	Marc, 13, 33-37	A tous je dis : veillez.

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

L	Baruch, 4, 30 +36-37+5, 1-9	Vois la joie qui te vient de Dieu.
Ep =	Rom., 15, 4-13	Que le Dieu d'espérance vous remplisse de toute joie.
Ev →	Luc, 3, 1-6	Préparez la route du Seigneur.

Lundi.

L	Gen., 49, 1-2 +8-10	Le sceptre ne sera pas enlevé de Juda jusqu'à ce qu'il vienne.
Ev	Luc, 3, 7-14	Faites donc de dignes fruits de pénitence.

Mercredi.

L	Jér., 33, 14-22	Je ferai germer pour David un germe de justice.
Ev	Luc, 3, 15-20	Il vient, celui qui est plus puissant que moi.

Vendredi.

L	Nombr., 24, 2 +3a+5-6+17	Une étoile se lèvera de Jacob.
Ev	Marc, 1, 1-8	Voici que j'envoie mon messager devant toi.

Samedi.

L	Is., 12, 1-6	Vous puiserez de l'eau avec joie aux sources du salut.
Ev	Matth., 3, 1-12	Le Royaume de Dieu est tout proche.

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

L →	Is., 35, 1-7	Qu'elle exulte, la steppe, et qu'elle crie de joie.
Ep =	Phil., 4, 4-9	Soyez toujours joyeux dans le Seigneur.
Ev →	Matth., 11, 2-10	La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres.

Lundi.

L	Is., 25, 6-9	Le Seigneur préparera pour tous les peuples sur cette montagne un festin.
Ev	Luc, 1, 5-17	Il marchera devant le Seigneur dans l'esprit d'Élie.

Mercredi des Quatre-Temps d'Avent.

L =	Is., 7, 10-15	Voici que la Vierge concevra.
Ev =	Luc, 1, 26-38	L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu à une vierge.

Vendredi des Quatre-Temps d'Avent.

L →	Is., 19, 20-22	Le Seigneur leur enverra un sauveur.
Ev	Luc, 1, 39-47	Tu es bénie parmi les femmes.

Samedi des Quatre-Temps d'Avent.

L =	Is., 40, 9-11	Tel un berger qui recueille dans son bras les agneaux.
Ev	Luc, 7, 18*b*-23	Les aveugles voient, les boiteux marchent.

Quatrième dimanche de l'Avent.

L	Mich., 4, 6-7 +5, 2-5*a*	Et toi, Bethléem Ephrata.
Ep	Rom., 9, 1-5	Les Israélites, c'est d'eux que selon la chair est issu le Christ.
Ev	Matth., 1, 1-16	Livre de la généalogie de Jésus-Christ.

Lundi.

L	Deut., 18, 15-19	Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète.
Ev	Matth., 11, 11-15	Tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean-Baptiste.

Mercredi.

L →	Is., 45, 1-8	Cieux, répandez votre rosée.
Ev →	Jean, 1, 19-28	Je suis une voix qui crie dans le désert.

Vendredi.

L	Is., 30, 18-21+ 25-26	Le jour où le Seigneur pansera les plaies de son peuple.
Ev	Jean, 3, 25-30	Il faut que lui croisse et que moi je diminue.

Vigile de la Nativité du Seigneur.

L *Si la Vigile tombe un dimanche on prend la lecture du 4e dimanche de l'Avent.*

Ep =	Rom., 1, 1-6	Son Fils né de la race de David selon la chair.
Ev =	Matth., 1, 18-25	Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie ton épouse.

Temps de la Nativité

NATIVITÉ DU SEIGNEUR.

Messe de la nuit.

L	Is., 9, 1-2+5-8	Un enfant nous est né.
Ep =	Tite, 2, 11-15	Voici manifestée à tous les hommes la grâce de Dieu notre Sauveur.
Ev =	Luc, 2, 1-14	Il vous est né aujourd'hui un Sauveur.

Messe de l'aurore.

L	Is., 61, 1-6*a*	L'Esprit du Seigneur est sur moi.
Ep =	Tite, 3, 4-7	Voici manifestée la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes.
Ev =	Luc, 2, 15-20	Ils trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né.

Messe du jour.

L	Is., 52, 7-10	Tous les lointains de la terre ont vu le salut de notre Dieu.
Ep	Hébr., 1, 1-12	Dieu nous a parlé par le Fils.
Ev =	Jean, 1, 1-14	Et le Verbe s'est fait chair.

Dimanche dans l'octave de la Nativité.

L	Is., 66, 18-22	Les nations viendront voir ma gloire.
Ep →	1 Jean, 4, 9-16	Son Fils unique, Dieu l'a envoyé dans le monde.

Les 26, 27 et 28 décembre Ev → Luc, 2, 15-20 Les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu.

Les 29, 30 et 31 décembre, on prend l'Évangile assigné à chacun de ces jours.

Saint Étienne, protomartyr (26 décembre).

L =	Act., 6, 8-10 +7, 54-60	Seigneur Jésus, reçois mon esprit.
Ev =	Matth., 23, 34-39	Jérusalem, toi qui tues les prophètes.

Saint Jean l'Évangéliste (27 décembre).

Ep	1 Jean, 1, 1-7	La vie s'est manifestée, nous l'avons vue.
Ev	Jean, 21, 19-24	Et lui, Seigneur ?

Saints Innocents (28 décembre).

L =	Apoc., 14, 1-5	Prémices pour Dieu et pour l'Agneau.
Ev =	Matth., 2, 13-18	Hérode envoya tuer tous les enfants qui étaient à Bethléem.

Cinquième jour dans l'octave de la Nativité (29 décembre).

Ep	1 Jean, 2, 28-29 +3, 1-6	Il est apparu pour ôter les péchés.
Ev →	Luc, 2, 22-32	Lumière pour éclairer les nations.

Sixième jour dans l'octave de la Nativité (30 décembre).

Ep	1 Jean, 3, 23-24 +4, 1-4	Tout esprit qui confesse Jésus-Christ incarné est de Dieu.
Ev →	Luc, 2, 33-40	Voici que cet enfant est là pour la chute et le relèvement de beaucoup en Israël.

Septième jour dans l'octave de la Nativité (31 décembre).

Ep	2 Jean, v. 1-10	Beaucoup de séducteurs se sont répandus, qui ne confessent pas Jésus-Christ incarné.
Ev	Jean, 1, 14-18	Et nous avons vu sa gloire.

Octave de la Nativité du Seigneur (*Commémoraison de la Très Sainte Mère de Dieu*).

L →	Is., 7, 10-15	Voici que la Vierge concevra.
Ep →	Gal., 4, 1-7	Dieu envoya son Fils, né d'une femme.
Ev =	Luc, 2, 15-21	Marie, cependant, gardait toutes ces choses, les méditant dans son cœur. Et, quand vint le huitième jour...

Fête du Saint Nom de Jésus.

L (*quand la fête tombe le dimanche*) :	Exode, 3, 13-15	Je suis Celui qui suis.
Ep →	Hébr., 1, 1-4	Le Fils est d'autant supérieur aux anges qu'il a hérité un Nom plus excellent que le leur.
Ev	Luc, 10, 17-20	Seigneur, même les démons nous sont soumis en ton Nom.

3 janvier : de la Férie.

Épître et Évangile comme au cinquième jour dans l'octave de la Nativité (29 décembre).

4 janvier : de la Férie.

Épître et Évangile comme au sixième jour dans l'octave de la Nativité (30 décembre).

5 janvier : de la Férie.

Épître et Évangile comme au septième jour dans l'octave de la Nativité (31 décembre).

ÉPIPHANIE DU SEIGNEUR.

L =	Is., 60, 1-6	Lève-toi, resplendis, Jérusalem !
Ep →	Tite, 3, 4-7	Voici manifestée la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes.
Ev =	Matth., 2, 1-12	Voici que des mages venus d'Orient arrivèrent à Jérusalem.

Dans la semaine après l'Épiphanie.

Mercredi.

L	Is., 54, 1-10	Crie de joie, stérile, qui n'enfantais pas.
Ev →	Matth., 2, 19-23	Joseph vint habiter une ville appelée Nazareth.

Vendredi.

L	Is., 55, 1-5	Vous qui êtes altérés, venez vers l'eau.
Ev	Luc, 3, 21-23	Tu es mon Fils bien-aimé.

Commémoraison du Baptême du Seigneur (13 janvier).

L (*quand la fête tombe le dimanche*) : Jos., 3, 5-17 Le passage du Jourdain.

Ep →	Eph., 5, 25-27	Le Christ a sanctifié l'Église en la purifiant par le bain d'eau.
Ev	Matth., 3, 13-17	Une fois baptisé, aussitôt Jésus remonta de l'eau.

Fête de la Sainte Famille de Jésus, Marie, Joseph (18 janvier).

L (*quand la fête tombe le dimanche*) : Tobie, 10, 11-13 Puissions-nous tous vivre heureux pareillement tous les jours de notre vie !

Ep =	Col., 3, 12-17	Que la paix du Christ triomphe dans vos cœurs.
Ev =	Luc, 2, 41-52	Et il leur était soumis.

Temps après l'Épiphanie

Premier dimanche après l'Épiphanie.

L	Ezéch., 47, 1-7 +8a+12	Voici que de l'eau sortait vers l'orient.
Ep	Hébr., 2, 10-18	Il devait se faire semblable en tout à ses frères.
Ev →	Jean, 2, 1-12	Il y eut des noces à Cana en Galilée.

Mercredi.

Ep	Hébr., 3, 1-6	Le Christ a été fidèle en qualité de fils à la tête de sa maison.
Ev →	Jean, 1, 29-34	J'ai vu l'Esprit descendre du ciel, tel une colombe.

Vendredi.

Ep	Hébr., 5, 1-10	Tu es mon Fils, c'est moi qui t'engendre aujourd'hui.
Ev	Jean, 1, 35-51	Voici l'Agneau de Dieu.

Deuxième dimanche après l'Épiphanie.

L	Is., 65, 17-19 +22*b*-24	Je crée des cieux nouveaux et une terre nouvelle.
Ep	*a*) Hébr., 7, 23-28	Un Fils parfait pour l'éternité.
→	*b*) Hébr., 9, 11-14	Le Christ est venu comme grand prêtre des biens à venir.
	c) Hébr., 10, 19-25	Gardons indéfectible notre profession d'espérance.
Ev	*a*) Luc, 4, 14-21	Jésus vint à Nazareth et il entra dans la synagogue.
→	*b*) Luc, 4, 22-30	N'est-ce pas là le fils de Joseph ?
	c) Luc, 4, 31-37	Et l'on était vivement frappé de son enseignement.

Troisième dimanche après l'Épiphanie.

L	Is., 66, 10-14*a*	Réjouis-toi, Jérusalem.
Ep	*a*) Hébr., 11, 1-12	La foi est la garantie de ce qu'on espère.
	b) Hébr., 11, 33-40	Par la foi les saints ont conquis des royaumes.
	c) Hébr., 12, 1-11	Les yeux fixés sur Jésus.
Ev →	*a*) Luc, 3, 38-44	Et il prêchait dans les synagogues de Judée.
	b) Matth., 4, 12-25	Il vint habiter à Capharnaüm, sur le bord de la mer.
→	*c*) Luc, 5, 1-11	S'asseyant, de la barque il enseignait les foules.

Quatrième dimanche après l'Épiphanie.

L	Tobie, 13, 11-15 +21-23	Une vive lumière illuminera toutes les contrées de la terre.
Ep	*a*) Hébr., 13, 1-6	Persévérez dans l'amour fraternel.
	b) Hébr., 13, 7-16	Hier et aujourd'hui, Jésus-Christ est le même; il le sera à jamais.
	c) Hébr., 13, 17-22	Obéissez à vos chefs.
Ev	*a*) Luc, 5, 12-16	Je le veux, sois purifié.
→	*b*) Luc, 5, 17-26	Lève-toi, prends ta civière et rentre chez toi.
	c) Luc, 6, 12-16	Il appela ses disciples et en choisit douze.

Temps de la Septuagésime

Dimanche de la Septuagésime.

L		Gen., 2, 4-8+16-18+21-24	Faisons l'homme à notre image.
Ep	*a*)	Rom., 5, 12-19	Par un seul homme le péché est entré dans le monde.
	b)	1 Cor., 15, 20-26	De même que tous meurent en Adam, tous aussi revivront dans le Christ.
	c)	1 Cor., 15, 45-50	De même que nous avons revêtu l'image de l'homme terrestre, il nous faut aussi revêtir l'image du céleste.
Ev =	*a*)	Matth., 20, 1-16	Allez, vous aussi, à ma vigne.
	b)	Marc, 10, 2-12	Ils seront deux dans une seule chair.
→	*c*)	Luc, 18, 31-43	Voici que nous montons à Jérusalem.

Dimanche de la Sexagésime.

L		Gen., 8, 15-22 +9, 1	Dieu bénit Noé et ses fils.
Ep	*a*)	Rom., 2, 1-11	Dieu ne fait pas acception des personnes.
	b)	Rom., 2, 12-16	Ce ne sont pas ceux qui écoutent la lecture de la Loi qui sont justes aux yeux de Dieu.
	c)	Rom., 7, 14-25	Qui me délivrera de ce corps de mort ?
Ev =	*a*)	Luc, 8, 4-15	La semence est la parole de Dieu.
	b)	Luc, 13, 1-9	Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de même.
	c)	Luc, 17, 22-30	Comme il advint aux jours de Noé.

Dimanche de la Quinquagésime.

L		Gen., 17, 1-9	Dieu dit à Abraham : J'établis mon alliance entre moi et toi.
Ep	*a*)	Rom., 4, 13-17	Abraham, notre père à nous tous.
	b)	Rom., 4, 18-25	Espérant contre toute espérance, il crut.
	c)	Gal., 3, 1-9	Ce sont ceux qui se réclament de la foi qui sont fils d'Abraham.
Ev →	*a*)	Luc, 16, 19-31	Père Abraham, aie pitié de moi.
→	*b*)	Luc, 19, 1-10	Lui aussi est fils d'Abraham.
→	*c*)	Matth., 8, 5-13	Ils prendront place à table avec Abraham, Isaac et Jacob.

Mercredi des Cendres.

L =		Joël, 2, 12-19	Revenez à moi, ordonnez un jeûne, convoquez l'assemblée.
Ev =		Matth., 6, 16-22	Si tu jeûnes, parfume-toi la tête.

Jeudi.

L =		Is., 38, 1-6	J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes.
Ev		Matth., 8, 16-22	Le Fils de l'homme, lui, n'a pas où reposer sa tête.

Vendredi.

L	=	Is., 58, 1-9	Partage ton pain avec l'affamé.
Ev		Luc, 6, 27-38	Montrez-vous miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux.

Samedi.

L	=	Is., 58, 9-14	Si tu donnes ton pain à l'affamé.
Ev	=	Marc, 6, 47-56	Rassurez-vous, c'est moi, n'ayez pas peur !

Temps du Carême

Premier dimanche du Carême (*dimanche de la Tentation*).

L	→	Exode, 24, 12-18	Moïse demeura sur la montagne quarante jours et quarante nuits.
Ep	=	2 Cor., 6, 1-10	C'est maintenant le temps vraiment favorable.
Ev	=	Matth., 4, 1-11	Quand il eut jeûné pendant quarante jours et quarante nuits, il eut faim.

Lundi.

L	=	Ezéch., 34, 11-16	Je prendrai soin moi-même de mes brebis.
Ev		Matth., 18, 1-14	Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu.

Mardi.

L	=	Is., 55, 6-11	Cherchez le Seigneur pendant qu'il se laisse trouver.
Ev	=	Matth., 21, 10-17	Ma maison sera appelée maison de prière.

Mercredi des Quatre-Temps de Carême.

L	→	Ezéch., 18, 1-9	Toutes les vies sont à moi.
Ev	=	Matth., 12, 38-50	De signe il ne sera donné que le signe de Jonas.

Jeudi.

L	→	Ezéch., 18, 20-28	Celui qui pèche, c'est lui qui mourra.
Ev		Marc, 7, 24-30	Les petits chiens, sous la table, mangent les miettes des enfants.

Vendredi des Quatre-Temps de Carême.

L	→	Deut., 26, 12-19	Quand tu auras fini de compter la dîme de toute la récolte.
Ev		Marc, 11, 22-26	Tout ce que vous demandez dans vos prières, croyez que vous l'avez reçu et vous l'aurez.

Samedi des Quatre-Temps de Carême.

L =	2 Macch., 1, 23-27	Seigneur, reçois le sacrifice pour tout ton peuple.
Ev	Marc, 2, 23-28	Le Fils de l'homme est maître même du sabbat.

Deuxième dimanche de Carême (*dimanche de la Transfiguration*).

L =	3 Rois, 19, 3-8	Élie marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu.
Ep	2 Pierre, 1, 16-19	Quand nous étions avec lui sur la sainte montagne.
Ev =	Matth., 17, 1-9	Il fut transfiguré devant eux.

Lundi.

L	Dan., 9, 15-19	Seigneur écoute, Seigneur pardonne.
Ev →	Matth., 23, 1-12	Vous n'avez qu'un Maître, le Christ.

Mardi.

L =	3 Rois, 17, 8-16	Pars, va à Sarepta de Sidon.
Ev	Matth., 23, 13-22	Malheur à vous, guides aveugles.

Mercredi.

L =	Esther, 13, 8-11 +15-17	Seigneur Roi, Dieu d'Abraham, aie pitié de ton peuple.
Ev =	Matth., 20, 17-28	Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.

Jeudi.

L =	Jér., 17, 5-10	Heureux l'homme qui se confie dans le Seigneur.
Ev	Marc, 10, 46-52	Ta foi t'a sauvé.

Vendredi.

L =	Gen., 37, 6-22	Joseph dit à ses frères.
Ev =	Matth., 21, 33-46	Voici l'héritier; allons-y ! Tuons-le !

Samedi.

L =	Gen., 27, 6-40	Ton frère a usé de ruse et a pris ta bénédiction.
Ev =	Luc, 15, 11-32	Ton frère est de retour et ton père a tué le veau gras.

Troisième dimanche de Carême (*dimanche de la Samaritaine*).

L →	Nombr., 20, 1-3 +6-11	Donnez-nous de l'eau.
Ep →	1 Cor., 9, 24-27 +10, 1-5	La pierre était le Christ.
Ev →	Jean, 4, 5-42	Seigneur, donne-moi de cette eau.

Lundi.

L =	4 Rois, 5, 1-15	Va, et lave-toi sept fois dans le Jourdain.
Ev =	Luc, 4, 23-40	Il y avait beaucoup de lépreux en Israël au temps du prophète Élisée.

Mardi.

L =	4 Rois, 4, 1-7	Une femme implora Élisée.
Ev =	Matth., 18, 15-22	Jusqu'à soixante-dix fois sept fois.

Mercredi.

L =	Exode, 20, 12-24	Honore ton père et ta mère.
Ev =	Matth., 15, 1-20	Dieu a dit : Honore ton père et ta mère.

Jeudi.

L =	Jér., 7, 1-7	Ne vous fiez pas à ces paroles de mensonge : « C'est ici le temple du Seigneur. »
Ev	Marc, 12, 41-44 +13, 1-2	Il n'en restera pas pierre sur pierre.

Vendredi.

L →	Deut., 11, 22-28	Voyez ! Je vous offre aujourd'hui bénédiction et malédiction.
Ev →	Luc, 11, 14-28	Tout royaume divisé contre lui-même court à sa perte.

Samedi.

L →	Dan., 13, 1-62 *ou ad libitum* 13, 45-62	Alors Suzanne s'écria.
Ev →	Jean, 8, 1-11	Va; désormais ne pèche plus.

QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME (*dimanche de l'Aveugle-né*).

L →	Is., 1, 16-20	Lavez-vous, purifiez-vous.
Ep →	Ephés., 5, 1-14	Éveille-toi, ô toi qui dors.
Ev →	Jean, 9, 1-38	Il s'en alla, se lava et revint voyant clair.

Lundi.

L =	3 Rois, 3, 16-28	Il y avait en lui une sagesse divine pour rendre la justice.
Ev =	Jean, 2, 13-25	Détruisez ce Temple, et en trois jours je le relèverai.

Mardi.

L =	Exode, 32, 7-14	Souviens-toi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.
Ev →	Jean, 5, 1-18	Il appelait Dieu son propre Père, se faisant l'égal de Dieu.

Mercredi.

L = Ezéch., 36, 23-28 Je répandrai sur vous une eau pure.
Ev → Jean, 6, 1-15 Jésus prit les pains, rendit grâces et les distribua.

Jeudi.

L = 4 Rois, 4, 25-38 Prends ton fils.
Ev → Jean, 7, 1-13 Ses frères eux-mêmes ne croyaient pas en lui.

Vendredi.

L → Eccl., 36, 1-10 Renouvelle tes prodiges, fais des merveilles inédites.
Ev → Jean, 7, 14-31 Mon enseignement n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé.

Samedi.

L → Is., 49, 8-15 Ils n'auront ni faim, ni soif.
Ev → Jean, 7, 32-39 Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive celui qui croit en moi.

CINQUIÈME DIMANCHE DE CARÊME (*dimanche de Lazare*).

L → 3 Rois, 17, 17-24 Voici, ton fils est vivant.
Ep 1 Cor., 6, 13*b*-15*a*+19-20 Dieu, qui a ressuscité le Seigneur, nous ressuscitera nous aussi.
Ev → Jean, 11, 1-45 Je suis la Résurrection et la Vie.

Lundi.

L = Jonas, 3, 1-10 Quarante jours encore et Ninive est détruite.
Ev → Jean, 8, 12-20 Je suis la Lumière du monde.

Mardi.

L = Dan., 14, 27-42 Que tous les habitants de la terre entière vénèrent le Dieu de Daniel.
Ev → Jean, 8, 21-29 Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme.

Mercredi.

L = Lévit., 19, 1-2 +11-19+25 Vous garderez mes lois, car je suis le Seigneur votre Dieu.
Ev → Jean, 8, 46-59 Avant qu'Abraham parût, je suis.

Jeudi.

L = Dan., 3, 25+34-45 Agrée-nous pour notre cœur contrit, notre esprit humilié.
Ev → Jean, 10, 22-38 Le Père et moi, nous sommes un.

Vendredi.

L =	Jér., 17, 13-18	Guéris-moi, Seigneur, et je serai guéri.
Ev =	Jean, 11, 47-54	Qu'un seul homme meurt pour le peuple.

Samedi.

L =	Jér., 18, 18-23	Souviens-toi que je me suis tenu devant toi pour parler en leur faveur.
Ev →	Jean, 12, 1-9	Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie.

Semaine Sainte

Dimanche de la Passion.

A la procession des rameaux.

Ev =	Matth., 21, 1-9	Hosanna au fils de David.

A la messe.

L →	Is., 53, 1-12	Ce sont ses plaies qui nous ont guéris.
Ep =	Phil., 2, 5-11	Il s'est abaissé, c'est pourquoi Dieu l'a élevé.
Ev =	Matth., 26, 36-75 +27, 1-60	La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Lundi saint.

L =	Is., 50, 5-10	J'ai tendu le dos à ceux qui me frappaient.
Ev →	Jean, 12, 23-36	Elle est venue l'heure où le Fils de l'homme doit être glorifié.

Mardi saint.

L =	Jér., 11, 18-20	J'étais comme un agneau familier qu'on mène à l'abattoir.
Ev →	Luc, 22, 1-23	J'ai désiré ardemment manger cette Pâque avec vous avant de souffrir.

Mercredi saint.

L =	Is., 62, 11+63, 1-7	Pourquoi cette pourpre à tes vêtements ?
Ev	Luc, 22, 24-38	Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment.

JEUDI SAINT.

A la messe chrismale.

L	Lévit., 8, 1-12	Moïse versa du chrême sur la tête d'Aaron et l'oignit pour le consacrer.
Ep	1 Jean, 2, 24-27	Son onction vous instruit de tout.
Ev →	Jean, 14, 15-26	Je prierai le Père, et Il vous donnera un autre Défenseur.

A la messe du soir en mémoire du Repas du Seigneur.

L	Exode, 24, 3-8	Ceci est le sang de l'Alliance.
Ep =	1 Cor., 11, 23-29	Le Seigneur Jésus, la nuit où il fut livré, prit du pain.
Ev =	Jean, 13, 1-15	Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout.

VENDREDI SAINT.

L 1	Gen., 22, 1-19	Dieu dit : Prends ton fils, ton unique, que tu chéris, Isaac.
L 2 =	Exode, 12, 1-11	C'est la Pâque, c'est-à-dire le Passage du Seigneur.
Ev =	Jean, 18, 1-40+ 19, 1-42	La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

VIGILE PASCALE.

L 1 =	Gen., 1, 1-31+2, 1-2	Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.
L 2 =	Exode, 14, 15-31 +15, 1	Le Seigneur, en ce jour-là, sauva Israël de la main des Égyptiens.
L 3[5]	Ezéch., 37, 1-14	Voici que je vais faire entrer en vous l'esprit, et vous vivrez.
L 4	Isaïe, 55, 1-11	Vous tous qui êtes altérés, venez vers l'eau
Ep =	Col., 3, 1-4	Vous êtes ressuscités avec le Christ.
Ev =	Matth., 28, 1-7	Il est ressuscité, comme il l'a dit.

Temps pascal

DIMANCHE DE LA RÉSURRECTION.

L	Act., 2, 22-36	Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié.
Ep =	1 Cor., 5, 7-8	Le Christ, notre Pâque, a été immolé.
Ev =	Marc, 16, 1-7	Il est ressuscité, il n'est pas ici.

5. Les lectures 3 et 4, ainsi que la première lecture du vendredi saint, appartiennent aux douze lectures de l'ancien office de la Vigile pascale.

LUNDI DE PAQUES.

L =	Act., 10, 37-43	Dieu l'a ressuscité le troisième jour.
Ev =	Luc, 24, 13-35	Ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.

MARDI DE PAQUES.

L =	Act., 13, 16+26-33	Dieu l'a ressuscité d'entre les morts.
Ev =	Luc, 24, 36-47	Le Christ devait souffrir et ressusciter d'entre les morts.

MERCREDI DE PAQUES.

L =	Act., 3, 13-15+17-19	Dieu l'a ressuscité des morts; nous en sommes témoins.
Ev =	Jean, 21, 1-14	C'est le Seigneur.

JEUDI DE PAQUES.

L =	Act., 8, 26-40	Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu.
Ev =	Jean, 20, 11-18	J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit.

VENDREDI DE PAQUES.

Ep =	1 Pierre, 3, 18-22	Par la résurrection de Jésus-Christ notre Seigneur.
Ev =	Matth., 28, 16-20	Allez donc. Enseignez toutes les nations.

SAMEDI DE PAQUES.

Ep =	1 Pierre, 2, 1-10	Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte.
Ev =	Jean, 20, 1-9	Il entra dans le tombeau, il vit et il crut.

DIMANCHE OCTAVE DE PAQUES.

L	Act., 2, 42-47+4, 32-35	La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme.
Ep =	1 Jean, 5, 4-10	La victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi.
Ev =	Jean, 20, 19-31	Mon Seigneur et mon Dieu.

Mercredi.

L	Apoc., 1, 1-8	Le Témoin fidèle, le Premier-Né des morts.
Ev	Jean, 3, 1-15	Personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume des cieux.

Vendredi.

L	Apoc., 1, 12-18	Je suis le Premier et le Dernier.
Ev →	Jean, 3, 16-21	Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique.

Deuxième dimanche après Pâques.

L	→	Act., 4, 8-12	Il n'est sous le ciel aucun autre Nom qui doive nous sauver.
Ep	= *a*)	1 Pierre, 2, 21-25	Le pasteur et le gardien de vos âmes.
	b)	Apoc., 4, 1-11	Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant.
	c)	Apoc., 5, 6-10	Je vis un Agneau debout, comme égorgé.
Ev	→ *a*)	Jean, 10, 1-10	Celui qui entre par la porte est le berger des brebis.
	= *b*)	Jean, 10, 11-16	Je suis le bon Pasteur.
	c)	Jean, 21, 15-19	Pais mes agneaux, pais mes brebis.

Troisième dimanche après Pâques.

L		Act., 6, 1-7	Pour nous, nous nous consacrerons à la prière et au service de la Parole.
Ep	= *a*)	1 Pierre, 2, 11-19	Comportez-vous en hommes libres.
	b)	Apoc., 5, 11-14	Il est digne, l'Agneau qui a été égorgé, de recevoir la puissance.
	c)	Apoc., 7, 9-17	Je vis paraître une foule immense, de toute nation, peuple et langue.
Ev	*a*)	Jean, 13, 31-35	Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres.
	b)	Jean, 15, 1-8	Je suis la vraie vigne.
	c)	Jean, 15, 9-11	Demeurez dans mon amour.

Quatrième dimanche après Pâques.

L		Act., 11, 1-18	Ainsi donc, Dieu a donné aussi aux païens le repentir qui conduit à la vie.
Ep	= *a*)	Jacq., 1, 17-21	Tout don parfait vient d'en-haut et descend du Père des lumières.
	b)	Apoc., 12, 1-12*a*	Une femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles.
	c)	Apoc., 14, 1-5	Ils suivent l'Agneau partout où il va.
Ev	*a*)	Jean, 15, 12-17	Personne n'a plus de grand amour que celui qui livre sa vie pour ses amis.
	b)	Jean, 15, 18-25	S'ils m'ont persécuté, il vous persécuteront.
	→ *c*)	Jean, 16, 16-22	Un peu de temps et vous ne me verrez plus.

Cinquième dimanche après Pâques.

L		Act., 17, 22-34	Ce que vous adorez sans le connaître, je viens, moi, vous l'annoncer.
Ep	=	Jacq., 1, 22-27	Mettez en pratique la parole de Dieu.
Ev	=	Jean, 16, 23-30	Maintenant je quitte le monde et je retourne au Père.

Litanies majeures et mineures.

Ep =	Jacq., 5, 16-20	La prière fervente du juste a beaucoup de pouvoir.
Ev =	Luc, 11, 5-13	Demandez et vous recevrez.

Mercredi : Vigile de l'Ascension.

Ep =	Eph. 4, 7-13	Celui qui est descendu, c'est le même qui est aussi monté par-delà tous les cieux.
Ev =	Jean, 17, 1-11*a*	Père, je m'en vais à toi.

Ascension du Seigneur.

L =	Act., 1, 1-11	Il reviendra de la même manière que vous l'avez vu partir pour le ciel.
Ep	Eph., 2, 4-10	Il nous a fait siéger aux cieux dans le Christ Jésus.
Ev =	Marc, 16, 14-20	Le Seigneur fut enlevé au ciel et s'en alla siéger à la droite de Dieu.

Vendredi.

L	Apoc., 19, 1-10	Alléluia ! Car il a établi son règne, le Seigneur notre Dieu.
Ev	Jean, 17, 20-26	Que tous soient un.

Sixième dimanche après Pâques.

L	Act., 1, 12-26	Alors ils revinrent à Jérusalem.
Ep →	*a*) Apoc., 21, 1-8	Voici la demeure de Dieu avec les hommes.
	b) Apoc., 22, 1-5	Un fleuve d'eau de la vie, limpide comme le cristal, sortait du trône de Dieu et de l'Agneau.
	c) Apoc., 22, 12-17	*Amen* ! Viens, Seigneur Jésus.
Ev	*a*) Jean, 15, 26-27 +16, 1-4	Lorsque viendra le Défenseur, que je vous enverrai.
→	*b*) Jean, 16, 5*b*-13	Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous guidera vers la vérité totale.
	c) Jean, 14, 1-14	Seigneur, montre-nous le Père.

Vigile de la Pentecôte.

L =	Act., 19, 1-8	Avez-vous reçu l'Esprit-Saint, quand vous avez embrassé la foi ?
Ev =	Jean, 14, 15-21	Je prierai le Père, qui vous donnera un autre Défenseur.

Dimanche de la Pentecôte.

L →	Act., 2, 1-11	Tous furent remplis de l'Esprit-Saint.
Ep →	Rom., 5, 1-5	L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné.
Ev =	Jean, 14, 23-31	L'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, lui vous enseignera toutes choses.

Temps de la Pentecôte à l'Avent

Lundi après la Pentecôte : Fête de la Très Sainte Trinité.

L	Is., 6, 1-5	Saint, saint, saint est le Seigneur Sabaoth.
Ep	2 Cor., 13, 11-13	La grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit.
Ev =	Matth., 28, 18-20	Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Mardi et jeudi.

L →	Joël, 2, 28-32	Je répandrai mon esprit sur toute créature.
Ev →	Luc, 5, 17-26	Homme, tes péchés te sont remis.

Mercredi des Quatre-Temps de Pentecôte.

L →	Lévit., 23, 9-11 +15-17+21	Vous compterez sept semaines pleines.
Ev	Luc, 5, 27-32	Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.

Vendredi des Quatre-Temps de Pentecôte.

L →	Lévit., 26, 3-12	La terre donnera ses produits et l'arbre des champs ses fruits.
Ev	Marc, 2, 18-22	Viendront des jours où l'époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront.

Samedi des Quatre-Temps de Pentecôte.

L =	Deut., 26, 1-11	Voici donc que j'apporte les prémices des produits de la terre.
Ev →	Luc, 9, 1-6	Il les envoya prêcher le Royaume de Dieu.

Premier dimanche après la Pentecôte.

L	1 Rois, 3, 1-13	Le jeune Samuel servait le Seigneur.
Ep	*a*) Jacq., 1, 1-12	Heureux l'homme qui supporte l'épreuve.
	b) Jacq., 2, 1-9	Ne mêlez pas ces considérations de personne à la foi en Jésus-Christ.
	c) Jacq., 2, 14-26	La foi sans les œuvres est morte.
Ev →	*a*) Matth., 5, 1-12	Heureux les pauvres en esprit.
→	*b*) Matth., 5, 21-26	Si donc tu présentes ton offrande à l'autel.
	c) Matth., 5, 27-32	Vous avez appris qu'il a été dit... Eh bien ! moi je vous dis.

Jeudi : Fête du Très Saint-Sacrement.

L	Prov., 9, 1-5	Venez, mangez de mon pain.
Ep =	1 Cor., 11, 23-29	Ceci est mon corps.
Ev =	Jean, 6, 56-59	Ma chair est vraiment une nourriture.

Aux messes votives du Saint-Sacrement au temps pascal.

L	Act., 2, 42-47	Fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières.
Ev →	Jean, 6, 44-52	Qui mange de ce pain vivra éternellement.

Aux messes votives du Saint-Sacrement hors le temps pascal.

Ep	1 Cor., 10, 14-21	Nous ne formons qu'un corps, car tous nous avons part à un pain unique.
Ev	Jean, 6, 26-36	Je suis le pain de vie.

Deuxième dimanche après la Pentecôte.

L	1 Rois, 9, 26-27 +10, 1-17+20-24	Samuel prit la fiole d'huile et la répandit sur la tête de Saül.
Ep	*a*) Jacq., 4, 1-4	D'où viennent les guerres, d'où les batailles parmi vous ?
	b) Jacq., 4, 7-13*a*	Mais, toi, qui es-tu pour juger le prochain ?
	c) Jacq., 5, 13-20	Quelqu'un parmi vous est-il malade ?
Ev	*a*) Matth., 5, 33-42	Quelqu'un te gifle-t-il sur la joue droite, tends-lui encore l'autre.
→	*b*) Matth., 5, 43-48	Aimez vos ennemis.
→	*c*) Matth., 6, 1-6	Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite.

Vendredi : Fête du Sacré-Cœur de Jésus.

L	Is., 12, 1-6	Vous puiserez de l'eau avec joie aux sources du salut.
Ep =	Eph., 3, 8-19	Connaître la charité du Christ, qui surpasse toute connaissance.
Ev =	Jean, 19, 31-37	Un des soldats lui perça le côté.

Troisième dimanche après la Pentecôte.

L	2 Rois, 1, 1-12	Ils se lamentèrent à cause de Saül.
Ep	*a*) 1 Pierre, 1, 1-9	Béni soit Dieu qui nous a, par la résurrection de Jésus-Christ, régénérés pour une vivante espérance.
	b) 1 Pierre, 1, 13-21	Vous avez été rachetés par le sang du Christ.
	c) 1 Pierre, 3, 1-9	Femmes, soyez soumises à vos maris.
Ev	*a*) Matth., 6, 7-15	Vous donc, priez ainsi : Notre Père qui es aux cieux.
→	*b*) Matth., 6, 24-34	Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice.
	c) Matth., 7, 1-15	Ne jugez pas, pour n'être pas jugés.

Quatrième dimanche après la Pentecôte.

L	2 Rois, 5, 1-7 +7, 1-5 et 12-16	Ils oignirent David comme roi d'Israël.
Ep	*a*) 1 Pierre, 3, 13-18	Si vous avez à souffrir pour la justice, heureux êtes-vous,

	b)	1 Pierre, 4, 12-19	Réjouissez-vous de la part que vous avez aux souffrances du Christ.
→	*c*)	1 Pierre, 5, 6-11	Jetez en lui tous vos soucis, car il a soin de vous.
Ev	*a*)	Matth., 7, 7-12	Demandez et l'on vous donnera.
→	*b*)	Matth., 7, 13-20	Entrez par la porte étroite.
	c)	Matth., 7, 21-30	Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le Royaume.

Cinquième dimanche après la Pentecôte.

L		3 Rois, 3, 5-14	Le Seigneur apparut en songe à Salomon.
Ep	*a*)	1 Jean, 2, 1-11	Qui aime son frère demeure dans la lumière.
	b)	1 Jean, 2, 15-17	N'aimez pas le monde.
→	*c*)	1 Jean, 3, 11-18	N'aimons pas en paroles et de langue.
Ev	*a*)	Luc, 7, 1-10	Même en Israël je n'ai point trouvé pareille foi.
→	*b*)	Luc, 7, 11-17	Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi.
→	*c*)	Luc, 7, 36-50	Ta foi t'a sauvée; va en paix.

Sixième dimanche après la Pentecôte.

L		3 Rois, 8, 1-11	La nuée remplit le temple du Seigneur.
Ep	*a*)	1 Jean, 4, 7-16	Dieu est amour.
→	*b*)	1 Jean, 4, 17b-21	Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère.
	c)	Jude, v. 1-3+17-25	Ayez pitié de ceux qui hésitent, sauvez-les.
Ev	*a*)	Luc, 8, 40-56	Enfant, lève-toi.
	b)	Luc, 8, 22-25	Maître, maître, nous périssons.
→	*c*)	Luc, 9, 1-6+10-11	Ils allaient de village en village, annonçant la bonne nouvelle.

Septième dimanche après la Pentecôte.

L		3 Rois, 18, 21-39	Si le Seigneur est Dieu, suivez-le; si c'est Baal, suivez-le.
Ep	*a*)	Rom., 1, 7-17	L'Évangile est une force divine pour le salut de tout croyant.
→	*b*)	Rom., 6, 3-11	Nous tous, qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, c'est en sa mort que nous avons été baptisés.
	c)	Rom., 6, 12-14+20-23	Le don gracieux de Dieu, c'est la vie éternelle.
Ev	*a*)	Marc, 6, 14-29	C'est Jean-Baptiste qui est ressuscité d'entre les morts.
→	*b*)	Marc, 7, 31-37	Ephphetha.
	c)	Marc, 9, 41-47	Quiconque vous donnera à boire un verre d'eau.

Huitième dimanche après la Pentecôte.

L		4 Rois, 25, 1-11	Le Seigneur ne voulut pas pardonner.
Ep	*a*)	Rom., 8, 1-11	Pour vous, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'esprit, si vraiment l'Esprit de Dieu habite en vous.
→	*b*)	Rom., 8, 12-17	Enfants, donc héritiers.
→	*c*)	Rom., 8, 18-27	Les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit se révéler en nous.
Ev	*a*)	Matth., 9, 9-13	Ce ne sont pas les gens valides qui ont besoin de médecin, mais les malades.
	b)	Matth., 9, 27-34	Qu'il vous advienne selon votre foi.
	c)	Matth., 9, 35-10, 1	La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux.

Neuvième dimanche après la Pentecôte.

L		1 Esdras, 1, 1-6	Ainsi parla Cyrus, roi de Perse.
Ep	*a*)	Rom., 8, 28-39	Prédestinés à être conformes à l'image de son Fils.
→	*b*)	Rom., 12, 1-5	A plusieurs nous sommes un seul corps dans le Christ.
→	*c*)	Rom., 12, 6-16	Prévenez-vous de mutuels égards.
Ev	*a*)	Matth., 10, 5-15	Allez vers les brebis perdues de la maison d'Israël.
	b)	Matth., 10, 16-23	Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.
	c)	Matth., 10, 24-33	Le disciple n'est pas au-dessus du maître.

Dixième dimanche après la Pentecôte.

L		Prov., 3, 1-12	Mon fils, n'oublie pas mon enseignement.
Ep →	*a*)	Rom., 12, 16-21	Ne rendez à personne le mal pour le mal.
	b)	Rom., 13, 1-7	Il n'y a d'autorité que par Dieu.
	c)	Rom., 14, 1+7-13	Aucun de vous ne vit pour soi-même.
Ev	*a*)	Matth., 10, 34-42	Qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi.
	b)	Matth., 11, 25-30	Venez à moi, vous tous qui peinez.
	c)	Matth., 12, 9-21	Lequel d'entre vous, s'il n'a qu'une brebis.

Onzième dimanche après la Pentecôte.

L		Sag., 9, 1-6+9-11	Donne-moi celle qui partage ton trône, la Sagesse.
Ep	*a*)	1 Cor., 1, 1-9	Il est fidèle le Dieu par qui vous avez été appelés.
	b)	1 Cor., 1, 10-18	Pour que ne soit pas réduite à néant la croix du Christ.

	c) 1 Cor., 1, 21-31	Le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu.
Ev	*a*) Matth., 13, 1-3*a* +24*b*-30	Ramassez d'abord l'ivraie.
→	*b*) Matth., 13, 31-35	Le Royaume de Dieu est semblable à un grain de sénevé.
	c) Matth., 14, 23-33	Seigneur, si c'est toi, ordonne que j'aille à toi sur les eaux.

Douzième dimanche après la Pentecôte.

L		Eccl., 3, 33-4, 8	Ne fais pas souffrir celui qui a faim.
Ep	*a*)	1 Cor., 3, 1-11 +16-17	Le temple de Dieu est sacré, et ce temple, c'est vous.
	b)	1 Cor., 3, 18-4, 5	Tout est à vous, mais vous êtes au Christ.
	c)	1 Cor., 12, 12-27	Vous êtes le corps du Christ, et membres chacun pour votre part.
Ev	*a*)	Matth., 15, 21-31	O femme, grande est ta foi.
	b)	Matth., 15, 32-38	J'ai pitié de cette foule.
	c)	Matth., 16, 5-12	Méfiez-vous du levain des Pharisiens.

Treizième dimanche après la Pentecôte.

L		Eccl., 17, 1-13	Le Seigneur a tiré l'homme de la terre.
Ep	*a*)	1 Cor., 13, 1-13	La plus grande des trois, c'est la charité.
→	*b*)	1 Cor., 15, 1-11	Le Christ est mort pour nos péchés, il ressuscita le troisième jour.
	c)	1 Cor., 15, 12-20	Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est votre foi.
Ev	*a*)	Luc, 10, 25-37	Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho.
	b)	Luc, 10, 38-42	C'est Marie qui a choisi la meilleure part.
	c)	Luc, 11, 29-32	Il y a ici plus que Jonas.

Quatorzième dimanche après la Pentecôte.

L		Job, 9, 1-15	L'homme pourrait-il avoir raison contre Dieu ?
Ep	*a*)	2 Cor., 1, 1-7	Le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation.
	b)	2 Cor., 4, 5-15	Afin que la vie de Jésus soit manifestée dans notre corps.
	c)	2 Cor., 5, 14-21	L'amour du Christ nous presse.
Ev	*a*)	Luc, 12, 13-21	Insensé, cette nuit même, on va te redemander ton âme.
	b)	Luc, 12, 35-40	Vous aussi, tenez-vous prêts.
	c)	Luc 13, 22-30	Beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et n'y parviendront pas.

Quinzième dimanche après la Pentecôte.

L		Job, 31, 13-25 +29-32	Ai-je été insensible aux besoins des faibles ?

Ep	*a*)	2 Cor., 9, 6-15	Qui sème chichement moissonnera chichement.
	b)	2 Cor., 10, 3-6	Nous vivons dans la chair, mais nous ne combattons pas avec les moyens de la chair.
	c)	2 Cor., 13, 3-9	Nous n'avons aucun pouvoir contre la vérité; nous n'en avons que pour la vérité.
Ev	*a*)	Luc, 14, 7-15	Tout homme qui s'élève sera abaissé.
→	*b*)	Luc, 14, 16-24	Un homme donnait un grand festin.
	c)	Luc, 14, 27-33	Quiconque parmi vous ne renonce pas à tous ses biens ne peut être mon disciple.

Seizième dimanche après la Pentecôte.

L →		2 Esdras, 8, 1-10	Tout le peuple écoutait attentivement la lecture du livre de la Loi.
Ep	*a*)	Gal., 1, 11-20	L'Évangile que je vous ai prêché n'a rien de l'homme.
	b)	Gal., 3, 1-2+23-29	Vous êtes tous fils de Dieu par la foi au Christ.
→	*c*)	Gal., 5, 13-25	Ceux qui sont au Christ Jésus ont crucifié leur chair avec ses passions et ses convoitises.
Ev →	*a*)	Luc, 15, 1-7	Je l'ai retrouvée, ma brebis qui était perdue.
→	*b*)	Luc, 15, 8-10	Je l'ai retrouvée, la drachme que j'avais perdue.
→	*c*)	Luc, 15, 11-32	Ton frère était perdu, et il est retrouvé.

Mercredi des Quatre-Temps de septembre.

L →	Lévit., 23, 26-32	Le 10e jour de ce 7e mois, c'est le jour des expiations.
Ev →	Luc, 7, 36-50	Ses nombreux péchés lui sont pardonnés.

Vendredi des Quatre-Temps de septembre.

L →	Lévit., 23, 39-43	Quiconque est de la race d'Israël habitera sous la hutte.
Ev =	Jean, 7, 14-16 +37-39	On était déjà au milieu de la fête, quand Jésus monta au Temple.

Samedi des Quatre-Temps de septembre.

L =	Zach., 8, 14-19	Les jeûnes du 4e, du 5e, du 7e et du 10e mois seront désormais jours de fêtes solennelles.
Ev. =	Luc, 13, 6-17	Femme, te voilà délivrée de ton infirmité.

Dix-septième dimanche après la Pentecôte.

L	Tobie, 12, 6-20	Bénissez le Seigneur sur la terre et rendez grâces à Dieu.

Ep	*a*)	Ephés., 1, 1-12	Fils adoptifs par Jésus-Christ, à la louange de sa grâce.
	b)	Ephés., 2, 12-22	Lui qui de deux mondes en a fait un seul.
→	*c*)	Ephés., 3, 14-21	Soyez enracinés dans l'amour et fondés sur lui.
Ev →	*a*)	Luc, 16, 1-9	Faites-vous des amis avec cet argent malhonnête.
	b)	Luc, 17, 1-10	Nous sommes des serviteurs inutiles.
→	*c*)	Luc, 17, 11-19	Est-ce que tous les dix n'ont pas été guéris ?

Dix-huitième dimanche après la Pentecôte.

L		Judith, 9, 11-18	Tu es le Dieu des humbles, le secours des opprimés.
Ep →	*a*)	Ephés., 4, 1-6	Un Seigneur, une foi, un baptême.
→	*b*)	Ephés., 4, 23-32	Il vous faut revêtir l'homme nouveau.
→	*c*)	Ephés., 5, 15-20	Soyez remplis de l'Esprit.
Ev	*a*)	Luc, 18, 1-8	Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus ?
→	*b*)	Luc, 18, 9-14	Deux hommes montèrent au Temple pour prier.
	c)	Luc, 19, 41-47*a*	A la vue de la ville, il pleura sur elle.

Dix-neuvième dimanche après la Pentecôte.

L		1 Macch., 2, 49-64	Soyez vaillants et forts pour la défense de la Loi.
Ep →	*a*)	Ephés., 5, 22-33	Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église.
	b)	Ephés., 6, 1-9	Enfants, obéissez à vos parents.
→	*c*)	Ephés., 6, 10-17	Fortifiez-vous dans le Seigneur.
Ev	*a*)	Marc, 10, 13-16	Laissez venir à moi les petits enfants.
	b)	Marc, 10, 17-27	Jésus fixa son regard sur lui et se prit à l'aimer.
	c)	Marc, 10, 28-31	Nous avons tout laissé et nous t'avons suivi.

Vingtième dimanche après la Pentecôte.

L		2 Macch., 6, 18-31	Je n'éviterai pas, vivant ou mort, les mains du Tout-Puissant.
Ep →	*a*)	Phil., 1, 1-11	Que votre charité croisse toujours de plus en plus.
	b)	Phil., 1, 21-27	La vie, pour moi, c'est le Christ, et ce m'est un gain de mourir.
	c)	Phil., 2, 1-7	Ayez en vous les sentiments qui furent ceux du Christ Jésus.
Ev →	*a*)	Matth., 16, 13-19	Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.
	b)	Matth., 16, 21-27	Qui veut sauver sa vie la perdra.
→	*c*)	Matth., 18, 21-35	Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon ?

Vingt et unième dimanche après la Pentecôte.

L		2 Macch., 10, 1-8	Ils célébrèrent avec allégresse huit jours de fête.
Ep	*a*)	Phil., 3, 7-14	Afin de gagner le Christ et d'être trouvé en lui.
	→ *b*)	Phil., 3, 17-21	Notre cité est dans les cieux.
	→ *c*)	Col., 1, 3+12-23	Il est la tête du corps : de l'Église.
Ev	*a*)	Matth., 20, 20-28	Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir.
	b)	Matth., 21, 28-32	Les publicains et les prostituées vous devancent dans le Royaume de Dieu.
	→ *c*)	Matth., 21, 33-43	Voici l'héritier; allons-y; tuons-le.

Vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte.

L	→	Michée, 7, 7-10 +18-20	J'espère dans le Dieu qui me sauvera.
Ep	*a*)	Col., 1, 24-29 +2, 1-3	Je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ.
	b)	Col., 3, 5-11	Mortifiez donc vos membres terrestres.
	→ *c*)	Col., 3, 12-17	Que la parole du Christ habite en vous dans toute sa richesse.
Ev	*a*)	Marc, 11, 12-14 + 20-24	Ayez foi en Dieu.
	b)	Marc, 11, 15*b*-18	Ma maison sera appelée maison de prière pour toutes les nations.
	c)	Marc, 12, 41-44	Vint une pauvre veuve, qui mit deux oboles.

Vingt-troisième dimanche après la Pentecôte.

L		Jér., 31, 31-35	Je conclurai avec la maison d'Israël une alliance nouvelle.
Ep	*a*)	1 Tim., 1, 12-17	Au Roi des siècles honneur et gloire.
	b)	1 Tim., 2, 1-10	Qu'on fasse des prières pour tous les hommes, pour les rois et tous ceux qui détiennent l'autorité.
	c)	1 Tim., 6, 1-16	Combats le bon combat de la foi.
Ev	→ *a*)	Matth., 22, 1-14	Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir le vêtement de noces ?
	→ *b*)	Matth., 22, 15-22	Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.
	c)	Matth., 22, 23-33	A la résurrection on ne prend ni femme ni mari.

Vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte.

L		Ezéch., 34, 22-31	Je susciterai pour le mettre à leur tête un pasteur.
Ep	*a*)	2 Tim., 2, 1-13	Si nous sommes morts avec lui, avec lui aussi nous vivrons.

	b) 2 Tim., 4, 1-8	J'ai combattu le bon combat, accompli ma course, gardé la foi.
	c) Phil., v. 8-21	Moi, Paul, le vieux Paul, et qui plus est, maintenant le prisonnier du Christ Jésus.
Ev →	*a*) Matth., 22, 34-46	Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.
	b) Matth., 23, 23-28	Malheur à vous, scribes et pharisiens.
	c) Matth., 23, 29-39	Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes.

Vingt-cinquième dimanche après la Pentecôte.

L	Ezéch., 39, 21-29	Je manifesterai la gloire aux nations.
Ep →	*a*) 1 Thess., 1, 1-10	Attendre des cieux son Fils, qu'Il a ressuscité des morts.
	b) 1 Thess., 2, 3-11	Mener une vie digne du Dieu qui vous appelle à son Royaume et à sa gloire.
	c) 1 Thess., 2, 13-20	Notre gloire, notre joie, c'est vous.
Ev	*a*) Matth., 24, 43-51	C'est à l'heure que vous ne pensez pas que le Fils de l'homme viendra.
	b) Matth., 25, 1-13	Voici l'Époux ! Sortez à sa rencontre.
	c) Matth., 25, 14-30	Longtemps après arrive le Maître.

Vingt-sixième dimanche après la Pentecôte.

L	Dan., 7, 1-3+9-10*a*+13-18	Voici venant sur les nuées du ciel comme un Fils d'homme.
Ep →	*a*) 1 Thess., 4, 1-12	Voici quelle est la volonté de Dieu : c'est votre sainteté.
	b) 1 Thess., 5, 1-11	Le Jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit.
→	*c*) 2 Thess., 2, 1-8	Pour ce qui est de l'avènement de Notre-Seigneur, ne vous laissez pas si vite troubler.
Ev	*a*) Matth., 24, 1-14	Dis-nous quand cela aura lieu.
→	*b*) Matth., 24, 15-28	Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation.
→	*c*) Matth., 24, 29-32	Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme.

TABLE PAR LIVRES BIBLIQUES DES TEXTES DU LECTIONNAIRE

ANCIEN TESTAMENT

GENÈSE

1, 1-31+2, 1-2+4-8+16-18+21-24.
8, 15 — 9, 1.
17, 1-9.
22, 1-19.
27, 6-40.
37, 6-22.
49, 1-2+8-10.

EXODE

3, 13-15.
12, 1-11.
14, 24-15, 1.
20, 12-24.
24, 3-8, 12-18.
32, 7-14.

LÉVITIQUE

8, 1-12.
19, 1-2+11-19+25.
23, 9-11+15-17+21, 26-32, 39-43.
26, 3-12.

NOMBRES

20, 1-3+6-11.
24, 2+3a+5-6+17.

DEUTÉRONOME

11, 22-28.
18, 15-19.
26, 1-11, 12-19.

JOSUÉ

3, 5-17.

1 ROÏS

3, 1-13.
9, 26-27.
10, 1+17+20-24.

2 ROIS

1, 1-12.
5, 1-7+7, +1-5+12-16.

3 ROIS

3, 5-14.
3, 16-28.
8, 1-11.
17, 8-16, 17-24.
18, 21-39.
19, 3-8.

4 ROIS

4, 1-7, 25-38.
5, 1-15.
25, 1-11.

1 ESDRAS

1, 1-6.

2 ESDRAS

8, 1-10.

TOBIE

10, 11-13.
12, 6-20.
13, 11-15+21-23.

JUDITH

9, 11-18.

ESTHER

13, 8-11+15-17.

1 MACCABÉES

2, 49-64.

2 MACCABÉES

1, 23-27.
6, 18-31.
10, 1-8.

JOB

9, 1-15.
31, 13-25+29-32.

PROVERBES

3, 1-12.
9, 1-5.

SAGESSE

9, 1-6+9-11.

ECCLÉSIASTIQUE

3, 33 — 4, 8.
17, 1-13.
36, 1-10.

ISAIE

1, 16-20.
2, 2-5.
2, 9-19.

6, 1-5.
7, 10-15.
9, 1-2+5-8.
11, 1-9.
12, 1-6.
19, 20-22.
25, 6-9.
30, 18-21+25-26.
35, 1-7.
38, 1-6.
40, 9-11.
45, 1-8.
49, 8-15.
50, 5-10.
52, 7-10.
53, 1-12.
54, 1-10.
55, 1-5, 6-11.
58, 1-9, 9-14.
60, 1-6.
61, 1-6*a*.
62, 11+63, 1-7.
65, 17-19+22*b*-24.
66, 10-14*a*, 18-22.

JÉRÉMIE

7, 1-7.
11, 18-20.
17, 5-10, 13-18.
18, 18-23.
31, 31-35.
33, 14-22.

BARUCH

4, 30+36-37+5, 1-9.

ÉZÉCHIEL

18, 1-9, 20-28.
34, 11-16, 22-31.
36, 23-28.
37, 1-14, 21-28.
39, 21-29.
47, 1-7+8*a*+12.

DANIEL

3, 25+34-45.
7, 1-3+9-10*a*+13-18.
9, 15-19, 20-27.
13, 1-62.
14, 27-42.

JOEL

2, 12-19, 28-32.

JONAS

3, 1-10.

MICHÉE

4, 6-7+5, 2-5*a*.
7, 7-10+18-20.

ZACHARIE

8, 14-19.

NOUVEAU TESTAMENT

MATTHIEU

1, *1-16*, *18-25*.
2, *1-12*, *13-18*, *19-23*.
3, 1-12, 13-17.
4, 1-11, 12-25.
5, *1-12*, *21-26*, 27-32, 33-42, *43-48*.
6, *1-6*, 7-15, 16-21, 24-34.
7, 1-15, 7-12, 13-20, 21-30.
8, 5-13, 16-22.
9, 9-13, 27-34, 35-*10*, 1.
10, 5-15, 16-23, 24-33, 34-42.
11, 2-10, 11-15, 25-30.
12, 9-21, 38-50.
13, 1-3+24*b*-30, 31-35.
14, 23-33.
15, 1-20, 21-31, 32-38.
16, 5-12, 13-19, 21-27.
17, 1-9.
18, 1-14, 15-22, 21-35.
20, 1-16, 17-28, 20-28.
21, 1-9, 10-17, 28-32, 33-43, 39-46.
22, 1-14, 15-22, 23-33, 34-46.

23, 1-12, 13-22, 23-28, 29-39, 34-39.
24, 1-14, 15-28, 29-32, 43-51.
25, 1-13, 14-30, 31-46.
26, 36-75+27, 1-60.
28, 1-7, 16-20, 18-20.

MARC

1, 1-8.
2, 18-22, 23-28.
6, 14-29, 47-56.
7, 24-30, 31-37.
9, 41-47.
10, 2-12, 13-16, 17-27, 28-31, 46-52.
11, 12-14+20-24, 15*b*-18, 22-26.
12, 41-44, 41-44+*13*, 1-2.
13, 1-13, 14-23, 24-29, 33-37.
16, 1-7, 14-20.

LUC

1, 5-17, 26-38, 39-47.
2, 1-14, 15-20, 15-21, 16-20, 22-32, 33-40, 41-52.
3, 1-6, 7-14, 15-20, 21-23.
4, 14-21, 22-30, 23-40, 31-37, 38-44.
5, 1-11, 12-16, 17-26, 27-32.
6, 12-16, 27-38.
7, 1-10, 11-17, 18*b*-23, 36-50.
8, 4-15, 22-25, 40-56.
9, 1-6, 1-6+10-11.
10, 17-20, 25-37, 38-42.
11, 5-13, 14-28, 29-32.
12, 13-21, 35-40.
13, 1-9, 6-17, 22-30.
14, 7-15, 16-24, 27-33.
15, 1-7, 8-10, 11-32.
16, 1-9, 19-31.
17, 1-10, 11-19, 22-30.
18, 1-8, 9-14, 31-43.
19, 1-10, 41-47.
22, 1-23, 24-38.
24, 13-35, 36-47.

JEAN

1, 1-14, 14-18, 19-28, 29-34, 35-51.
2, 1-12, 13-25.
3, 1-15, 16-21, 25-30.
4, 5-42.
5, 1-18.
6, 1-15, 26-36, 44-52, 56-59.
7, 1-13, 14-31, 14-16+37-39, 32-39.
8, 1-11, 12-20, 21-29, 46-59.
9, 1-38.
10, 1-10, 11-16, 22-38.
11, 1-45, 47-54.
12, 1-9, 23-36.
13, 1-15, 31-35.
14, 1-14, 15-21, 23-31.
15, 1-8, 9-11, 12-17, 18-25.
15, 26 — 16, 4.
16, 5*b*-13, 16-22, 23-30.
17, 1-11*a*, 20-26.
18, 1-40+19, 1-42.
19, 31-37.
20, 1-9, 11-18, 19-31.
21, 1-14, 15-19, 19-24.

ACTES DES APOTRES

1, 1-11, 12-26.
2, 1-11, 22-36.
2, 42-47+4, 32-35.
3, 13-15+17-19.
4, 8-12.
6, 1-7.
6, 8-10+7, 54-60.
8, 26-40.
10, 37-43.
11, 1-18.
13, 16+26-33.
17, 22-34.
19, 1-8.

ROMAINS

1, 1-6, 7-17.
2, 1-11, 12-16.
4, 13-17, 18-25.
5, 1-5, 12-19.
6, 3-11, 12-14+20-23.
7, 14-25.
8, 1-11, 12-17, 18-27, 28-39.
9, 1-5.
12, 1-5, 6-16, 16-21.
13, 1-7, 11-14.
14, 1+7-13.
15, 4-13.

1 CORINTHIENS

1, 1-9, 10-18, 21-31.
3, 1-11 + 16-17, 18-4, 5.
5, 7-8.
6, 13*b*-15-*a* + 19-20.
9, 24 — 10, 5.
10, 14-21.
11, 23-29.
12, 12-27.
13, 1-13.
15, 1-11, 12-20, 20-26, 45-50.

2 CORINTHIENS

1, 1-7.
4, 5-15.
5, 14-21.
6, 1-10.
9, 6-15.
10, 3-6.
13, 3-9, 11-13.

GALATES

1, 11-20.
3, 1-2 + 23-29.
3, 1-9.
4, 1-7.
5, 13-25.

ÉPHÉSIENS

1, 1-12.
2, 4-10, 12-22.
3, 8-19, 14-21.
4, 1-6, 7-13, 23-32.
5, 1-14, 15-20, 22-33, 25-27.
6, 1-9, 10-17.

PHILIPPIENS

1, 1-11, 21-27.
2, 1-7, 5-11.
3, 7-14, 17-21.
4, 4-9.

COLOSSIENS

1, 3 + 12-23.
1, 24 — 2, 3.
3, 1-4, 5-11, 12-17.

1 THESSALONICIENS

1, 1-10.
2, 3-11, 13-20.
4, 1-12.
5, 1-11.

2 THESSALONICIENS

2, 1-8.

1 TIMOTHÉE

1, 12-17.
2, 1-10.
6, 1-16.

2 TIMOTHÉE

2, 1-13.
4, 1-8.

TITE

2, 11-15.
3, 4-7.

PHILÉMON

vv. 8-21.

HÉBREUX

1, 1-4, 1-12.
2, 10-18.
3, 1-6.
5, 1-10.
7, 23-28.
9, 11-14.
10, 19-25.
11, 1-12, 33-40.
12, 1-11.
13, 1-6, 7-16, 17-22.

JACQUES

1, 1-12, 17-21, 22-27.
2, 1-9, 14-26.
4, 1-4, 7-13*a*.
5, 13-20, 16-20.

1 PIERRE

1, 1-9, 13-21.
2, 1-10, 11-19, 21-25.

3, 1-9, 13-18.
3, 18-22.
4, 12-19.
5, 6-11.

2 PIERRE

1, 16-19.

1 JEAN

1, 1-7.
2, 1-11, 15-17, 24-27.
2, 28 — 3, 6.
3, 11-18.
3, 23 — 4, 4.
4, 7-16, 9-16, 17*b*-21.
5, 4-10.

2 JEAN

vv. 1-10.

JUDE

vv. 1-3+17-25.

APOCALYPSE

1, 1-8, 12-18.
4, 1-11.
5, 6-10, 11-14.
7, 9-17.
12, 1-12*a*.
14, 1-5.
19, 1-10.
21, 1-8.
22, 1-5, 12-17.

A PROPOS DE LA FORMATION LITURGIQUE DANS LES SÉMINAIRES

Quand j'ai reçu une lettre me demandant une note sur « la nécessité pour les séminaristes d'une formation liturgique en dehors des rubriques », je me suis demandé tout d'abord s'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie et si, à l'occasion du 1er avril, on ne m'invitait pas à enfoncer une porte ouverte. Mais nous étions encore en mars et d'ailleurs le signataire de la lettre n'est pas un plaisantin. A la réflexion, je me suis dit que la question pouvait encore se poser en 1961, parce que les idées cheminent lentement et qu'il faut frapper plusieurs fois sur la tête d'un clou pour le faire entrer dans un mur.

Si je me reporte à mes années d'enfance et de jeunesse, je me rappelle qu'à l'époque rubriques et liturgie étaient tout à fait synonymes. C'est ainsi que j'ai entendu, en 1922, un professeur d'université faire la critique du mouvement liturgique en disant que le peuple ne s'intéresserait jamais aux rubriques du missel. C'est d'ailleurs la seule chose que j'ai retenue de son cours.

Dans ces conditions, c'était inévitable, un cours de liturgie ne pouvait être qu'un cours de rubriques. Il suffit d'ailleurs de se reporter aux manuels de l'époque — je pense à celui de Van der Stappen utilisé à Malines — pour voir qu'il en était bien ainsi. Quelle était la valeur de ces cours ? S'il faut en juger d'après les résultats, ce n'était pas très brillant. Sans doute, s'il n'y avait pas eu de cours de liturgie, cela aurait pu être pire encore. Mais quand je me rappelle les offices auxquels j'ai assisté durant mon enfance, je dois dire que c'était déjà assez affligeant. J'ai vu, il y a quelques années, Fernandel dans le rôle de Don Camillo. Il a, tout au long du film, une admirable diction; mais quand il en arrive à prononcer une bénédiction liturgique,

il se croit obligé de bredouiller. Il n'y a là, je crois, aucune intention blessante. Fernandel imite simplement ce qu'il a vu dans son enfance, et c'est parfaitement imité. C'est bien l'impression qui m'est restée aussi de la manière dont les offices étaient célébrés par la moyenne du clergé. On aurait dit qu'il s'agissait de faire certains gestes ou de prononcer certaines paroles dont le sens importait peu. On ne se gênait d'ailleurs pas pour en avaler la moitié. Je me souviens d'un prêtre, d'ailleurs très pieux, qu'on entendait prononcer à la communion cette étonnante formule : *Ecce agnus Dei, ecce peccata mundi.*

Quant à l'esprit de la liturgie, mieux vaut ne pas en parler. Le doyen de ma ville natale, docteur en théologie et prélat romain, auteur d'un livre sur la messe, conseillait à ses pénitents de communier avant la messe et d'offrir celle-ci en action de grâces pour la communion. Il s'agissait pourtant d'un prêtre intelligent et zélé qui connaissait parfaitement les rubriques et célébrait les offices avec dignité. Il est un des rares que je n'ai jamais entendu bredouiller. Je pourrais allonger la liste des singularités de ce genre que j'ai rencontrées; mais je ne suis pas occupé à écrire mes mémoires. Au reste la pauvreté de la vie liturgique avant la première guerre mondiale est bien connue. Pour la majorité du clergé, en dehors de l'efficacité des actes sacramentels, la liturgie n'était qu'un protocole extérieur avec lequel on prenait ses aises. Quant au peuple, il n'avait guère l'occasion d'y prendre une part active. Le tout était de faire passer le temps par de la musique, des chants et d'autres moyens. L'esprit du temps a été exprimé par l'auteur de je ne sais plus quelle méthode pour occuper les enfants pendant la messe. Il concluait : « Ainsi la messe passe sans qu'on s'en aperçoive. »

Personne ne me contredira si je conclus que la majorité des prêtres de cette époque, si dévoués et si pieux qu'ils aient été, n'avaient aucune formation liturgique. Ils avaient pourtant suivi, pendant leurs quatre années de théologie, des cours de rubriques. Ils connaissaient la liturgie par l'extérieur. Ils ignoraient sa richesse intérieure, sa valeur de vie et son importance pastorale, parce qu'on n'avait pas songé à les leur révéler. Ce n'est pas un cours de rubriques qui pouvait le faire. Et si les choses ont tout de même

changé aujourd'hui, ce n'est pas aux cours de liturgie des séminaires qu'on le doit[1].

Je n'ai pas à refaire ici l'histoire du mouvement liturgique ni des réactions diverses qu'il a suscitées à l'origine. Un demi-siècle a passé, et on ne peut plus aujourd'hui identifier purement et simplement liturgie et rubriques. On a découvert la valeur de vie de la liturgie et, depuis l'encyclique *Mediator Dei*, le renouveau liturgique n'est plus une affaires d'initiative privée. Les réformes faites par le Saint-Siège ne sont pas seulement d'ordre rubrical. Elles sont inspirées par une doctrine sans laquelle elles n'auraient aucun sens, et elles expriment une conception de la liturgie qui ne répond plus aux définitions des anciens manuels de rubriques. Dès lors celui qui professerait la proposition contradictoire de celle qu'on m'a soumise, à savoir que les séminaristes n'ont pas besoin d'autre formation liturgique que celle des rubriques, ferait figure de fossile, et je crois que personne n'oserait la soutenir sérieusement. Mais la question est de savoir si on ne se conduit pas en fait comme si c'était vrai.

Posons la question en d'autres termes : l'enseignement de la liturgie s'est-il adapté à une conception de la liturgie conforme aux intentions du Saint-Siège, ou bien est-il resté stationnaire ? Qu'a-t-on fait pour donner aux jeunes prêtres une meilleure formation liturgique qu'à leurs ainés ? Il faut répondre : officiellement, rien. On a proclamé l'importance de la liturgie, mais on l'a laissée à la portion congrue dans l'enseignement. Dans les Facultés de théologie elle occupe un semestre sur quatre ans, c'est-à-dire quinze heures. Les manuels de liturgie les plus courants sont restés des manuels de rubriques truffés d'explications historiques. Le principe de recrutement du corps professoral semble être toujours celui qui prévalait il y a un siècle, que n'importe qui peut enseigner n'importe quoi. On s'est aperçu depuis lors que pour enseigner l'Écriture sainte il fallait un bibliste et pour le droit canon un canoniste.

1. Je n'entends pas par là sous-estimer l'action de certains professeurs de liturgie qui ont été des pionniers du mouvement liturgique. Je parle de l'ensemble et de l'organisation générale de l'enseignement.

Mais la liturgie peut encore être enseignée par n'importe quel prêtre qui connaît les rubriques. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de bons professeurs. J'en connais d'excellents. Mais ils se plaignent presque tous d'avoir été lancés dans la liturgie sans aucune préparation et d'avoir dû tâtonner avant de trouver leur voie. On dit qu'il n'y a rien de tel pour apprendre quelque chose que d'être obligé de l'enseigner. C'est peut-être vrai; mais il faut ajouter que c'est généralement au détriment des élèves.

Il serait injuste de dire qu'on n'a rien fait. Il y a certainement des efforts louables et on ne peut porter de jugement d'ensemble. Pour la France, s'il faut en juger d'après une enquête que nous avons faite il y a quelques années, le progrès n'est pas très sensible et, dans nombre de diocèses, on n'est guère plus avancé qu'il y a un demi-siècle.

Pourtant le renouveau liturgique est un fait incontestable et, quelle que soit l'origine des initiatives prises, cela n'a pu se faire qu'avec l'aide d'un clergé plus ouvert que celui d'il y a cinquante ans. On ne peut mettre en doute ni son zèle pastoral ni sa volonté de rendre à la liturgie sa vraie valeur. Mais la question n'est pas là. Les premiers pionniers du renouveau liturgique, qui appartenaient à une autre génération, n'avaient pas reçu de formation au séminaire. Ils s'étaient formés eux-mêmes comme ils pouvaient, et leurs réalisations se ressentaient de leur manque de préparation. On a critiqué l'exubérance du mouvement liturgique qui a suivi la seconde guerre mondiale, et ce n'est pas difficile. Mais ce qu'il faut oser dire, c'est que ce ne serait probablement pas arrivé si ces hommes avaient reçu au séminaire une formation liturgique sérieuse. Ils ont suivi les impulsions généreuses de leur zèle pastoral et ils se sont livrés à des improvisations, parfois aussi spectaculaires qu'éphémères. Ils ne pouvaient pas faire autre chose, parce que l'enseignement qu'ils avaient reçu était d'une indigence affligeante. Ce n'est pas moi qui leur jetterai la pierre.

Alors la question qui se pose aujourd'hui est celle-ci : les jeunes prêtres qui sortent du séminaire sont-ils mieux préparés que leurs prédécesseurs? Ont-ils une formation liturgique plus solide, qui leur permette d'éviter les faux pas de leurs aînés ? Je n'oserais pas donner à cette question

une réponse trop catégorique, mais je dois avouer que je remarque bien des signes inquiétants.

Le plus inquiétant, c'est l'anarchie. Il y a quelque temps je recevais une lettre d'un prêtre qui me décrivait de quelle manière il avait modifié le déroulement d'un baptême d'adulte. Il me demandait ensuite s'il avait le droit de le faire non pas canoniquement — il savait très bien qu'il ne l'avait pas — mais liturgiquement. Malheureusement ses innovations n'étaient pas plus justifiables du point de vue liturgique que du point de vue canonique. Ceci n'est qu'un exemple. Je pourrais en donner bien d'autres. Mais cela me paraît trahir une attitude assez répandue. On connaît les rubriques, mais on ne s'en soucie guère, et chacun y va de sa petite réforme. Tout le monde se juge compétent pour décider ce qui est liturgiquement, sinon canoniquement, justifiable, et il arrive assez souvent qu'on se trompe. Il existe bien sûr des directoires. Mais quel cas en fait-on? Sont-ils plus respectés que les rubriques? Ce serait d'ailleurs une illusion de croire que des directoires soient suffisants par eux-mêmes. Il faut des hommes pour les mettre en pratique, et des hommes qui ont une formation sérieuse. Il ne s'agit pas d'appliquer matériellement des consignes; c'est un esprit dont il faut se pénétrer, et je crois bien que beaucoup de prêtres n'en ont pas compris l'importance, parce qu'ils n'y ont pas été préparés. On ne leur a donné aucun critère et, au sortir du séminaire, ils sont prêts à imiter n'importe quelle innovation, du moment qu'elle paraît se justifier par une utilité pastorale immédiate. Tout ce qui réussit est bien.

On essaie de combler les lacunes de l'enseignement par des sessions d'étude ou des publications. Mais est-il normal de donner la première place aux moyens de suppléance et de négliger le principal? Quand on veut combattre l'analphabétisme dans un pays, on crée des écoles du soir pour les adultes; mais on prend soin surtout de créer des écoles pour les enfants, afin que les écoles du soir deviennent inutiles. Il semble que pour la liturgie on ait choisi la méthode diamétralement opposée et que l'on soit disposé à perpétuer le système de l'école du soir, puisqu'on ne fait rien ou pas grand-chose pour améliorer l'enseignement des séminaires.

On trouvera peut-être que je suis pessimiste. Cela dépend de ce qu'on entend par là. Si cela veut dire que je suis découragé et que j'estime qu'il n'y a rien à faire, non, je ne suis pas pessimiste. Notre équipe a fait beaucoup pour l'amélioration de l'enseignement des séminaires : Semaines d'études pour professeurs de liturgie, Institut supérieur de Liturgie de Paris, manuel de liturgie qui va paraître prochainement. Je suis tout aussi décidé à continuer que les autres membres de notre équipe. Mais si pessimiste veut dire que je ne me laisse pas bercer par une douce euphorie et que je trouve une très grave lacune dans le mouvement liturgique, oui, je veux bien être pessimiste. J'estime que le problème de l'enseignement de la liturgie dans les séminaires est aujourd'hui un des plus importants pour l'avenir du renouveau liturgique. Tant qu'il ne sera pas résolu, nous resterons dans le provisoire. On pourra faire toutes les réformes que l'on voudra, cela ne servira pas à grand-chose si on n'a pas de prêtres bien formés pour les appliquer intelligemment. Et si on veut qu'ils soient formés, il faut donner une plus grande place à la liturgie dans l'enseignement, il faut réformer les programmes, il faut songer à préparer des professeurs pour l'avenir.

Il faudrait donner plus de temps au cours de liturgie. Une heure par semaine, c'est suffisant s'il s'agit d'apprendre à accomplir les rites sacrés. S'il s'agit de les faire comprendre et d'en découvrir les richesses, c'est insuffisant. Il faut aussi élargir le programme et ne pas se contenter de donner le sens général des rites par quelques explications historiques. Tant qu'on n'aborde pas le texte des prières liturgiques, on reste à la surface. Je l'ai déjà écrit et, au risque de paraître un dangereux maniaque, je me permets de le répéter, il faudrait que le cours de liturgie soit un cours d'exégèse plus qu'un cours d'introduction. Les textes liturgiques ont besoin d'être expliqués. C'est une erreur de croire qu'on en a saisi toute la richesse quand on en a fait une lecture cursive dans une traduction. Ils contiennent des richesses de doctrine qui resteront cachées si on ne prend pas la peine de les mettre en valeur. Qu'il me soit permis de faire appel à mon expérience personnelle. Parmi tous les cours de liturgie que j'ai faits, ceux

qui m'ont semblé provoquer le plus de réactions dans l'auditoire sont précisément ceux qui ont consisté tout simplement à expliquer des prières liturgiques. Il y a quatre ans, à la Semaine d'étude du mois de juillet, j'ai fait quatre leçons sur les grandes préfaces d'ordination du Pontifical. Je ne me suis lancé dans de brillantes considérations théologiques qui sont tout à fait au-dessus de mes moyens. Je m'en suis tenu strictement au texte en m'efforçant de n'en rien laisser perdre. Je puis me tromper, mais j'avais l'impression qu'une bonne partie de l'auditoire découvrait la richesse de ces pièces admirables et que jamais on n'avait essayé de les leur expliquer.

Il est évident qu'une telle méthode demande une préparation que n'ont pas tous les professeurs en charge. Nous avons essayé de leur venir en aide depuis 1954 par les Semaines d'étude. Je crois pouvoir dire que ceux qui ont suivi ces cours pendant plusieurs années, qui ont travaillé par eux-mêmes entre-temps, ont acquis une compétence suffisante pour expliquer les textes liturgiques. Mais il ne faudrait pas que ce remède provisoire serve d'alibi pour se dispenser de préparer des professeurs pour l'avenir. J'en appelle à ceux dont j'ai parlé plus haut, qui ont travaillé dur pendant des années pour être à la hauteur de leur tâche, et je leur demande : « Souhaitez-vous que vos successeurs ou vos jeunes collègues fassent la même expérience que vous ? » Je sais bien que tous me répondront non, parce que l'improvisation érigée en système est absurde. Elle ne se justifie pas plus pour la liturgie que pour n'importe quelle branche de l'enseignement.

On ne peut pas rattraper en quelques années un retard de cinquante ans et il faut provisoirement s'en tirer avec les moyens du bord. Mais il faut avoir assez de lucidité pour reconnaître que le manque de formation des jeunes prêtres est la plus grave lacune du mouvement liturgique à l'heure actuelle et qu'une réforme du programme des méthodes est subordonnée à la formation d'un corps professoral compétent. Si on ne veut pas se rendre à ces évidences, on pourra continuer à chercher des expédients; on n'aura pas résolu le problème.

B. Botte, o.s.b.

FORMER DES CÉLÉBRANTS

Un humoriste suggérait un jour une méthode assez sûre pour connaître la date d'ordination de n'importe quel curé : « Il suffit d'assister à la messe dans sa paroisse; le style de la célébration permet de discerner infailliblement si le prêtre est sorti du séminaire en 1930, en 1945 ou en 1960. »

On nous pardonnera d'avoir cité cette boutade. Elle comporte une part flagrante d'injustice. Elle souligne cependant, par la mesure de vérité qu'elle contient, l'influence durable de l'éducation liturgique reçue au grand séminaire. Qu'on le veuille ou non, nous restons profondément marqués par ces années de notre formation.

C'est dire qu'on ne peut escompter aucun renouveau liturgique sérieux dans un diocèse s'il n'y a eu aucune évolution dans la manière dont les futurs prêtres sont initiés à la liturgie.

On pourra assister à toutes les restaurations possibles, on pourra publier des Directoires, créer des commissions, encourager et préparer la participation active des fidèles; donner au séminaire en 1961 une formation identique à celle qu'on pouvait donner en 1930 resterait le plus sûr moyen de rendre vains tous les efforts.

Mais réciproquement, le renouveau liturgique que nous vivons a rendu possible cette évolution, en même temps qu'il l'a exigée. Depuis 1930 sont venus tous ces courants qui travaillent l'Église et qui nous ont poussés en avant, et aussi cette somme d'instruments de travail que sont les sessions, les semaines d'études et l'Institut de liturgie, les revues, les collections, les éditions critiques et tous ces

ouvrages de valeur que les professeurs de liturgie ont eu la possibilité d'étudier, sans compter ceux qu'ils ont remis « aux prochaines vacances ».

Au demeurant, le renouveau liturgique n'en est qu'à ses débuts. Il y a encore bien des découvertes, des publications, des décapages et surtout des approfondissements à espérer. Ceux-ci devront à leur tour se répercuter dans les séminaires. Qu'on n'attende donc pas dans les réflexions qui suivent autre chose qu'une recherche incomplète et provisoire.

Il est toujours déplaisant d'avoir l'air de vouloir donner des leçons, surtout quand on a conscience de proposer autant de projets que de réalisations. Ces pages voudraient être plutôt une question posée par un séminaire à d'autres séminaires : *quelles devraient être les lignes majeures de la formation liturgique pour les futurs prêtres qui nous sont confiés ?*

Le plus important sans aucun doute est de ne pas perdre de vue le but que nous avons à poursuivre. Nous sommes chargés de préparer des prêtres pour le ministère pastoral diocésain. Nous n'avons pas à préparer des historiens, ni des philologues, ni des cérémoniaires de cathédrale, ni des titulaires de grand orgue, ni même des professeurs de grands séminaires. En disant cela, on ne veut pas du tout oublier que nos élèves ont absolument besoin d'étudier avec sérieux et courage l'histoire, les textes, les rubriques et la musique sacrée; on y reviendra plus loin. Il faut au contraire qu'ils comprennent qu'ils ne pourront jamais faire un travail pastoral honnête s'ils n'ont pas peiné sur ces diverses disciplines. Mais tout doit être organisé et orienté en fonction de cet objectif : ils auront pour mission d'introduire dans le Mystère liturgique ceux qui leur seront confiés et d'en faire vivre une communauté chrétienne.

Cette mission exige qu'avant tout nous les formions à pénétrer personnellement dans la vie liturgique de l'Église. Comment le prêtre chargé d'une paroisse pourrait-il faire vivre aux autres le Mystère liturgique s'il n'était pas capable de le vivre lui-même, avec sa paroisse, à sa place qui est première ? Mais nous voici devant une tâche difficile.

Car la plupart des candidats au sacerdoce, lorsqu'ils se présentent au grand séminaire, ont encore une vie chrétienne très jeune. Beaucoup en sont encore au stade où la liturgie, loin d'être la « source première » de leur esprit chrétien, est au contraire une des dimensions du christianisme qu'ils ont le plus de mal à percevoir ou même qui éveillent leur réticence. Ils ont commencé à connaître personnellement le Seigneur; ils ont commencé à prendre conscience de leur vocation sacerdotale à travers une inquiétude apostolique naissante; au mieux, ils ont apprécié « l'ambiance » de telle messe de jeunes ou de quelque grand pèlerinage, ou bien ils ont été impressionnés par la beauté et le sérieux de quelque liturgie monastique. Très rares sont ceux qui sont dès maintenant capables d'entrer un peu profondément dans une célébration liturgique et d'y aller à l'essentiel. Ils cherchent le Christ et ils veulent se consacrer à la croissance de l'Église, mais sans savoir encore se plonger dans la liturgie pour y rencontrer, dans la foi, le Christ et son Église en croissance. A leurs yeux, tout cela fait plus ou moins figure de cérémonial compliqué et désuet, sans rapport avec leurs préoccupations les meilleures.

Pour leur donner cette formation indissolublement personnelle et pastorale dont il ont besoin, quel est le travail des grands séminaires? Il s'accomplit en trois domaines, intimement liés entre eux, mais qu'on peut légitimement distinguer ici : les différents enseignements, la vie liturgique de la communauté, l'acquisition d'un « savoir-faire ».

Les différents enseignements.

1. Notre première tâche est d'enseigner aux futurs prêtres ce que sont les *signes* liturgiques et quelle est la *réalité* qu'ils portent.

L'organisation des études dans les séminaires n'entraîne-t-elle pas ici une difficulté? On y distingue généralement, comme deux disciplines séparées, confiées même souvent à deux professeurs différents, la théologie sacramentaire et

la liturgie. Mais comment dissocier l'une de l'autre ? Comment le professeur de liturgie peut-il commenter les rites du baptême par exemple s'il doit, sous peine d'empiéter sur le domaine de son confrère, s'interdire de découvrir leur signification et leur efficacité ? Et comment, à l'inverse, le théologien peut-il enseigner ce qu'est le baptême sans avoir sans cesse son Rituel en mains ? Allons même plus loin. Pour le théologien, le Rituel n'est pas seulement une des sources où il ira épingler quelques citations susceptibles de justifier ses thèses; la célébration liturgique n'est pas pour lui une réserve de propositions probantes; elle est l'objet même de son enseignement, une des formes concrètes de l'Économie du salut qu'il a pour mission de faire connaître à ses élèves.

Plus heureux sont les quelques séminaires où l'on a fusionné en un seul enseignement ou au moins confié à un même professeur l'étude de la liturgie et celle de la théologie sacramentaire. Le professeur peut alors, sans crainte d'empiétements, tenter de montrer à ses élèves à la fois les gestes de l'Église et le Mystère dont ils sont porteurs, les paroles de l'Église et la foi qu'elles expriment, les signes et la réalité qu'ils contiennent.

Son premier travail est un travail d'analyse : analyse des gestes et analyse des textes. Il n'est pas chargé de présenter un système de pensée; il est chargé d'apprendre à ses élèves à comprendre des gestes et à lire des textes; mieux, il doit leur apprendre à regarder et à faire des actions, à écouter et à parler les paroles de la liturgie avec intelligence et avec foi. Les textes surtout demandent à être examinés de façon précise. Parce qu'ils sont riches et denses, parce qu'ils parlent une langue à laquelle il faut être initié, parce qu'ils sont des documents privilégiés de la Tradition et l'expression de l'Esprit qui parle et qui prie aujourd'hui dans l'Église, ils méritent un véritable travail d'exégèse, analogue à celui auquel on s'astreint pour l'étude de la Bible.

En parlant d'analyse et d'exégèse, on ne veut certes pas oublier que le professeur doit finalement conduire à une vue d'ensemble. La messe n'est pas un recueil de morceaux choisis ni une suite de gestes désordonnés. S'il faut introduire des étudiants à la compréhension d'un drame on ne

se contente pas d'en expliquer chaque scène mot à mot. S'il faut les introduire à la connaissance d'une Épître de saint Paul, on ne se contente pas de faire l'exégèse précise de chaque péricope. Mais dans un cas comme dans l'autre, ce serait se faire illusion que de vouloir aller d'emblée à une vue d'ensemble, sans s'astreindre à faire une étude analytique et précise avant de dégager les thèmes majeurs et les lignes de forces.

L'idéal serait de pouvoir examiner de cette manière toutes les grandes actions liturgiques de l'Église, de regarder un à un tous les gestes, les paroles, les structures, les acteurs qui jouent un rôle en chacune d'elles, et de découvrir ainsi peu à peu — avec l'apport complémentaire et indispensable des autres sources théologiques — le Mystère du Salut tel que l'Église le célèbre aujourd'hui.

Pour compléter cette étude, nos élèves ont besoin aussi d'un traité d'introduction théologique à la liturgie. Certaines questions très fondamentales ne sauraient être laissées de côté ni abordées seulement de façon occasionnelle : les notions de signe et de symbole, les rapports entre la foi et le rite, le rôle du célébrant et celui de l'assemblée, les liens entre la prière personnelle et la prière liturgique... Certaines questions très générales demandent à être étudiées pour elles-mêmes : la rencontre avec le Christ dans la liturgie, la liturgie dans la vie de l'Église, la liturgie comme Mystère... Où placer cette étude ? Faut-il l'aborder succinctement dès les premiers mois de séminaire, comme un élément important d'une première initiation spirituelle ? Faut-il au contraire en faire un traité de synthèse, en toute dernière année ? N'est-ce pas le traité traditionnel *De sacramentis in genere* qu'il faut élargir dans cette direction ? Chacune de ces solutions a sans doute ses avantages. Mais quelle que soit celle qu'on préfère, il faudrait dans une étude de ce genre revenir chaque fois qu'on le peut aux livres liturgiques eux-mêmes : il ne s'agit pas de connaître des thèses abstraites mais de comprendre des célébrations pour les vivre et pour les faire vivre.

2. A-t-on fait la même constatation dans tous les séminaires ? Beaucoup d'étudiants manifestent peu d'empresse-

ment lorsqu'on aborde une question d'*histoire de la liturgie*.

Dans leur réticence, il y a, pour une part, une réaction de santé. La liturgie leur a été trop souvent présentée comme une collection d'antiquités vénérables; et ils ne se sentent pas une vocation de gardiens de musée. On continuera sans aucun doute de se heurter à cette réaction tant que notre liturgie restera encombrée de certains éléments qui ne se justifient plus que par des explications du type : « on fait ceci parce qu'autrefois... »

Pour une part aussi, la réaction des élèves juge le professeur qui n'a pas su leur faire sentir l'apport de l'histoire à la compréhension exacte des éléments les plus vivants de la liturgie d'aujourd'hui.

Le professeur de liturgie a beaucoup à faire en ce domaine. Il paraît tout à fait nécessaire qu'il parcoure avec ses élèves l'histoire de chacun des livres liturgiques et l'histoire de chacune des grandes actions liturgiques. Elle lui permet de discerner, en chaque texte, en chaque rite et en chaque structure, ce qui est plus fondamental et ce qui est accessoire. Elle lui permet de mieux découvrir le sens exact de chaque rite et de chaque rubrique, en les interprétant selon leur origine et leur évolution et non plus en fonction de son imagination personnelle. Elle lui permet enfin de recueillir les leçons de telle prière ou de telle cérémonie qui n'est plus en usage aujourd'hui mais qui reste riche d'un message dans la mesure où elle a pu être à une époque donnée l'expression provisoire d'une réalité qui demeure.

Mais le professeur d'histoire de l'Église est-il assez convaincu d'avoir lui aussi un rôle important à jouer en ce domaine? L'histoire des livres et des rites pris un à un est nécessaire; mais elle risque de ne pas montrer assez clairement comment la vie liturgique fait corps avec toute la vie de l'Église. Or de futurs pasteurs ont justement besoin, par dessus tout, d'apprendre que la vie liturgique n'est pas un domaine clos; sinon, nous continuerons d'avoir quelques curés qui ne sont que liturgistes et d'autres qui pensent avoir le droit de ne pas l'être et de faire finalement une pastorale tronquée. Lorsque le professeur d'histoire étudie une période, les événements qui l'ont

marquée, les courants de pensée, les besoins pastoraux et les orientations spirituelles qui s'y sont manifestés, n'est-ce pas le moment privilégié pour montrer en même temps ce qu'a été, en liaison avec tout le reste, la vie liturgique de cette époque ? On aimerait avoir, sur ce point, l'avis des professeurs intéressés.

3. Tout le monde reconnaît qu'on n'a plus le droit aujourd'hui de réduire la formation liturgique des futurs prêtres à la seule étude des *rubriques*. Il est superflu d'y insister. Mais lorsqu'on a admis qu'il fallait concevoir les choses de façon beaucoup plus large, il est bien difficile de ne pas tomber dans le défaut inverse, et de conserver à la législation liturgique la place qui lui revient légitimement dans l'enseignement.

Nos élèves laisseraient volontiers de côté les rubriques. On dira qu'ils sont pris dans le reflux inévitable d'une saine réaction. C'est possible. Mais il faut remarquer aussi, comme l'a fait naguère M. Martimort, que la situation présente de la liturgie met à rude épreuve leur sens de l'obéissance. Dans la période qu'ils vivent, où les rubriques sont en perpétuelle évolution, ils sont terriblement tentés de considérer comme négligeable ce qui est prescrit aujourd'hui et qui ne l'était pas hier, ou de considérer comme légitime ce qui est interdit aujourd'hui mais ne le sera peut-être plus demain. Ajoutons qu'ils ressentent, parfois plus vivement que nous-mêmes (bien qu'avec un coefficient inévitable d'erreur), que les lois liturgiques actuelles sont très souvent inadaptées aux besoins pastoraux et missionnaires. Cette mutabilité des rubriques peut avoir un avantage positif : elle les aide à avoir un sens plus exact de l'obéissance, fondée sur le sens de l'Église plus que sur la perfection évidente des lois. Elle exige que nous formions en eux ce sens de l'obéissance en même temps que nous leur faisons apprendre les rubriques.

Essayons d'aller plus loin. Nous enseignons à lire les rubriques, celles qui sont inscrites dans les livres liturgiques, celles du Nouveau *Codex*, la législation du Droit Canon, sans oublier évidemment les différents Directoires pastoraux. Ici encore, l'étude directe des textes vaut infiniment mieux que celle d'un manuel qui se contenterait

de les traduire, de les délayer, de les assaisonner des compléments souvent discutables donnés par « les auteurs ». Mais enseigner à lire les rubriques, c'est aussi initier à l'art de les interpréter correctement et de les observer dans des situations pastorales toujours particulières. Et voilà le professeur de liturgie, à qui on demandait déjà d'être un exégète, un théologien et un historien, condamné maintenant à être aussi un bon canoniste. Qu'on lui permette de se plaindre de manquer d'instruments de travail, en ce dernier domaine plus peut-être qu'en aucun autre.

Qu'il ne se plaigne pas trop cependant, puisque cette multiplicité d'exigences l'accule à s'appuyer sur la compétence de ses confrères. Ce sera finalement tout profit. Car on ne saurait trop y insister : même un professeur qui serait omniscient ne saurait prétendre introduire par lui-même les séminaristes à la connaissance de la liturgie. On a rappelé plus haut ce que pouvait être la collaboration du professeur d'histoire et celle surtout de l'éventuel professeur de théologie sacramentaire. Le professeur de théologie dogmatique pose lui aussi des bases essentielles pour une vraie connaissance du Mystère liturgique, surtout avec des traités comme ceux de la Rédemption, de l'Église et des Fins Dernières; et son enseignement peut traiter concrètement la liturgie comme un des principaux lieux théologiques, auquel on se réfère non seulement en principe mais en fait, à chaque occasion. Plus qu'aucun autre, le responsable de la formation scripturaire prépare à l'intelligence de la liturgie, non seulement parce qu'il aide à percevoir l'inspiration biblique de tous ses textes et de presque tous ses gestes, mais surtout parce qu'il aide les élèves à découvrir l'Économie du salut dans laquelle les engage la liturgie, et à considérer l'histoire du Peuple de Dieu comme leur propre histoire. A leur tour, l'étude de la théologie morale, celle de la pastorale et celle de la spiritualité interfèrent elles aussi avec l'étude de la liturgie. Le temps est passé où le professeur de liturgie pouvait être regardé comme l'original chargé d'une spécialité mineure (qu'il cumulait généralement avec l'économat ou l'enseignement de la philosophie) dont tous les autres pouvaient se désintéresser.

La vie liturgique de la communauté.

Même à supposer qu'on soit parvenu à mettre en place un programme d'enseignement parfaitement satisfaisant, il est évident qu'on n'aurait pas donné aux futurs prêtres une véritable formation liturgique si, dans la communauté qu'est le séminaire, ils ne participaient pas dès maintenant à une vie liturgique sérieuse.

Notre rôle premier est de leur faire découvrir que la liturgie est une des composantes nécessaires dans la vie de tout chrétien éclairé et dans la vie de toute communauté chrétienne. Perdre de vue cet objectif, c'est risquer sans cesse de majorer ou de minimiser l'importance de la liturgie; c'est surtout en donner une conception tronquée et erronée. Au moment où leur foi s'approfondit et où ils appartiennent à une communauté chrétienne privilégiée, ce ne sont pas des démonstrations théologiques qui pourront leur faire faire cette découverte essentielle si la réalité ne répond pas à la théorie.

L'Office divin a reconquis peu à peu dans les séminaires la place usurpée par l'hypertrophie des « pieux exercices ». Depuis le nouveau Code des Rubriques, il n'y a plus d'hésitation possible : la prière du matin et la prière du soir pour un grand séminaire, ce sont évidemment les offices de Laudes et de Complies[1]. Pour les autres Heures, chaque séminaire juge de la place qu'il convient de leur faire; celle-ci peut d'ailleurs être variable, selon les années de séminaire et selon les périodes de l'année.

A la messe quotidienne, la participation commune s'est renouvelée peu à peu; on y suit plus fidèlement qu'en n'importe quelle paroisse l'Instruction *De Musica Sacra* et les normes du Directoire; les lectures sont entendues et écoutées; la messe est chantée et comporte une homélie chaque fois qu'on le peut...

1. Il peut toutefois être utile, pendant les premiers mois de l'année, pour initier progressivement les nouveaux élèves à cet Office divin qui est souvent pour eux entièrement nouveau, d'organiser, en marge de la communauté, des réunions de prières construites selon les structures des heures : psalmodie, lecture et prières. En toute hypothèse, ils ont besoin d'une initiation. Mais une solution de ce type ne peut évidemment qu'être provisoire.

La liturgie dominicale pose des problèmes particuliers auxquels on reviendra tout à l'heure; elle devrait être partout le couronnement de la liturgie de la semaine, le principal temps fort de la vie liturgique du séminaire.

Enfin le déroulement de l'année liturgique n'est pas seulement un procédé pour éviter la monotonie. Il oriente réellement la prière et les préoccupations des séminaristes, plus profondément que la succession des différents « mois ».

Pour que tout cela soit compris et vécu, il faut évidemment que tous les professeurs y croient, et que cela transparaisse fréquemment, tant au plan de leurs cours qu'au plan de la direction personnelle. Par dessus tout, les lectures spirituelles communes peuvent jouer une influence déterminante, dans la mesure où la vie de la communauté repose principlement sur elles.

Mais il ne suffirait pas de donner à la liturgie la place qui lui revient de droit sans la vie de la communauté. La qualité des célébrations est un facteur tout aussi important. Nos élèves découvrent le sérieux de ce qui est fait sérieusement. Au bout de quelques années, nous risquons peut-être de nous être habitués à la vulgarité d'une chapelle, d'un mobilier ou de certains vêtements liturgiques; nous ne remarquons plus que nos propres gestes de célébrants sont escamotés; nous ne nous sommes pas aperçus que notre harmonium s'essoufflait; nous avons pris notre parti d'une psalmodie bousculée ou filandreuse, de lectures inaudibles ou de chants massacrés. Il nous faudrait périodiquement passer en revue chacun de ces éléments, avec un regard et une oreille neuve : consciemment ou non, nos élèves en subissnt profondément l'influence.

Chaque communauté chrétienne doit trouver, dans les limites que permettent les rubriques, le style de vie liturgique qui lui convient. Une paroisse rurale et une paroisse de banlieue urbaine n'ont pas à célébrer la liturgie exactement de la même manière ni à copier servilement ce qui se fait dans une cathédrale ou dans une abbaye. Il y a des transpositions nécessaires, qui ne tiennent pas seulement à la pauvreté des moyens, mais à la physionomie particulière de chaque communauté chrétienne. Le séminaire n'échappe pas à cette exigence; il a, lui aussi, à faire passer dans la

liturgie fidèlement célébrée sa propre personnalité. Peut-être faudrait-il parfois mettre en garde les séminaristes contre une erreur de perspective qui serait préjudiciable pour le présent comme pour l'avenir. Il est bien entendu qu'ils se destinent à un ministère pastoral et que leur vie présente doit les y préparer. Mais on ne saurait pour autant ramener les célébrations du séminaire au rôle de banc d'essai pour les célébrations paroissiales. Il faut parfois, devant des confrères, s'essayer à faire une lecture, à donner un sermon ou à faire chanter une assemblée imaginaire; ce sont des exercices d'atelier, devant un auditoire fictif ou devant un magnétophone. Mais la messe de communauté n'est pas un atelier. Quelques monitions discrètes y ont leur place, mais elles doivent être adaptées à la communauté du séminaire et non pas à la paroisse dont on rêve. Il faut un répertoire de chants, mais ce ne sera pas celui d'une cathédrale et pas davantage celui d'une paroisse missionnaire. On pourrait multiplier les exemples. Il ne s'agit pas de faire comme si on était en paroisse, mais de vivre une vie liturgique correspondant à la vie chrétienne qu'on mène présentement dans la communauté du séminaire.

Si ces remarques sont justes, elles entraînent plusieurs conséquences.

En premier lieu, elles expliquent pourquoi la plupart des séminaires ont renoncé à participer régulièrement aux offices dominicaux de leur cathédrale. Est-ce, à la longue, un handicap sérieux pour ces offices eux-mêmes? Il ne nous revient pas d'en juger. Mais nous sommes responsables de la formation liturgique des futurs prêtres et cette tâche mérite des sacrifices. La vie de communauté du séminaire et la formation des séminaristes exigent une vie liturgique propre; si celle-ci est réservée aux jours de semaine, il lui manque son principal point d'appui.

De même, il peut être profitable d'envoyer de temps en temps des séminaristes prendre part aux offices dans une paroisse. Beaucoup de séminaires ont adopté cette manière de faire. Mais ce qu'on vient de rappeler souligne les inconvénients. Une telle solution semble bien devoir rester très limitée, pour ne pas aboutir à amputer la vie liturgique de la communauté, particulièrement les dimanches et les jours

de fête. Il serait bon, si c'est possible, qu'elle ne soit adoptée que pour les aînés du séminaire, ceux pour qui il faut peut-être accepter en effet qu'ils participent déjà moins complètement à la vie de la communauté. Encore est-il que, même limitée, cette participation à la vie des paroisses n'est pas automatiquement profitable. On ne gagnerait rien à envoyer un séminariste remplir une stalle. Il ne suffit même pas qu'on ait tenu compte, pour choisir les paroisses, de la qualité des célébrations qui s'y font. Il faut des paroisses où la vie liturgique correspond aussi authentiquement que possible à une vie paroissiale réelle, et il faudrait que les séminaristes puissent être assez en contact avec la vie de la paroisse en dehors même de la vie liturgique. A ces conditions seulement ils pourront apprendre à considérer la liturgie comme un des éléments d'une vie paroissiale, en communication avec le reste, et non pas comme le rassemblement passager de la clientèle d'un même lieu de culte.

Enfin, on est bien obligé de reconnaître les limites de ce que peut faire le séminaire. Aujourd'hui, la vie liturgique des futurs prêtres doit correspondre à la communauté qui est la leur et à leur situation dans cette communauté. Demain, ils seront curés, vicaires ou professeurs; leur vie liturgique devra correspondre à une communauté chrétienne de type très différent et à leur situation sacerdotale dans cette communauté. Une transmutation sera nécessaire, non seulement extérieure et fonctionnelle mais intérieure et spirituelle. Il faut apprendre à vivre la liturgie personnellement et en profondeur avec la paroisse où l'on est envoyé et en faisant corps avec elle. Mais quoi qu'on fasse, c'est un art qui ne peut pas s'apprendre au séminaire. Là comme ailleurs, on est bien obligé d'accepter cette évidence qu'on a peut-être un peu trop oubliée dans la pratique : la formation des jeunes prêtres est très loin d'être achevée au moment de leur ordination. Ils ont besoin d'être confiés à des aînés qui soient des éducateurs, ou d'être intégrés à des équipes sacerdotales qui soient éducatrices, et qui les aident à franchir, au cours de leurs premières années de ministère, une nouvelle étape en tous domaines, y compris celui de leur participation personnelle à la vie liturgique de l'Église.

Un savoir-faire.

En ce dernier secteur de l'éducation liturgique des futurs prêtres, on a l'impression de balbutier, plus encore que dans les deux autres. Y a-t-il des séminaires où l'on a le sentiment de donner une formation suffisante, méthodique et assez complète ?

Dès maintenant les séminaristes célèbrent la liturgie, et la perfection de leur célébration ne dépend pas seulement de leurs connaissances et de leur esprit de foi; elle dépend aussi de leur savoir-faire, de la manière dont ils savent chanter, lire, prier avec leur voix, avec leurs bras et avec tout leur corps. Plus tard, ils auront à jouer leur rôle sacerdotal et ils auront à guider les fidèles pour leur faire jouer correctement le rôle qui leur revient, dans une participation à la fois intérieure et extérieure. Rien de cela ne peut s'improviser.

Deux chapitres seulement sont traditionnellement inscrits aux programmes : la formation à la prédication, et la formation au chant et à la musique sacrée. Ce sont en effet des chapitres importants et difficiles. Mais est-ce que ce sont les seuls ? Que faisons-nous pour apprendre aux futurs prêtres à proclamer une lecture liturgique, à préparer des monitions et à jouer le rôle délicat du « commentateur », à composer et à organiser une célébration non liturgique, à faire chanter une assemblée ?

Que faisons-nous pour leur apprendre à célébrer dignement, d'une manière qui ne soit ni étriquée, ni mécanique, ni fantaisiste, ni grandiloquente ? Ici aussi, il y aurait un travail urgent à entreprendre. Il est tristement révélateur de constater qu'une des objections les plus sérieuses à la célébration de la messe face au peuple est le risque de distraire les fidèles par les mimiques et les gesticulations du célébrant! Mais il n'y a pas tellement à espérer que les choses s'améliorent d'elles-mêmes; quand ils arrivent au séminaire, la plupart des garçons n'ont reçu aucune formation en ce sens; et l'on voit encore de jeunes thuriféraires qui déambulent dans la chapelle avec une démarche de condamné à mort.

Lorsqu'on a fait quelques timides essais pour trouver une

solution à ces différents problèmes, on en vient surtout à mieux percevoir les difficultés :

— difficulté pour trouver le temps nécessaire. Les horaires ne sont pas indéfiniment extensibles. Et il y a déjà bien d'autres lacunes dans nos programmes;

— difficulté pour trouver la méthode. Pour acquérir ces diverses aptitudes, il ne suffit pas de trouver un modèle à copier aussi exactement que possible. Il n'est pas question d'entraîner les séminaristes à lire ou à célébrer « comme le R. P. Un Tel ». On peut, certes, signaler à chacun ses défauts, à condition qu'on soit capable de les repérer, ce qui n'est pas toujours tellement aisé. Mais finalement chacun doit être amené à trouver son propre style, conforme à quelques principes de base, mais adapté aussi à sa propre personnalité;

— difficulté surtout pour avoir des moniteurs compétents. C'est là sans doute qu'est le vrai problème. Si nous prétendons prendre nous-mêmes en charge ce travail, nous risquons de ne pas aller très loin. Il y a bien, en France, quelques spécialistes qualifiés. Nombreux sont les séminaires qui ont fait appel à eux pour quelques séances d'initiation. Mais ont-ils pu poursuivre ensuite le travail qui avait été mis en route?

*
* *

Le ministère qui est confié au professeur de liturgie comporte des exigences multiples. L'inventaire qu'on a tenté d'esquisser en a souligné quelques-unes. Mais il nous a permis de reconnaître aussi tout ce que notre charge apporte à notre propre vie sacerdotale.

Elle nous pousse et elle nous aide en premier lieu à mieux connaître et à profiter personnellement de toutes les richesses de la liturgie, et à essayer d'y entrer de plus en plus profondément.

On l'a noté en cours de route, notre ministère particulier nous oblige en même temps, plus peut-être qu'aucun autre, à collaborer étroitement avec nos confrères, au plan de l'enseignement mais aussi au plan de la formation spirituelle des futurs prêtres et au plan de la vie de communauté.

Enfin notre charge nous oblige à vivre avec l'Église. On

nous a parfois reproché peut-être d'attacher beaucoup d'importance à une spécialité mineure. Nous sommes très convaincus que la liturgie n'est pas une activité marginale dans l'Église. Elle est une composante essentielle de l'Économie du salut. Mais elle est liée à toutes les autres, et notre responsabilité exige impérieusement que nous n'en oubliions aucune. Selon la mise en garde d'un Supérieur de séminaire, « comment les jeunes ne seraient-ils pas frappés de constater que ceux qui s'intéressent à l'apostolat liturgique sont quelquefois insuffisamment ouverts aux nécessités de l'évangélisation missionnaire? Le professeur chargé de la liturgie doit, en tous cas, n'être étranger à aucune des préoccupations apostoliques de notre temps.

Il faudrait qu'il sache montrer comment, si la vie liturgique est le but ultime de toute activité apostolique, fût-elle la plus indirecte, par contre l'exigence missionnaire sous sa forme la plus actuelle est sans cesse présente au cœur même de la liturgie[2] ».

Grand Séminaire de Rouen.

Jean Labigne.

2. Formation liturgique et vie liturgique au Grand Séminaire. *Paroisse et Liturgie*, 1947, p. 144.

POUR UNE VRAIE PARTICIPATION DES FIDÈLES

Ces dernières années ont marqué une étape capitale dans la recherche liturgique; après les travaux des spécialistes, après les souhaits et les demandes des pasteurs, cette recherche débouche dans le domaine des réalisations. Aujourd'hui, c'est par des prescriptions positives que le Saint-Siège s'efforce de redonner à la liturgie son sens et sa vie. Mais un effort comme celui-ci ne peut se limiter à une initiative de la hiérarchie; c'est un effort de l'Église tout entière, prêtres et laïcs, qui est sollicité. Sommes-nous en mesure de l'accomplir ?

Le problème.

Il ne s'agit pas seulement d'obéir, mais encore de comprendre et d'entrer dans le mouvement; il ne s'agit pas d'abord de changer des rubriques, mais de saisir l'esprit qui les anime. Sommes-nous prêts à prendre la liturgie comme une vie et non plus comme l'accomplissement de prescriptions et de règlements dont nous serions, nous prêtres, les gardiens ?

On peut se le demander... Voici comment, le 1er janvier dernier, un curé du Sud-Ouest s'adressait à ses paroissiens : « Il ne faut plus s'étonner, de rien, mes frères! La sainte Église a décidé que, désormais, on ne réciterait plus le *Confiteor* avant la communion! »

On modifie parce qu'il le faut bien, par obéissance... Mais comment les fidèles pourraient-ils ainsi entrer dans la réforme liturgique? Il ne suffit pas d'obéir. Un autre prêtre nous disait : « Je ne prends d'initiative que lorsqu'on

m'en donne l'ordre. » Quelle possibilité d'évolution et de vie reste-t-il quand on s'en tient à la lettre stricte de la loi ?

Il faut bien constater que nous sommes tous, plus ou moins, marqués par une vue « traditionnelle » de la liturgie. Depuis des siècles « on a toujours fait comme ça », sans rien changer, et les coutumes se sont solidement implantées en nous. Il y a si longtemps que le prêtre régente tout en ce domaine! N'est-il pas le seul responsable sur le plan religieux ? N'est-il pas le seul dispensateur des sacrements ? La liturgie nous est apparue comme un domaine tabou où tout était fixé d'avance, où il suffisait de connaître les rubriques et d'avoir les pouvoirs nécessaires pour accomplir son office. Ainsi la messe, par suite de multiples circonstances, est-elle devenue peu à peu l'affaire du « prêtre à l'autel qui, selon le mot de Claudel, trafique on ne sait pas trop quoi », tandis que les fidèles, plus ou moins « atomisés », poursuivent leurs propres prières.

On ne voit pas bien, dès lors, quelle place pourraient avoir les laïcs dans cette perspective, sinon de spectateurs ou de bénéficiaires.

Et voici qu'en l'espace de vingt ans, toute cette conception de la liturgie s'est trouvée remise en question. Après Dom Guéranger et son *Année liturgique*, après Dom Lefèvre et les premiers missels en langue vulgaire, quelques pionniers posent la question d'une liturgie vivante, à un niveau de plus en plus populaire. Retenons quelques noms qui caractérisent l'effort accompli : le P. Doncoeur, d'abord, agit dans le milieu privilégié du scoutisme pour redonner à la liturgie son caractère vital. Le P. Fillère met au point, non sans quelques excès, une liturgie du « Peuple » à sa Cité des Jeunes, et l'abbé Reboud compose pour cela des chants d'un style nouveau; l'abbé Godin s'efforce de faire découvrir la place de l'engagement dans la liturgie et le missel jociste est un signe de cet effort.

Dans le grand bouleversement de la guerre, le mouvement liturgique prend forme, puis se développe et s'organise en France.

Parallèlement à cette découverte de la liturgie, nous constatons une évolution extraordinaire des laïcs sous l'influence de l'Action catholique. Entraînés à penser et à agir, les jeunes de la J.O.C. et des autres mouvements accèdent à

la vie adulte. Ils prennent conscience peu à peu de leur place dans l'Église, d'abord sur le plan de l'apostolat, puis sur le plan de la liturgie elle-même. La liturgie est devenue une dimension nécessaire de leur vie chrétienne. Combien connaissons-nous de ces gens qui vont à la messe, non pas à leur paroisse, mais à telle autre, parce que « la messe est vivante ». Un courant est lancé, qui touche les meilleurs et les plus actifs des chrétiens.

En face de cette évolution, et sollicité par les demandes de plus en plus pressantes des laïcs actifs, que va faire le clergé ? Il ne peut se dérober à ces appels, la hiérarchie elle-même le pousse en avant; mais, d'autre part, il lui faut tenir compte aussi de toute la masse qui n'a pas encore bougé.

On croit parfois qu'il est facile pour un pasteur de tout changer dans sa paroisse lorsqu'une mentalité plus exigeante se fait jour; mais le vieil héritage du passé est là qui se défend de tout changement. Si nous prenons l'exemple d'une paroisse de grande ville où un certain équilibre s'est établi en matière de liturgie du dimanche et de liturgie casuelle, on comprend l'hésitation du prêtre, surtout s'il est un peu âgé, à changer quelque chose. Son église, en tout état de cause, reste pleine étant donné l'effectif de la population; le budget des œuvres est alimenté tant bien que mal par les quêtes et les honoraires; les chanteurs professionnels, les sacristains et employés d'église sont satisfaits; les prêtres qui célèbrent ont leurs habitudes... et l'on voudrait compromettre cet équilibre! Que d'ennuis, que de difficultés, surtout si les autres paroisses ne suivent pas la même politique!

On comprend quelle tentation il peut y avoir d'attendre que ce soient les autres qui bougent, et de les regarder alors d'un œil critique. Plus dangereuse encore que cet « immobilisme » est la position de ceux qui cèdent en apparence, donnant à leurs laïcs quelques responsabilités limitées qui ne restreignent en rien la toute-puissance du curé, mais qui pensent, au fond : « C'est une mode, ça passera! » Et ils attendent que ça passe en sacrifiant quelque chose « à la mode » pour ne pas avoir d'ennuis, ou pour être bien vus. On dialoguera la messe, on célébrera face au peuple; on chantera du « Gelineau » parce que ça se fait, mais sans y

croire; et ensuite il sera facile de dire : « J'ai essayé, mais ça ne mord pas; les gens n'en veulent pas! »

Confier quelques lectures à un laïc, cela n'engage à rien. Charger un autre de la schola, cela peut être plus ennuyeux s'il ne se cantonne pas dans la série des chants latins et des cantiques habituels. Mais on peut trouver toute une série de services que peuvent rendre les laïcs, sans ingérence dans les affaires religieuses.

Et même si l'on est en principe d'accord pour que la liturgie soit aussi l'affaire des laïcs, quelle place va-t-on leur y donner? Hier, ils n'avaient pas leur mot à dire et cela n'avait pas l'air de faire difficulté; aujourd'hui ils voudraient qu'on tienne compte de leur manière de voir; ils trouvent légitime d'intervenir dans ce domaine traditionnellement réservé au prêtre. Les spécialistes de la liturgie, les autorités romaines maintenant et les évêques semblent leur donner raison. Qu'en penser? Comment considérer alors la liturgie et la place du prêtre dans celle-ci?

La première chose à faire est donc de préciser concrètement les places respectives du prêtre et des fidèles dans la liturgie, en dégageant le rôle essentiel du prêtre de ce qui est suppléance, déviation ou centralisation abusive. D'autre part, il est nécessaire de voir clairement ce que les fidèles sont légitimement en droit d'attendre de la liturgie, tant pour leur vie personnelle que pour leur intégration à l'Église du Christ, le but étant l'épanouissement de chaque personne dans et pour le Royaume de Dieu.

Places respectives du prêtre et des fidèles.

Il est d'abord nécessaire de rapporter au plan de l'Église locale qui se rassemble pour célébrer la liturgie ce qui est vrai au plan de l'Église universelle. Comme celle-ci et parce qu'elle en est une réalisation concrète, bien que limitée, la communauté paroissiale n'est pas seulement une hiérarchie, une structure; mais d'abord un Corps vivant. Ce qui nous intéresse en priorité, c'est la vie de ce Corps. Sans la vie, le corps devient un cadavre, même si les organes sont en place et en bon état, même si l'apparence extérieure laisse quelques illusions.

Notre but n'est donc pas de mettre en place les structures d'une communauté, mais de réaliser une communauté vivante; ce qui exigera la mise en place des structures essentielles. Toute liturgie est célébrée par le peuple de Dieu, par l'assemblée et les ministres, et il faudrait que nous ressentions très fort le caractère anormal d'une célébration sans assemblée, dans le cas du sacrement des malades, par exemple, où, bien sûr, le rôle de l'assemblée est réduit, mais devrait cependant être assuré par quelques fidèles. A force de réduire le rôle de l'assemblée, comme aux messes privées, par exemple, on risque de ramener sa présence à une simple prescription juridique et de ne plus lui donner aucun rôle essentiel.

Comment le prêtre doit-il concevoir la liturgie pour y prendre sa vraie place? Quelles déviations doit-il éviter?

La liturgie pour le prêtre.

Parce que nous sommes par fonction, nous prêtres, présidents de l'assemblée et que nous assurons le premier rôle dans la liturgie, nous avons tendance à ne considérer que notre place et à garder la haute main sur toute la célébration. Tout sera sûrement bien fait (c'est-à-dire à notre idée) si c'est nous qui le faisons; il est plus facile, par exemple, de lire soi-même que de former des lecteurs. On arrive ainsi au prêtre « homme-orchestre », selon l'expression chère au P. Roguet, qui accumule sur lui toute une gamme de responsabilités et de fonctions diverses. Il est à la fois prêtre, diacre, sous-diacre, lecteur, portier, quand il ne dialogue pas avec lui-même au lieu et place de l'assemblée! Observez, par exemple, le nombre de prêtres qui, avant la communion des fidèles, disent le *Domine non sum dignus* qui revient à ceux-ci.

D'abord il importe que le prêtre assure et exprime son rôle de président de l'assemblée. Il est le chef de la communauté et son représentant; c'est au nom de cette communauté, et en union avec elle, qu'il offre au Père le sacrifice du Christ; il est donc indispensable de toujours se considérer comme en dépendance de la communauté chrétienne. Nous possédons à un titre particulier le sacerdoce

du Christ; mais c'est justement en raison de notre ministère par rapport à la communauté.

On risque parfois de confondre le rôle du président avec celui d'un général et cette confusion fausse et stérilise tout effort liturgique. Le général est en tête de son armée : s'il consulte l'un ou l'autre, il décide seul et transmet des ordres. Peu importe si les hommes ne sont pas d'accord! leur devoir est d'obéir, car de leur discipline dépend pour une large part la victoire. Le président, au contraire, se situe en face de l'assemblée dont l'accord lui est indispensable pour agir; sa fonction et ses pouvoirs sont liés à cette assemblée. Or, dans tous ses actes de célébrant, le prêtre sollicite l'*amen* de l'assemblée. On voit donc à quel type il se rattache.

La conception militaire de l'assemblée entraîne le « cléricalisme ». Oh! les intentions sont bonnes! On n'a en vue que le plus grand bien des fidèles et les prêtres qui agissent ainsi sont souvent fort zélés. On cite un prêtre qui, estimant le nouvel office du vendredi saint trop compliqué avait décidé de célébrer ce jour-là une messe de *Requiem* pour l'enterrement du Christ : « Au moins, pensait-il, mes chrétiens se mettront en deuil. » Ces prêtres projettent donc dans leur communauté leurs idées personnelles; ils ne sauraient faire œuvre d'Église, ni œuvre durable, car leurs successeurs ne pourront avaliser ces prises de position pour le moins originales.

Le prêtre célèbre, les fidèles « assistent », c'est-à-dire que toute l'activité est, en principe, du côté du célébrant. Ceci est une vue tellement ancrée qu'on n'a pas jugé possible d'intituler un numéro de *Fêtes et Saisons* sur la messe autrement que : « L'assistance à la messe ». Il y a du reste des quantités de bonnes raisons pour maintenir cette manière de voir.

Dans une paroisse pratiquante, où la masse des fidèles a été formée à une piété personnelle, une question va bientôt se poser, insidieuse, à l'esprit du clergé : « Après tout, est-ce la peine de rechercher une expression communautaire de la prière? La foi et la charité, qui sont d'ordre surnaturel, ne peuvent-elles se passer de formes sensibles qui risquent de dissiper plus que de recueillir? Les Jésuites pendant des siècles ont réagi contre les liturgies solennelles au

profit d'une intériorisation de la foi et du recueillement. Peut-on imaginer qu'ils se soient trompés ? D'autre part, dans un monde collectivisé surtout dans les villes, l'Église ne doit-elle pas représenter le dernier bastion des libertés individuelles ? Ne doit-elle pas sauvegarder l'indépendance fondamentale de chaque être et sa valeur infinie devant Dieu ? » Tout ceci nous l'avons entendu dire et redire par des prêtres un peu âgés et par d'innombrables fidèles qui sont de « bons chrétiens », prêts à nous aider généreusement en toutes occasions. Aussi, las de lutter pour sortir les fidèles de leur « quant à soi », beaucoup de prêtres justifieront-ils finalement leur défaite par les raisonnements des fidèles les plus intelligents qui fréquentent leur église; ils en adopteront la mentalité, comme trop souvent la distinction quelque peu affectée.

On retrouve dans ces positions des influences diverses; pour le prêtre, la formation du séminaire qui, en insistant sur l'éminente dignité du sacerdoce, a exalté le rôle du prêtre aux dépens de celui des laïcs; une absence quasi générale de formation liturgique, car on ne peut compter pour formation liturgique une connaissance, même approfondie, des rubriques. Rappelons aussi l'influence déformante des messes privées : on dit « sa messe » dans n'importe quelles conditions, à toute vitesse entre deux trains (il faudrait interviewer les sacristains des églises situées à proximité des gares). Il semble que le prêtre doive, à tout prix, satisfaire à un précepte d'obligation.

Les laïcs, de leur côté, réagissent intuitivement, au début du moins, dans le même sens; il est d'expérience courante que tout effort de vie communautaire se heurte à des résistances. Certaines tranches d'âge, certaines catégories sociales, certains tempéraments, sont plus jaloux de leur indépendance et plus allergiques à toute expression collective : ils refusent énergiquement tout ce qu'ils taxent d'embrigadement. Cette attitude individualiste de ceux qui apparaissent comme les plus cultivés et les plus doués humainement, est très contagieuse pour le clergé, comme nous le notions plus haut.

Signalons une autre déviation, assez fréquente et qu'on pourait appeler « la dualité de célébrants ». Revenant de la messe, à laquelle ils avaient participé par exception dans

une paroisse voisine, des fidèles disaient : « Celui qui célèbre la messe, ce n'est pas le prêtre qui est à l'autel, on ne l'entend pas; c'est celui qui est en chaire et il dit la messe en français. » On oublie trop souvent la discrétion dans le rôle du commentateur et on réduit le célébrant à un figurant. Le président de l'assemblée, non seulement n'est pas célébrant, mais il efface même le célébrant, si bien que ce n'est plus vraiment un peuple unanime qui s'adresse à Dieu.

On trouve encore des prêtres « liturgistes » pour qui la perfection de la liturgie consiste à suivre les rubriques jusque dans les plus petits détails : « Ce qui importe, disent-ils, c'est d'exécuter exactement les rubriques qui représentent l'étiquette de l'Église dans le culte rendu à Dieu! » Et on a ainsi des messes solennelles dans lesquelles le peuple a, certes, sa part, mais bien déterminée, sans variation possible. On se souvient, aux alentours de 1930, de l'insistance de certains évêques pour imposer les mélodies de Solesmes. Les laïcs ont leur place; ils chantent le commun; quelques-uns d'entre eux sont à la schola, d'autres sont acolytes, ou même, « font » sous-diacres. On peut parvenir ainsi à de belles réussites, à une certaine splendeur du culte rendu à Dieu; mais cela assure-t-il pour autant aux laïcs la place qui leur revient dans la liturgie? On peut en douter. Ne demandent-ils pas à la liturgie autre chose qu'un culte?

La liturgie pour les laïcs.

La liturgie est, bien sûr, un culte collectif rendu à Dieu, le « Culte intégral du Corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire du chef et de ses membres », et chacun doit entrer pour le vivre dans le mystère du Christ, mort et ressuscité. Cette célébration du Mystère chrétien qui rend le Christ présent aujourd'hui à chacun d'entre nous, qui nous fait entrer ensemble dans le mouvement d'offrande du Christ à son Père, non seulement est l'acte d'un Corps, d'une communauté, mais encore construit peu à peu ce Corps, réalise en profondeur l'unité dans le Christ.

Il est très important de ne pas oublier la valeur cons-

tructive pour la communauté d'une liturgie vécue. A cet égard, révélatrice est la démarche plus ou moins consciente de ces chrétiens qui cherchent une messe vivante, même en dehors de leur quartier, de leurs connaissances ou de leur milieu. Le simple fait de pouvoir s'exprimer vraiment ensemble, de voir un clergé attentif à l'assemblée, suffit déjà pour créer des liens, pour ébaucher une communauté.

Lorsque nous essayons de créer un climat communautaire dans la célébration de l'Eucharistie, nous constatons qu'un certain nombre de laïcs se montrent vite intéressés par notre effort; quelques-uns se présenteront volontiers pour faire partie de la chorale ou de l'équipe des lecteurs; pour chanter et pour adopter les attitudes communes, beaucoup seront dociles. Nous remarquons alors, d'ordinaire, que ce sont ces mêmes personnes qui cherchent à entrer en rapport avec leurs prêtres, à les connaître et à être connus d'eux et qui, à la sortie de la messe, devant l'église, essayent d'établir entre eux des relations d'amitié.

Mais ce n'est pas tout; les laïcs réclament encore à la liturgie un ressourcement pour leur vie. Ils attendent un enseignement qui les aide à approfondir leur foi; ils cherchent un contact vital avec le Christ qui leur permette de développer leur charité. On voit ici l'importance de la liturgie de la Parole; il ne servira à rien de chanter impeccablement l'épître et l'évangile, si les fidèles n'en ont pas compris un mot; et ce ne sera guère mieux si on se contente de lire une traduction sans l'introduire, si le sermon n'en reprend jamais rien. Dans une petite paroisse de Bretagne, nous avions invité à la colonie de vacances le Recteur et quelques notables de l'endroit; ceux-ci profitèrent de l'occasion pour dire à leur pasteur ce qu'ils pensaient de ses sermons : « Vous nous parlez toujours du temps, bon ou mauvais pour nos récoltes, des événements de la paroisse, de la kermesse, des quêtes; mais est-ce que vous ne pourriez pas nous parler un peu de l'Évangile? » Le pasteur se leva tout rouge : « Si c'est comme ça, je n'ai plus qu'à m'en aller! » et il fallut amortir le choc, tellement une demande de ce genre était inhabituelle. Il faut dire à son honneur que le Recteur s'est efforcé de tenir compte du désir des laïcs. Mais sans aller si loin, j'entends encore les doléances de ce ménage de

militants de la banlieue parisienne : « Notre curé a besoin d'argent; il ne nous parle que de finances, on croirait qu'il n'y a que la quête qui l'intéresse! » Partout on constate chez les laïcs un véritable appétit de la Parole de Dieu. Avons-nous le souci de leur rompre ce Pain?

Enfin, les fidèles voudraient que la liturgie soit l'expression religieuse de leur foi et de leur vie de tous les jours. On a cru trouver dans une hypertrophie de l'Offertoire une manière de répondre à ce besoin; mais ce n'était, au fond, qu'une paraliturgie introduite dans la liturgie et cela rendait un son faux. Car ce n'est pas seulement l'Offertoire, mais bien toute la messe qui doit permettre à chacun de s'exprimer. D'où l'importance d'une participation par la voix et le geste qui soit vraie; on ne se lève pas parce que c'est fixé ainsi par la coutume, mais parce que cela veut dire quelque chose, et il faut savoir ce que cela veut dire. Un *amen* n'est pas une formalité, mais une option qui, à chaque fois, nous engage; dire le *Notre Père*, cela signifie qu'on en prend au sérieux les demandes et qu'elles commanderont la vie de tous les jours.

On comprendra les exigences que cela entraîne pour le prêtre; les fidèles ne peuvent accepter que celui-ci célèbre la messe devant eux sans tenir compte de leur présence, sans avoir l'air d'attendre leurs réponses. Il y a là une grave obligation de respecter les personnes quand on préside l'assemblée. Les raisons qu'on met souvent en avant pour refuser la messe face au peuple : manque de dignité du célébrant dans sa parole, dans ses gestes, dans sa tenue, ou sa gêne en face de l'assemblée, sont révélatrices de l'habitude d'un grave manque de respect à l'égard des fidèles.

De même, quelle expression de foi peuvent représenter ces baptêmes où on accepte n'importe qui comme parrain ou marraine, ces mariages où l'argent, et non la foi, donne de l'importance?

Comment réaliser l'entrée des laïcs dans la liturgie?

On voit l'importance primordiale pour le prêtre d'avoir une vue exacte de sa place et de son rôle dans la liturgie. Encore faut-il se dire que c'est en agissant et en étant à

l'écoute des laïcs qu'on parviendra à déterminer la vraie place de chacun. Sans un esprit d'ouverture, de recherche, de respect des autres, tout ce qu'on pourra réaliser risquera fort de rester des « trucs ». A l'inverse, il ne suffit pas de voir clair, nos connaissances, notre expérience doivent s'épanouir en vie. On ne parvient pas du jour au lendemain à créer une communauté vivante; c'est une œuvre de longue haleine qui demande beaucoup de continuité et des étapes successives qu'on ne peut pas télescoper.

Une préparation est nécessaire. Jamais on ne fera entrer les fidèles dans la messe s'ils ne savent pas ce que c'est; d'où la nécessité d'une catéchèse. Cela suppose que nous, prêtres, nous nous mettions au travail, car une catéchèse efficace ne peut partir des quelques notions que nous avons gardées du séminaire; il nous faut continuellement revoir et reprendre nos connaissances à partir de la maturation qui se fait aujourd'hui dans l'Église. N'oublions pas que nous devons être les hommes du présent pour le monde d'aujourd'hui.

Nous devons dans ce monde être des hommes de Dieu qui transmettent la Parole de Dieu, et notre liturgie perdrait sa signification si elle n'était appuyée à chaque instant sur cette Parole. Pas de liturgie sans Bible; on ne peut que constater l'échec de ceux qui ont cherché à rétablir une liturgie vivante sans donner à la Bible toute la place et toute l'importance qui lui revient. Au contraire, une pénétration de la Bible s'accompagne toujours d'une meilleure compréhension de la liturgie. Ceux qui ont suivi de près l'effort liturgique de Mgr Chevrot, à Saint-François-Xavier avant 1940, ont pu constater l'influence d'une prédication profondément évangélique sur l'évolution liturgique d'une paroisse.

Il y a donc nécessité d'une catéchèse qui soit à la fois biblique et théologique (ce qui ne veut pas dire rationnelle) et qui sera une initiation plutôt qu'une instruction. Elle doit donc en même temps présenter un caractère pratique et cela exige de la part du prêtre une information constante qui ne peut venir que des laïcs. Ce n'est, en effet, ni dans notre vie d'ecclésiastiques, ni dans les livres ou les revues que nous découvriront ce qui convient ou ce qui ne convient pas, ce qu'il faudrait dire ou faire et la manière

de le dire ou de le faire, pour ces personnes engagées dans le monde que sont nos fidèles. Seul un dialogue qui ne soit pas à sens unique[1] et qui s'achève en travail commun, peut donner à notre catéchèse et à nos réalisations une valeur authentique et durable.

Nous connaisons une paroisse de la banlieue de Paris où quatre jeunes vicaires se trouvèrent en présence d'un vénérable curé qui leur laissa tenter leur expérience liturgique. Comme nos jeunes n'étaient pas sans connaissances en cette matière, ils réalisèrent en peu de temps une « communauté liturgique » apparemment très satisfaisante. Le curé n'avait plus qu'à se taire, les fidèles à chanter, et les vicaires à tout organiser et commenter. C'était une paroisse modèle. Mais lorsque les vicaires furent changés, leurs traces disparurent et l'on revint sans tarder aux anciennes traditions, car aucune équipe de laïcs n'avait réfléchi et travaillé avec les prêtres. Un souffle avait passé, mais la communauté était restée superficielle.

Pour ce travail commun, le Directoire de la Messe suggère la création d'une équipe liturgique.

« Tous ceux qui coopèrent à la célébration du culte : lecteurs, enfants de chœur, grands clercs, chantres, chanteuses, organistes, voire bedeau et portiers, devraient former l'équipe liturgique paroissiale, où se trouveraient réunis des paroissiens habituellement séparés par leur âge, leur condition sociale, leur appartenance à divers groupes d'œuvres ou d'Action catholique. Le curé lui-même ne pourrait accomplir le renouveau liturgique et en faire passer l'esprit à toute la communauté sans s'appuyer sur une équipe liturgique restreinte, unie et bien formée. »

Encore faut-il que cette équipe permette réellement aux laïcs de prendre part à la liturgie. Dans une paroisse de la banlieue parisienne, le curé a créé une « Commission liturgique » à laquelle participaient des laïcs militants. Il s'agissait de préparer la Vigile pascale. Voici, à peu près, en quoi a consisté le travail commun : « Il faudrait des lecteurs; alors, monsieur X., voulez-vous assurer la première lecture? et vous, monsieur Y., la seconde?... Nous confie-

1. Cf. *Inform. Cathol. Internat.*, n° 142, p. 26 : « Les laïcs ont la parole », 3e colonne, paragraphe central.

rons la quête à Mme Z., qu'en pensez-vous? Et bien sûr pour la célébration, vous êtes en aube, dans le chœur, avec le clergé! » Et voilà comment un militant chrétien, secrétaire d'une importante organisation laïque, s'est trouvé réduit (c'est sa pensée) à un rôle d'enfant de chœur. Faudra-t-il s'étonner s'il ne revient plus à la Commission liturgique? d'autant plus que toutes les demandes faites n'ont abouti à rien.

Comment travailler avec les laïcs si le curé est persuadé d'avance qu'il sait ce qu'il leur faut et s'ils se contente de leur donner du travail sans tenir compte de leurs désirs? On risque de s'aliéner les laïcs les plus valables, les militants, pour ne garder que ceux qui disent toujours comme M. le Curé. Oh! bien sûr, on ne s'affrontera pas beaucoup s'il s'agit seulement de répartir les tâches et de veiller à une application intégrale des rubriques; mais un laïc doit-il être un enfant de chœur?

Après la préparation vient la réalisation. Les remarques précédentes ne veulent pas dire qu'il n'y avait pas une répartition des tâches à effectuer; il faudra bien en venir là, mais en conclusion de tout un échange où chacun aura pu s'exprimer librement, porter un jugement, proposer des suggestions, critiquer au besoin. Les tâches des laïcs dans la liturgie ne peuvent jamais être une suppléance du prêtre, comme on a l'air souvent de les considérer. Peut-être les laïcs suppléent-ils à une carence actuelle dans l'Église pour tout ce qui est Ordres mineurs et Diaconat; mais leur situation est alors certainement moins fausse que celle du prêtre qui fait sous-diacre, ou lit l'épître.

Les laïcs ont un rôle évident en matière d'animation liturgique, dans la chorale, la quête de l'Offertoire, la préparation de l'autel. Ne serait-il pas naturel, à ce point de vue, de redonner aux fidèles la responsabilité de l'entretien de leur église ? Pourquoi aussi ne les chargerait-on pas de l'accueil dans cette communauté qui est la leur? Il est nécessaire, bien sûr, que ces tâches confiées aux laïcs demeurent des services en dépendance d'une communauté et ne deviennent pas un honneur dont on se glorifie, ou un privilège à la manière de ces « dames patronnesses » que nous avons tous connues et qui transforment un service en monopole.

Souvent aussi nous serons tentés d'utiliser les gens pour

notre commodité, ou même pour le bien de la communauté, sans nous préoccuper assez de leur épanouissement personnel. Or nous avons l'obligation de tenir compte aussi du bien de chacun et de les aider à prendre des responsabilités qui développent leur personnalité.

A côté de ces laïcs qui assurent des fonctions dans la communauté à titre volontaire, il y a ceux qui les assurent à titre professionnel. Comment faire entrer dans le mouvement le personnel de la paroisse, sacristain, bedeau, chantre, etc. ? Constatons d'abord que l'attitude du personnel est très liée au comportement des prêtres : à un prêtre « dictateur » on oppose résistance passive; on exécute les ordres, sans plus, et on n'en pense pas moins. Ici se place aussi, comme nous le signalions plus haut, l'obligation de s'intéresser à la vie de chacun, d'avoir le souci d'un développement personnel. Pourquoi ne pas consulter aussi les employés ? Ils ont sur la liturgie une vue qui ne doit sans doute pas être déterminante, mais qui n'en est pas moins intéressante et utile à connaître. Il faudrait, là aussi, entreprendre une catéchèse!

Si l'on veut mettre l'assemblée en activité, il est en général nécessaire, surtout pour une assemblée nombreuse, d'assurer une liaison avec le célébrant. On a souvent utilisé un meneur chargé de diriger les réponses, les chants, les gestes de l'assemblée. La plupart du temps c'est un prêtre et il y a de fait le danger de tomber dans le travers indiqué plus haut : dualité du célébrant.

Le Directoire préconise un commentateur prêtre, ou, à défaut, un laïc; on voit que celui-ci ne joue, dans ce cas, qu'un rôle de suppléance du prêtre. Il faut reconnaître que ce rôle de commentateur tel qu'il est présenté par le Directoire, réclame un réelle formation liturgique et théologique et surtout, dans le cas d'un laïc, une collaboration très étroite avec le clergé. Il faut admettre que des laïcs puissent se situer en tant que tels en face de l'assemblée, sans pour cela être absorbé par le clergé.

Dans une paroisse de Belgique, très vivante et où les laïcs prennent très bien leur place dans la liturgie, nous avions remarqué une certaine séparation entre l'assemblée et les ministres. Un jeune homme assurait la direction des

chants; un autre était chargé des lectures et tous deux s'en acquittaient parfaitement; mais on sentait d'autant plus la nécessité pour les laïcs d'intervenir en tant que laïcs, et non pas en tant que clercs. Le curé, ayant pris conscience de cette nécessité, a commencé d'y répondre pendant la Vigile pascale, en confiant les lectures de la Vigile à des laïcs en civil, venus de l'assemblée.

Dans ce problème de la liaison entre le célébrant et l'assemblée, il ne faut pas minimiser le rôle de la schola. Bien sûr, une chorale qui mettrait son unique idéal dans l'exécution impeccable de chants latins ou français, sans se soucier de mettre la communauté en activité, serait, non plus un lien, mais un obstacle entre le célébrant et l'assemblée. Mais si, au contraire, une chorale menée par un laïc est animée spirituellement par un prêtre en pleine activité apostolique, nous savons bien qu'elle découvrira de nouveaux modes de chants plus adaptés aux besoins de la communauté, plus expressifs de ses recherches et, finalement, plus près du combat quotidien des chrétiens qu'une quelconque schola mettant son idéal dans le grégorien médiéval ou dans les motets de la Renaissance. Pour autant, la beauté n'en souffrira pas; mais un dialogue s'établira, plus vrai, entre le célébrant, le peuple et la chorale. Dans cette perspective, il est important que le prêtre recrute la chorale dans la population active du quartier et, s'il accepte les remarques que ne manqueront pas de lui faire les choristes au sujet du chant liturgique, il sera surpris des transformations qu'il sera amené à faire et combien deviendront vivantes les célébrations. Car le prêtre ne peut, à lui tout seul, chanter la Messe, puisque c'est tout le peuple qui doit le faire avec lui, un peuple bien vivant et qui peut avoir d'ailleurs ses légitimes exigences en matière artistique.

Mais tout ceci ne doit pas nous faire oublier que l'activité de quelques laïcs ne suffit pas pour créer une communauté vraiment vivante; il faut aussi que toute la masse des fidèles se mette en route. Et il ne s'agit pas seulement d'une mise en route sur le plan liturgique; mais d'une avancée dans toutes les dimensions de la vie chrétienne. Actuellement, combien de militants d'Action catholique, combien de chrétiens engagés cherchent (et souvent en vain) dans leur paroisse une vie liturgique qui puisse les

intégrer tels qu'ils sont, où ils puissent épanouir vraiment leur vie chrétienne.

Il importe de souligner que l'éveil d'une communauté liturgique est organiquement lié à toute la pastorale. Mouvements d'Action catholique, groupes de foyers, service d'entraide, catéchisme aux enfants, apostolat de voisinage dans le quartier, réunions d'immeubles, concourent tous à leur manière à faire prendre conscience aux chrétiens de leur interdépendance profonde dans la foi et, peu à peu, suscitent en eux le besoin d'une expression commune au plan de la prière. Et c'est dans la mesure où le prêtre, par son apostolat, aura vraiment accueilli dans son cœur la vie concrète de ses paroissiens, qu'il saura, dans le sanctuaire même, parler leur langage. Ce sera en particulier par l'homélie; peut-être un jour par des litanies d'offertoire remplaçant l'extension actuelle (un peu fausse) des *mementos*. Liturgie, engagements, mission s'appellent mutuellement et se complètent; ce sont des dimensions inaliénables de la vie chrétienne.

Dans la mesure où les chrétiens s'éveillent à une religion vivante, il devient indispensable de les mettre en activité dans la liturgie. Les réponses convaincues, fermes, assurées, parce qu'on sait ce que cela veut dire et à quoi on s'engage; les chants expressifs d'une foi et d'une position par rapport au monde; les attitudes, non plus commandées par un coup de sonnette, mais comprises comme l'expression corporelle d'une attitude intérieure, voilà des éléments de l'activité du peuple chrétien dns la liturgie.

Les chrétiens d'aujourd'hui ont besoin de sentir qu'on est sorti d'une conception périmée et faussement populaire de la liturgie. Il ne s'agit pas de s'émouvoir et de pleurer, mais de s'unir au Christ dans la foi pour travailler à son règne. La liturgie ne doit donc pas couper les laïcs de leurs engagements humains; mais, au contraire, affermir et en quelque sorte consacrer ceux-ci. Ceci nous fait comprendre combien une communauté chrétienne ne peut être seulement une « communauté liturgique », mais tend à devenir de plus en plus une communauté humaine, au plein sens du mot. Des liens purement spirituels sont insuffisants; ils doivent se compléter par une connaissance et des rapports humains. De là l'importance des rencontres où l'on pourra

échanger, se connaître, travailler ensemble. De là aussi, cette coutume qui s'instaure un peu partout de se retrouver après la messe, soit sous le porche, soit dans une salle, soit même pour un repas. On retrouve ici le sens de l'agape des premiers chrétiens. Grâce à ces efforts sur tous les plans, on peut espérer parvenir un jour à cette communauté consciente, unie et vivante, qui s'exprimera dans la liturgie « comme un seul homme » selon l'expression biblique, ce qui est vraiment l'idéal de l'assemblée liturgique.

Conditions matérielles.

Nous avons insisté sur l'aspect humain de la liturgie et cela nous conduit à envisager son cadre matériel qui n'est pas sans importance. On constate que partout où il y a eu avancée liturgique, celle-ci a entraîné des modifications extérieures dans la disposition de l'église, dans la décoration, dans l'éclairage. Comment en effet faire participer le peuple à une liturgie qui se déroule au fond d'un chœur immense, à une célébration dont il n'entend rien et ne voit presque rien ? Ce n'est pas, bien sûr, en célébrant face au peuple qu'on va réaliser une réforme liturgique, mais c'est au contraire la réforme liturgique dans l'esprit de l'Église qui peut amener un jour à dire la messe face au peuple, le dimanche, d'une manière habituelle.

Le travail du Centre de Pastorale liturgique l'an dernier a mis l'accent sur les problèmes d'architecture, en visant à rendre l'église fonctionnelle. Le rassemblement des fidèles autour de l'autel, voyant, entendant, appelle à la participation; la mise en valeur du célébrant par un bon éclairage, une sonorisation bien étudiée, aidera à résoudre le problème de la liaison avec l'assemblée. Il s'agit déjà le plus souvent de réaliser les dégagements nécessaires et de se débarrasser de tout cet attirail de statues de bazar, de faux marbres, d'objets de piété en tous genres hérités des siècles passés, et surtout de disloquer cette sorte de compartimentage qui visait à faire du clergé un caste privilégiée à qui appartenait, en propre, la célébration de la liturgie. Il y a au sens propre beaucoup de barrières à faire tomber dans les égli-

ses et, s'il faut éviter de choquer inutilement les gens, on ne peut accepter de rester bloqué par quelques fidèles qui n'ont pas compris et ne comprendront peut-être jamais, et qui restent sentimentalement attachés au passé. Les sentiments et les dévotions habituels doivent céder le pas à la célébration collective et celle-ci seulement, nous imposer ses nécessités.

Conclusions.

La première conclusion est la nécessité d'une liturgie vraie, c'est-à-dire en accord à la fois avec la Tradition authentique, avec les orientations et les décisions de la Hiérarchie et avec la vie des chrétiens dans le monde. Cette liturgie des sacrements et plus encore de la Messe doit exprimer non pas le clergé mais le Peuple chrétien tout entier. Il y a donc une grave obligation pour le prêtre d'être à l'écoute des laïcs et du monde où ils vivent. Le contact doit être réalisé largement avec l'ensemble de la communauté chrétienne et non pas seulement avec les quelques personnes qui constituent souvent l'entourage envahissant de M. le Curé.

Notons la valeur solide et durable d'une véritable éducation liturgique. Les fidèles restent profondément marqués. Nous avons constaté ce fait pendant la guerre, à Saint-François-Xavier, où l'impulsion donnée par Mgr Chevrot s'est maintenue bien qu'il ait été amené par les circonstances à relâcher son effort sur le plan liturgique. Le même fait s'est présenté dans une paroisse de la banlieue sud après le départ du curé, résolument novateur et extrêmement dynamique; l'élan s'est poursuivi les années suivantes bien que les successeurs n'aient eu ni tout à fait les mêmes préoccupations, ni le même dynamisme.

Tout pas en avant marque donc la communauté et la prépare à une nouvelle avancée; et toute avancée authentique est une œuvre d'Église qui ne reste jamais inutile. Il y a donc un devoir pour le clergé à ne rien abandonner du travail accompli peut-être par d'autres, et surtout à ne pas revenir en arrière par lassitude ou par opportunité.

Le plus important, pour que s'accomplisse une vraie

réforme liturgique, demeure donc toujours l'évolution du clergé, la nécessité souvent de changer de manière de voir, d'accepter de reconnaître qu'on a pas toujours par fonction une vue exacte et complète des choses. Il faut beaucoup d'humilité pour écouter les spécialistes, se documenter, revoir ses points de vue, modifier ses façons de faire, se mettre à l'écoute et un peu à l'école des laïcs. Le premier but est d'arriver à un vrai travail d'équipe avec les laïcs, ce qui permettra de les former sans les sortir de leur vie réelle en leur donnant un enseignement adapté, en leur faisant faire peu à peu un apprentissage de la vie en communauté et de la liturgie. Quelles exigences et quelles responsabilités pour nous tous, les prêtres!

En terminant évoquons le cas de ces quelque vingt prêtres africains qui ont acceptée de quitter pour un an leur pays et leurs fidèles, après dix, quinze ou vingt ans de ministère, pour renouveler leur formation liturgique et pastorale. Il s'agit pour eux d'une année « de pastorale » au monastère de Saint-André à Bruges comportant des cours et des contacts avec les communautés chrétiennes les plus vivantes. Cet exemple d'humilité, d'ouverture et de compréhension que nous donne la jeune Église d'Afrique doit nous inciter à nous réveiller nous aussi s'il en est besoin.

L'effort pour une participation active des fidèles à la liturgie n'est encore qu'amorcé. En définitive, la réforme liturgique, voulue par la hiérarchie de l'Église, ne s'accomplira authentiquement que dans la mesure où nous autres prêtres nous nous réformerons nous-mêmes. Plus dociles à l'Esprit, plus ouverts sur le monde, plus attentifs au peuple des hommes, nous serons de meilleurs serviteurs du Peuple de Dieu.

L'équipe sacerdotale
de Notre-Dame-des-Champs (*Paris*).

OU EN EST LE DIACONAT ?

Note sur le diaconat dans l'Église chaldéenne d'aujourd'hui

Les nombreux textes des auteurs syriaques de jadis faisant allusion au rôle du diacre dans l'Église nous permettent sinon d'élaborer une théologie du diaconat chez les Syriens orientaux du 3e au 14e siècle, du moins d'énumérer les attributions qui reviennent de droit aux diacres :

Nous les voyons assister le célébrant à l'autel[1], assurer le bon ordre dans l'assemblée[2], l'exciter à l'attention et à la prière[3], lui lire les saintes Écritures[4], renvoyer les catéchumènes[5], accéder aux vases sacrés[6], préparer les oblats et les porter sur l'autel[7], aider le célébrant dans le cas où il est le seul prêtre présent à se communier[8], communier les fidèles lorsque le prêtre est absent du village[9], porter la croix et l'évangéliaire lors des processions[10], baptiser en cas d'urgence[11], recueillir les offrandes et les porter à l'évêque[12], faire connaître à ce dernier les desiderata des fidèles[13], juger en compagnie des prêtres et de l'évêque les différends de la communauté[14], faire la

1. *Didascalie des Apôtres*, trad. Nau, 1912; *Liber Patrum*, trad. latine de Vosté, Vatican, 1940, p. 33.
2. *Didascalie des Apôtres*, ch. 12, 57, 6-11; 58, 1, Nau, pp. 113-114; Georges d'Arbelles, *Expositio Officiorum Ecclesiae*, trad. latine de Connolly, vol. I, Tract. II, c. 14, *C.S.C.O.*, 28, éd. 1954, pp. 146-147.
3. *Canon d'Ichoyab I* adressé à l'évêque Jacques. *Synodicon Orientale*, éd. trad. Chabot, Paris, 1902, p. 430.
4. Georges d'Arbelles, *op. cit.*, Tract. IV, c. 5, *C.S.C.O.*, 32, 1953, pp. 15-16.
5. *Ibid.*, Tract. IV, c. 13, pp. 28-29.
6. *Liber Patrum*, *op. cit.*, p. 33.
7. *Ibid.*, p. 33.
8. *Canon d'Ichoyab I*, *op. cit.*, p. 430.
9. *Liber Patrum*, *op. cit.*, p. 33.
10. Georges d'Arbelles, *op. cit.*, IV, 13, p. 29.
11. *Liber Patrum*, *op. cit.*, p. 33.
12. *Didascalie des Apôtres*, *op. cit.*, ch. 36-37.
13. *Ibid.*, c. 9, 28, 6.
14. *Ibid.*, c. 50.

proclamation (*karodhoutha*) lors de l'office divin[15], faire connaître au public les volontés de l'évêque[16], et visiter tous les indigents[17].

Nous imaginons leurs tentations : aller se reposer dans le *diaconicum* après la lecture des Écritures[18], s'absenter sans motif de l'église lors de la récitation commune des psaumes[19], rompre le jeûne avant la neuvième heure les jours où ils servent à l'autel[20], partir à la campagne sans la permission de l'évêque[21], n'avoir pas de domicile fixe[22], participer à des festins, et même des festins de deuil[23], fréquenter les auberges[24], garder pour eux les biens d'Église[25], les piller[26], voués au célibat, habiter avec des femmes[27], à partir du moment où le mariage leur est permis (Synode d'Acace : 486), contracter une union irrégulière[28], prendre pour femmes des païennes[29], ravir une femme[30], forniquer[31], prêter de l'argent avec usure[32], se proposer comme procureur de séculiers[33], embrasser la carrière d'avocat[34], siéger au rang des prêtres[35], ne pas avoir de poste déterminé[36], aller se mettre au service d'un autre évêque lorsqu'ils sont censurés par le leur[37], se faire ordonner avant l'âge de dix-huit ans[38] ou passer à une Église schismatique[39].

15. Georges d'Arbelles, *op. cit.*, Tract II, c. 13, pp. 143-146.
16. *Didascalie*, ch. 11, 44, 2-4.
17. *Ibid.*, ch. 72.
18. *Synode d'Isaac* en 410. Chabot, p. 268.
19. *Ibid.* et *Liber Patrum.*, *op. cit.*, p. 34.
20. Abdicho (Ebedjesu) de Nisibe, *Collectio Canonum Synodicorum*, Tract. VI, c. 6, can. 5, éd. trad. Mai, in *Scriptorum veterum Nova Collectio*, t. X, Rome, 1838, p. 115.
21. *Synode d'Isaac.* Chabot, p. 268.
22. *Synode de Grégoire Ier*, en 605. Chabot, p. 477.
23. *Synode d'Isaac.* Chabot, p. 265.
24. *Synode d'Ichoyab Ier*, en 585. Chabot, p. 418.
25. *Synode d'Ezéchiel*, en 576. Chabot, p. 384.
26. *Synode d'Ichoyab Ier.* Chabot, p. 415.
27. *Synode d'Isaac.* Chabot, p. 264.
28. *Synode d'Acace*, en 486. Chabot, p. 304.
29. *Synode de Joseph*, en 554. Chabot, pp. 359-360.
30. *Synode d'Ezéchiel.* Chabot, p. 378.
31. *Synode de Joseph.* Chabot, p. 362. Un diacre qui commet la fornication sera puni de trois ans de jeûne et de prière avant d'être reçu de nouveau dans la communion ecclésiastique.
32. *Synode d'Isaac.* Chabot, p. 264.
33. *Synode d'Ezéchiel.* Chabot, p. 386.
34. *Synode d'Ichoyab Ier.* Chabot, p. 416.
35. *Synode de Mar Aba Ier*, en 544. Chabot, p. 557.
36. *Synode d'Ezéchiel.* Chabot, p. 384.
37. *Liber Patrum.*, *op. cit.*, p. 34.
38. Abdicho de Nisibe, *op. cit.*, t. VI, cap. 4, c. 2, p. 112.
39. *Ibid.*, t. VI, cap. 6, p. 118.

En service ils sont nourris par l'Église et logés dans le *diaconicum*[40]. Ils doivent être instruits dans la science des livres saints[41], et se souvenir qu'ils sont faits à la ressemblance des anges du Très-Haut[42].

L'historien, le canoniste, le liturgiste sont heureux de rencontrer ces textes qui leur montrent une institution arrivée à un point de développement si élevé. Quelles richesses n'y trouvent-ils pas qui permettent d'orienter leurs recherches sur l'apport que pourrait nous fournir dans l'Église occidentale un diaconat rénové!

On nous affirme que cette institution du diaconat a survécu dans les Églises orientales. Qu'en est-il exactement dans notre Église chaldéenne, héritière de l'Église nestorienne ?

Il n'y a plus de diacre

Une enquête, limitée aux communautés de la région de Mossoul, mais que nous espérons poursuivre, nous a livré ces derniers mois les résultats suivants :

Si l'on met à part les religieux de la Congrégation de Saint-Hormizdas, le diacre, celui qui a été ordonné à cet effet, est devenu extrêmement rare aujourd'hui. Nous en avons découvert cinq seulement. Encore représentent-ils des exceptions, car dans plusieurs de ces cas, il s'agit de nestoriens ordonnés diacres chez eux et passés ensuite au catholicisme.

A Mossoul, il n'y en a qu'un seul; de même à Kerkouk.

Les diacres sont proportionnellement bien plus nombreux chez nos frères nestoriens.

Il semble que les dernières ordinations de diacres, dans l'Église chaldéenne, datent d'avant la guerre 1914-1918.

Comment expliquer cette disparition ?

Pourquoi dans l'Église chaldéenne la hiérarchie n'a-t-elle plus promu régulièrement de clercs au diaconat depuis cette époque ?

Il est difficile d'en trouver les raisons :

On peut penser qu'avant l'ouverture de séminaires (Séminaire patriarcal chaldéen, en 1866, actuellement installé à Bagdad —

40. *Synode d'Isaac.* Chabot, p. 268.
41. Abdicho de Nisibe, *op. cit.*, t. VI, cap. 4, p. 112.
42. *Synode d'Ichoyab I^er*, en 585. Chabot, p. 402.

Séminaire syro-chaldéen de Mossoul, confié aux Pères dominicains en 1877) la tendance était d'élever au sacerdoce les meilleurs sujets choisis parmi les diacres. C'était alors la seule manière de pourvoir les diocèses en prêtres. Il importait donc que les diacres fussent nombreux. De nos jours, il est très rare d'élever au sacerdoce d'autres sujets que ceux qui ont été formés dans les séminaires.

On peut également penser que l'interdiction, maintenue fermement dans la législation catholique, du remariage des diacres après la mort de leur première femme a été aussi l'une des causes de la raréfaction des promotions au diaconat[43].

Enfin, la croyance est assez répandue dans notre région selon laquelle les autorités romaines considéreraient le diaconat comme n'étant qu'une étape vers le sacerdoce, même en ce qui concerne le diaconat dans les Églises orientales catholiques. On peut en trouver un écho dans les décisions du Concile de Qarqafé en 1806[44], et surtout dans le schéma des canons proposés par les membres délégués des Églises orientales pour la codification[45] en 1930-1934. Quand il s'agit d'établir le statut des clercs dans les ordres majeurs on précise que par ordres majeurs on entend la prêtrise et le diaconat (canon 949). Ces clercs sont soumis aux obligations traditionnelles : ils ne peuvent se marier (c. 132), sont tenus à la récitation de l'office divin (c. 135), doivent por-

43. Assémani rapporte qu'en 1628 il fut décrété par la Sacrée Congrégation de la Propagande que les prêtres et les diacres chaldéens ne devaient plus contracter mariage (*Bibliotheca Orientalis*, t. III, 2e partie, *De Syris nestorianis Dissertatio*, Rome, 1728, p. 330).

Le 29 janvier 1660 le Saint-Office, après avoir rappelé que les mariages contractés après la réception des ordres sacrés étaient nuls, déclarait qu'on n'en dispenserait jamais à l'avenir pour en permettre la conclusion (R. de Martinis, *Juris pontificii de Propaganda Fide*, 2e partie, p. 118, Roma, 1909, cité par Dauvilliers, *Le droit chaldéen*, Paris, Letouzey, col. 88).

Un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande en date du 29 avril 1754 concède à l'évêque latin de Babylone le pouvoir de dispenser les diacres ordonnés avant l'âge de raison ou la puberté par le patriarche nestorien et désireux d'entrer dans l'Église catholique, de façon à valider leur mariage, ou de permettre à ces diacres, en cas de décès de la femme, de conclure une nouvelle union. Mais on leur interdira l'exercice du diaconat (De Martinis, *op. cit.*, 2e partie, pp. 327-329, cité par Dauvilliers, *op. cit.*, col. 89).

44. Concile de Qarqafé des Grecs melchites (De Clercq, *Histoire des Conciles*, t. XI, Conciles des Orientaux catholiques, 1re partie, p. 354).

45. *Codification canonique orientale. Schéma des canons d'après les propositions de Messieurs les Membres délégués orientaux*, can. 87-144, Vatican, 1931; can. 726-1153, Vatican, 1934. Quant à la matière juridique proposée, les canons du schéma sont numérotés dans le même ordre que celui du *Codex Juris Canonici* en usage dans l'Église latine.

ter un habit ecclésiastique (c. 136). Ils ne peuvent exercer le négoce, ni le commerce (c. 142). Mais les délégués orientaux ont bien soin tout au long du *De Ordine* et du *De personis* d'opposer à ces clercs majeurs une catégorie spéciale de clercs engagés dans les ordres mineurs « qui n'aspirent pas au sacerdoce[46] ». Ils semblent se rendre compte que dans le rite latin en ces années 1930 la tendance est de ne considérer les ordres inférieurs à la prêtrise que comme des étapes en vue du sacerdoce et ils entendent maintenir la tradition orientale du clerc ordonné uniquement à l'accomplissement des rites sacrés de la liturgie au degré pour lequel il a été ordonné et dans lequel il demeurera. Évidemment ils reconnaissent que pour accéder à la prêtrise il faudra faire passer les candidats par les ordres mineurs et le diaconat, mais ce processus doit laisser sauf le principe de la promotion aux ordres mineurs d'une certaine catégorie de clercs qui exerceront leur fonction pour elle-même. Les exigences requises pour l'accession au diaconat paraissant hors de proportion avec le service demandé à ces clercs n'aspirant pas au sacerdoce, on ne les ordonnera pas diacres : on se contentera d'en faire des sous-diacres. Nous reviendrons plus loin sur ce schéma qui semble bien traduire la mentalité actuelle.

Les diacres sont remplacés par des sous-diacres

Inaugurant notre enquête sur la vitalité du diaconat dans l'Église chaldéenne, nous interrogions prêtres et séminaristes sur le nombre de diacres existant dans chaque paroisse. Les réponses nous rassuraient : « Nous avons dix diacres, quinze diacres, quarante diacres dans notre communauté. » Nous en vînmes bien vite à nous rendre compte qu'il s'agissait en réalité de sous-diacres. Dans le langage courant, que ce soit en arabe, en chaldéen ou en français, le mot « diacre », si l'on ne précise pas, désigne en même temps le diacre et le sous-diacre. Lorsqu'on se veut plus précis l'on dit : « diacre de l'Évangile » pour désigner le diacre, « diacre de l'Épître » pour désigner le sous-diacre. Dans la langue vulgaire arabe, ici, le mot « diacre » peut désigner, de plus, le « lecteur ». Bref ce vocable « *chemmas* » pourrait être traduit par le mot français « ministre ».

C'est qu'en effet la fonction exercée par les différents ministres n'est plus différenciée comme elle pouvait l'être jadis. L'auteur du *Liber patrum* (11e siècle) définissait le sous-diacre comme

46. Canons 110 *bis* et remarque, p. 29; 117 *bis*, p. 35; remarque au sujet du canon 142, p. 57; canons 973, § 1, 996, § 2.

situé au huitième degré de la hiérarchie ecclésiale par la comparaison à l'archange occupant le huitième degré de la hiérarchie céleste. Le sous-diacre avait comme emblème distinctif le *ma'pra* passé autour du cou. Il était chargé d'allumer les chandelles et les lampes, de faire fumer l'encens, de fermer les portes, d'empêcher ceux qui n'étaient pas à jeun de communier[47]. On a soin de préciser qu'il n'accédait pas au sanctuaire, ni aux vases sacrés, qu'il ne pouvait prononcer de bénédiction, ni donner les mystères[48]. Il est également présenté comme devant savoir le psautier par cœur[49]. Il ne semble pas qu'il ait été chargé de la proclamation de l'Épître, puisque le livre des épîtres de saint Paul est, avec l'étole posée sur l'épaule gauche, l'un des attributs remis par l'évêque au nouveau diacre lors de son ordination[50].

De nos jours dans l'Église chaldéenne, si le sous-diacre n'a pas le pouvoir de donner la communion, ni de prononcer de bénédiction, il a accès au sanctuaire comme n'importe lequel des ministres; il chante l'épître et la litanie diaconale.

Rôle du « chemmas » dans la liturgie chaldéenne

Dans la liturgie chaldéenne le *chemmas* apparaît d'abord comme membre d'un chœur de chantres chargé de dialoguer avec le célébrant. A l'église, ce chœur se place entre les fidèles et le sanctuaire. Les morceaux qu'il exécute sont des plus variés :

Aux offices du *sapra* (laudes) et du *ramcha* (vêpres), mais également à la messe, au baptême, les deux parties du chœur se répondent alternativement les versets des psaumes. Le prêtre se contente de conclure chaque *marmitha* (suite de psaumes) par une oraison, à laquelle le chœur répond par un vigoureux *amen*.

Ce sont aussi des versets propres précédés et suivis de leurs antiennes, des cantiques, des hymnes.

A la messe des dimanches et fêtes le chœur intervient à dix-sept reprises : *pater* de l'introduction, psaumes 14 et 150, *Lakhou Mara*, *trisagion*, *chouraya* ou psaume alleluiatique, *credo*, chant de l'offertoire, dialogue des commémoraisons, prière pour toute l'Église après le baiser de paix, versets avant la préface, *sanctus*, psaume 50 avant la fraction, versets du pardon, deuxième *pater*

47. *Liber Patrum*, *op. cit.*, p. 34.
48. *Ibid.*, pp. 34-35, *Synode de Mar Aba.* Chabot, *op. cit.*, p. 556.
49. *Synode de Mar Aba.* Chabot, p. 560.
50. Abdicho de Nisibe. Cité par Assémani, *op. cit.*, p. 808.

entre les deux élévations, antienne du « trône » avant l'*Agnus Dei*, hymnes d'actions de grâces pendant la communion, troisième *pater* avant la bénédiction finale. Souvent quand il ne s'agit pas d'un dialogue avec le célébrant ce dernier récite un certain nombre de prières à voix basse laissant le chœur se faire entendre seul.

A la messe des jours de férie c'est le ministre désigné pour le service de l'autel qui chante ces différentes parties réservées au chœur à la messe solennelle.

A noter que ce n'est pas le *chemmas* qui exécute, à la messe, les actions qui ne demandent pas à être accompagnées d'un chant. Ce sont des enfants qui présentent les burettes, portent la paix, agitent la clochette.

La présence des *chemmas* est également indispensable dans l'exécution des chants de toutes les autres célébrations : chant de l'office divin, baptême, sacrement des malades, cérémonies des fiançailles, du mariage (au cours duquel certains chants sont accompagnés du bruit des cymbales), des enterrements, des processions liturgiques, bénédictions solennelles, visites quasi liturgiques de chacune des maisons du village le dimanche de Pâques, le dimanche des Rameaux et le jour de Noël. De même les *chemmas* jouent un rôle essentiel lors des prières solennelles de suplication au temps du « jeûne de Ninive » ou du « grand jeûne » (Carême).

Le « chemmas », guide de la prière du peuple ?

Les textes anciens nous montrent le sous-diacre et le diacre chargés de la tenue de l'assemblée. Le diacre accueille les fidèles, reçoit leurs offrandes, conduit à sa vraie place la personne qui aurait occupé un lieu qui ne lui convient pas. Il doit aussi veiller à ce que personne ne parle, ne dorme, ne rie ou ne fasse des signes [51].

Ceci n'est plus guère appliqué à notre époque.

Le chemmas qui remplit la fonction diaconale s'occupe-t-il encore de l'assemblée ? A lire les textes qu'il chante et qui sont consacrés à l'assemblée, on pourrait le croire. Voici ceux de la messe :

Avant la première lecture biblique :
« Asseyez-vous et soyez attentifs à la lecture de... »
A la fin de la seconde lecture :
« Levez-vous pour la prière. »

51. *Didascalie, op. cit.*, ch. 12, 57, 58.

Après l'évangile et avant le renvoi des catéchumènes :

« Inclinez la tête pour l'imposition des mains et recevez la bénédiction. »

Immédiatement après celle-ci :

Un ministre : « Que celui qui n'a pas encore reçu le baptême s'en aille ! »

Un autre : « Que celui qui n'a pas reçu le signe de vie s'en aille ! »

Le premier : « Que celui qui ne l'a pas reçu s'en aille ! »

Le deuxième : « Allez, vous qui entendez, et voyez les portes. »

Jadis, ce rite du renvoi des catéchumènes s'exécutait de la façon suivante : deux diacres, l'un portant la croix et l'autre le livre des saints Évangiles se dirigeaient, précédés de deux acolytes, vers la porte du sanctuaire et se postaient l'un à droite, l'autre à gauche pour donner les ordres qu'on a lus. Cette rubrique est encore mentionnée dans le rituel de la messe en usage aujourd'hui[52]. Mgr Dahane, dans sa traduction de la messe chaldéenne en français, signale cependant que « ces particularités sont tombées aujourd'hui en désuétude[53] ». Nous ne l'avons jamais vu s'accomplir dans nos églises. Cependant des chemmas continuent à prononcer ces paroles du renvoi, ainsi que celles qui vont suivre :

Lors du baiser de paix :

« Donnez-vous mutuellement la paix, dans la charité du Christ. »

Puis :

« Tenez-vous bien et considérez les choses qui s'accomplissent sous vos yeux. Le prêtre est là qui prie pour que, par sa médiation, la paix abonde en vous. Abaissez les yeux et élevez vos esprits vers le ciel dans le recueillement et l'attention. Priez et suppliez à cette heure, et que personne n'ose parler. Que celui qui prie le fasse dans son cœur. Tenez-vous bien et priez dans le calme et la crainte. La paix soit avec vous. »

Après la consécration :

« Élevez les regards vers les hauteurs, et contemplez avec l'intelligence de vos cœurs. Suppliez en méditant les paroles que vous entendez en ce moment où les séraphins se tiennent avec crainte devant le trône éclatant du Christ, et d'une même voix proclament hautement et sans répit les louanges du Corps ici exposé et du Sang répandu. Avec eux l'assemblée implore et le prêtre prie et supplie, demande pitié pour le peuple tout entier. »

Au début de l'épiclèse :

52. *Missale juxta ritum Ecclesiae Syrorum Orientalium id est chaldaeorum*, Mossoul, 1901, p. 18.

53. Dahane, *Liturgie de la sainte Messe selon le rite chaldéen*, Paris, Enault, éd. de 1937, p. 55.

« Demeurez et priez dans le calme et la crainte, et la paix soit avec vous. »

Aujourd'hui l'assemblée a rarement le sentiment que ces paroles s'adressent à elle. Elles sont chantées de la même façon que les autres chants du chemmas. Cependant pour telle ou telle d'entre elles, le chemmas se tourne vers l'assemblée pour les lui dire. Mais celle-ci, ne connaissant plus le chaldéen littéraire, ne comprend pas.

Texte de la messe compris par l'assemblée

Pourtant le peuple des fidèles a l'avantage de comprendre, parce qu'elles lui sont traduites et chantées dans sa langue maternelle, les parties suivantes :

— Première lecture (tirée le plus souvent du Pentateuque).
— Deuxième lecture (Prophètes ou Actes des Apôtres).
— Troisième lecture (uniquement les épîtres de saint Paul).
Ces trois lectures chantées par l'un des chemmas se succédant au pupitre. Pendant le chant des lectures, le célébrant est assis dans le sanctuaire. Il écoute.
— L'Évangile chanté par le célébrant.
— Le *Credo*, chanté par les chemmas alternativement, face au peuple qui le récite avec eux d'une voix « plus ou moins couverte ».
— Le psaume *Miserere* avant la première élévation.

A nul moment le peuple n'est guidé, orienté, excité à la prière par le chemmas, ni d'ailleurs par aucune autre personne. Nous ne pouvons donc appliquer à la liturgie chaldéenne actuelle la phrase de M. Martimort dans son commentaire de l'*Instruction* du 3 septembre 1958 (§ 96) : « C'est au diacre que, jadis dans tous les pays et aujourd'hui encore dans les rites orientaux, incombe la charge de diriger le peuple dans la liturgie et de le faire prier [54]. » En ce qui concerne l'âge d'or de l'Église nestorienne, cette notation est parfaitement exacte. Mais elle ne l'est plus quand il s'agit du rite chaldéen de nos jours. Il est vrai que M. le chanoine M. attribue cette fonction de direction au diacre. Or, nous l'avons vu, le diacre n'existe pratiquement plus dans l'Église chaldéenne.

Heureusement, il reste encore un certain nombre de sous-diacres. Hâtons-nous d'en parler avant qu'eux aussi... ne disparaissent.

54. Martimort et Picard, *Liturgie et musique*, Cerf, 1959, p. 188.

Les sous-diacres et leurs occupations

Leur nombre dans les paroisses et les villages qui en comptent encore varie de 4 à 40. Vous en trouvez 5 à Mossoul-cathédrale, 10 à Mossoul-Saint-Joseph, 10 également à Mossoul-Saint-Isaïe, 14 au village de Chaqlawa, une quinzaine à Alcoche, 4 en chacun des villages de Téna, de Daoudiya, de Manguesh, 5 dans la petite ville de Duhoq, 40 au village de Aïn-Kawa, etc.

Généralement parlant vous les voyez tous en fonction lors des très grandes fêtes. Le dimanche, vous en comptez la moitié moins. En semaine, ils ne sont plus que le quart de leur effectif.

N'imaginez pas, pour vous les figurer, des espèces de sacristains qui passeraient tout leur temps à l'église, encore moins des religieux dont tous les instants seraient consacrés soit à la prière, soit aux bonnes œuvres de la paroisse; non. Les uns sont cultivateurs, et, la messe célébrée, ils partent aux champs, d'où ils ne reviendront que pour le *ramcha*. D'autres sont boutiquiers et s'entendent en affaires aussi bien que leurs voisins musulmans ou kurdes. Ils appartiennent à toutes les classes de la société et représentent toutes les professions honorables. Tel village est fier de compter plusieurs professeurs parmi ses sous-diacres. Dans tel autre, vous rencontrez une majorité de tisserands à domicile. Le plus zélé que nous connaissons est... pompier.

Bien entendu, certains d'entre eux consacrent une partie de leurs loisirs aux « œuvres ». Mais ils ne s'y adonnent pas en tant que sous-diacres. A Duhoq, à Aïn-Kawa, tel ou tel enseigne le catéchisme et le chaldéen aux enfants et touche pour ce service une légère rétribution. Dans les mêmes villages plusieurs sous-diacres ont été nommés par l'Évêque membres de la commission chargée des « biens de l'Église », cette commission comptant d'ailleurs d'autres personnes non sous-diacres. A Téna, à Duhoq, à Chaqlawa, le sacristain est un sous-diacre. C'est la coutume. Il est rémunéré. C'est lui qui fait le vin et les hosties, mais il n'est pas chargé de balayer l'église. Ce sous-diacre-sacristain est l'objet d'un très grand respect. A Chaqlawa on le considère comme « un demi-évêque ». Dans ces trois villages il est plus spécialement attaché à la personne du prêtre. Il l'accompagne partout dans ses visites pastorales et dans son ministère. A Chaqlawa, à Duhoq, ailleurs, c'est lui qui fait connaître au prêtre les besoins des fidèles.

A Aïn-Kawa, on compte des sous-diacres dans les sociétés de bienfaisance. Ils visitent les malades, également.

Tous nos sous-diacres sont mariés. Beaucoup d'entre eux ont de nombreux enfants. Ils ne logent pas au presbytère comme certains pourraient le penser, mais dans des maisons particulières dont ils sont propriétaires la plupart du temps, surtout dans les villages. Aucun ne porte l'habit ecclésiastique. A l'église ils sont revêtus de l'aube assortie du cordon et de l'étole.

De nos jours deux préoccupations les tourmentent : la première a trait à la possibilité matérielle de se rendre aux offices. Le pays, et c'est très net ces dernières années, s'efforce d'imposer le congé hebdomadaire le vendredi. En conséquence, dans les bureaux, les écoles, les compagnies industrielles, on travaille le dimanche. Fonctionnaires, professeurs, employés et ouvriers qui ne travaillent pas à leur compte ne peuvent passer à l'église les deux ou trois heures que requiert la célébration dominicale. De même en semaine, là où le travail dure jusqu'à la fin de l'après-midi, ils ne peuvent venir participer au *ramcha* (vêpres).

La seconde cause de leur tourment, la voici : ils se rendent compte que l'institution du sous-diaconat agonise, et qu'elle ne tardera pas à mourir.

Dans vingt ou trente ans il n'y aura plus de sous-diacres

Aussi nombreux que les sous-diacres puissent être dans nos paroisses et nos villages actuellement — et c'est pour cela qu'une statistique exhaustive est d'importance relative — un fait est incontestable : il n'y a pas eu d'ordination de sous-diacres destinés à le rester, depuis 1949.

La cause de cet arrêt est extrêmement simple : la promulgation du *Code de Droit canonique pour les Églises Orientales* à cette date. Quant à savoir ce qui dans ce nouveau code fait obstacle à des ordinations au sous-diaconat, toutes les personnes que nous avons interrogées sont catégoriques pour répondre que c'est le fait que le sous-diaconat constitue un empêchement dirimant le mariage. En conséquence un sous-diacre célibataire ne peut plus se marier et un sous-diacre marié avant l'ordination n'a plus le droit de se remarier à la mort de sa première femme.

Avant 1949, le sous-diaconat, dans l'Église chaldéenne, était un ordre mineur. Il était permis au sous-diacre de se marier et même de se remarier au cas où il devenait veuf. Cette tradition remontait à l'année 486 durant laquelle se tint le synode d'Acace[55]. Au moment du retour d'une partie de l'Église nesto-

55. Chabot, *op. cit.*, pp. 304, 305.

rienne à l'Église catholique, les autorités avaient fait savoir qu'un clerc dans les ordres majeurs ne pourrait plus contracter mariage après l'ordination. Mais en ce qui concerne les ordres mineurs rien n'avait été changé à la coutume alors en vigueur dans cette Église.

L'Église chaldéenne n'était pas la seule dans ce cas. Le schéma des canons proposés par les Délégués orientaux pour la codification canonique orientale reflète bien cette coutume et ce désir de conserver au sous-diaconat sa qualification d'ordre mineur avec les « avantages » qu'elle comporte. Nous avons vu plus haut que les Délégués proposaient la reconnaissance officielle par le droit d'une catégorie de clercs qui « n'aspirent pas au sacerdoce ». A ces clercs on assigne pour but de « contribuer au culte et à l'accomplissement des rites sacrés de la liturgie[56] ». Ce sont des clercs, engagés dans les ordres mineurs. Mais ils « ne jouissent pas des droits et des privilèges des clercs, sauf quand ils exercent les ordres reçus sous la dépendance de l'Ordinaire du lieu. Ils ne sont pas non plus astreints à toutes les obligations indiquées au titre III du livre II du code[57] ».

Il semble que les vénérables délégués orientaux aient éprouvé une certaine gêne dans leurs travaux. Deux remarques, celles qui suivent les canons 110 bis et 142 en font foi :

Canon 110 bis (remarque) :

> Dans la section première « des clercs en général » il serait bon d'ajouter un paragraphe ou un canon sur les clercs mineurs qui n'aspirent pas au sacerdoce.

Les délégués ont donc conscience de la nouveauté qu'ils désirent introduire dans le droit écrit.

Poursuivons la lecture de cette remarque :

> Trois questions se posent :
> 1° Où insérer ce paragraphe ou canon ?
> 2° Ces clercs mineurs doivent-ils être incorporés à un diocèse, conformément au canon 111 ? Il ne semble pas qu'il y ait lieu d'envisager une incardination proprement dite; il vaut mieux déclarer et régler qu'ils dépendent de l'Ordinaire du lieu où ils ont domicile ou quasi-domicile (ils changent de domicile, en tenant compte de leurs intérêts et du métier ou de la profession qu'ils exercent). Cette dépendance concerne l'exercice des ordres reçus et implique une certaine surveillance qui sauvegarde le respect dû aux Ordres.

56. *Schéma, op. cit.*, canons 110 *bis*, 117 *bis*.
57. Il s'agit des obligations des clercs, canons 124-145.

3° Peut-on dire qu'ils ne sont tenus en rien au titre III du livre II ? (can. 126-144) [58].

Après avoir adopté le canon 142 :

Les clercs et même les minorés aspirant au sacerdoce, ne doivent exercer ni négoce, ni commerce, ni par eux-mêmes, ni par des intermédiaires ni pour eux-mêmes, ni pour l'avantage des autres.

Suit la remarque :

Canon 142 (remarque).

Comme dans certains rites, les clercs mineurs n'aspirant pas au sacerdoce s'adonnent au commerce toute leur vie, légitimement d'ailleurs, on propose de changer dans ce canon la parole « les clercs » en celle-ci : « candidats au sacerdoce ». On demande si ces clercs mineurs s'adaptent bien à la teneur du canon 107 où il est dit que « d'institution divine, les clercs se distinguent des laïques ? » Mais ces clercs mineurs ne semblent pas être de vrais clercs, et par ailleurs ils ne sont pas de simples laïques. Suffit-il de se reporter au canon formulé après le canon 110 ? »

Le texte latin en regard porte : « Sufficit canon 110bis [59] ? »

Si nous nous sommes permis de reproduire ces textes c'est uniquement pour montrer que lors des travaux préparatoires à la rédaction du code, cette réalité que représentent des clercs sous-diacres mariés, exerçant parfois le négoce, pas toujours tenus au port de l'habit ecclésiastique, et nous ajouterions, en ces temps d'insécurité : obligés de faire le coup de feu pour se défendre ou traînés devant des tribunaux non ecclésiastiques pour des causes ne relevant pas de la vie cléricale, trouvait difficilement sa place dans un schéma inspiré de l'ordonnance des canons en vigueur dans l'Église latine.

Le code de droit canonique pour les églises orientales

Dans sa partie intitulée *De personis* le « nouveau » code admet l'existence de diacres qui ne sont pas destinés à être promus au sacerdoce [60]. Comme les prêtres, ils sont tenus à faire retraite au moins tous les trois ans [61].

Les sous-diacres et tous les clercs dans les ordres majeurs ne

58. *Schéma, op. cit.*, p. 29.
59. *Schéma, op. cit.*, p. 57
60. *De ritibus orientalibus et de personis, pro Ecclesiis Orientalibus. Acta Apostolicae Sedis*, 1957-1959 (pp. 433-603), can. 62, § 2.
61. *Ibid.*, can. 62, §§ 1 et 2.

peuvent contracter mariage[62]. On affirme qu'en ce qui concerne les personnes mariées à admettre au sous-diaconat ou aux ordres majeurs, ou à écarter de tels ordres, le nouveau droit ne prescrit rien de nouveau par rapport à la discipline en vigueur dans chacun des rites orientaux[63]. Les clercs même mariés doivent briller par la chasteté[64]. Les clercs sous-diacres et les clercs dans les ordres majeurs sont tenus à la récitation de l'office divin soit en public soit en privé[65]. Les clercs revêtent un habit ecclésiastique décent[66]. Les clercs inférieurs aux sous-diacres qui sans raison valable négligent de porter cet habit, après monition de l'Ordinaire demeurée sans fruit peuvent être réduits à l'état laïc par ce même Ordinaire[67].

En vertu du code le sous-diaconat qui reste cependant un ordre mineur dans les Églises orientales, dirime le mariage. Il n'est donc plus permis à un sous-diacre célibataire de se marier. Veuf, il ne peut se remarier. C'est cette nouvelle disposition qui freine la promotion au sous-diaconat dans nos Églises de rite syriaque : il y aurait sans doute des candidats au sous-diaconat, mais bien peu se sentent appelés au célibat perpétuel. Il y aurait des pères de familles désireux de servir l'Église en accédant au sous-diaconat après le mariage, mais ils se posent la question : que deviendraient leurs enfants au cas où leur mère viendrait à disparaître ? La mortalité des mères de famille est assez élevée dans notre pays pour qu'on l'envisage et qu'on ne sourie pas de l'argument.

L'office diaconal disparaîtra-t-il dans l'Église chaldéenne ?

La promulgation du code et spécialement celle des canons ayant trait au sous-diaconat a produit chez nous un effet de stupeur. On ne s'en est pas encore remis. Tous s'accordent pour dire qu'il est nécessaire de maintenir l'institution des chemmas, qu'elle représente « une force immense » pour l'Église. Tous désirent qu'elle vive. Si l'on ne fait rien pour la revivifier, dans quelques années, faute de ministres, il faudra supprimer la célébration de l'office divin dans les églises et adopter, là où le prêtre sera seul, la récitation privée du bréviaire. Ce serait

62. *Ibid.*, can. 70.
63. *Ibid.*, can. 71.
64. *Ibid.*, can. 73.
65. *Ibid.*, can. 76.
66. *Ibid.*, can. 77, § 1.
67. *Ibid.*, can. 77, § 3.

dommage car cette prière liturgique commune est un trésor hérité des temps anciens, des premiers chrétiens, voire de la synagogue.

Pour « administrer » les sacrements et se faire « répondre » la messe il sera alors nécessaire d'appointer un spécialiste qui n'aura peut-être pas toutes les qualités des diacres passés et de nos sous-diacres actuels.

Pour parer au plus pressé, le clergé, ici ou là, enseigne le chaldéen littéraire aux petits enfants, les chants de la messe aux jeunes gens. Les membres de la Légion de Marie se prêtent assez volontiers à ce nouveau service qu'on leur demande, et le clergé fonde sur eux leur espoir.

C'est ainsi que l'on forme dix jeunes hommes à Dunhok, autant à Karoulla, que cinq légionnaires rendent service à Mossoul-cathédrale, qu'à Mangesch, qu'à Kerkouk une vingtaine d'hommes viennent en aide aux sous-diacres.

Ces personnes sont en mesure dès maintenant d'assurer, pour l'essentiel, l'office diaconal. Mais ceci n'est qu'un palliatif. On souhaite, sans le dire, un retour à l'ancienne tradition.

En ces temps où l'institution du diaconat fait l'objet de recherches, où les revues n'hésitent pas à en demander la rénovation, serait-ce déraisonnable ou utopique d'espérer qu'un jour quelque réforme à la législation actuelle vienne rendre la possibilité de faire revivre dans l'Église chaldéenne, et sans doute dans d'autres Églises Orientales, une institution qui s'accorde si bien avec leur nature propre et qui en constituait l'un des plus beaux fleurons ?

Mossoul

VINCENT LECOMTE, O. P.

L'ORIENT ET NOS RÉFORMES LITURGIQUES

A l'approche du Concile, les catholiques latins espèrent voir se réaliser certaines réformes liturgiques. Langue vulgaire autorisée, lectionnaire mieux composé, meilleure participation du peuple, vie liturgique imprégnant davantage la totalité de la vie chrétienne : il existe de nombreuses possibilités, mais on ne peut actuellement prévoir ce qui sortira du Concile. Il convient sans doute de ne pas attendre pour l'immédiat des changements spectaculaires. Mais il peut être utile de réfléchir à ce qui serait souhaitable. Un coup d'œil jeté sur les liturgies orientales favoriserait cette réflexion : la tradition liturgique de l'Orient, somme toute peu connue de l'ensemble des catholiques, n'aurait-elle pas conservé certaines valeurs oubliées, en tout ou en partie, par l'Occident ?

Indépendamment de l'enrichissement que nous pourrons en retirer, cet examen devrait aiguiser notre sens œcuménique; trop nombreux sont encore ceux pour qui « catholicisme » s'identifie, au plan de la liturgie, avec les cérémonies auxquelles l'Occident est accoutumé. Confronter les croyants avec une vie liturgique empruntant des formes très différentes des leurs les oblige à percevoir que l'essentiel du message chrétien ne dépend pas des modalités particulières dont il s'est revêtu suivant les temps et les lieux. Effort fructueux, qui devrait mener chacun à un approfondissement de l'essentiel de sa tradition propre.

Pour simplifier les choses, nous nous limiterons à la liturgie byzantine, n'en retenant que certains caractères généraux qui nous paraissent les plus importants. Il ne s'agit donc pas de liturgie comparée, mais simplement de

mettre en lumière, à la racine de certaines divergences dans les formes liturgiques, un esprit dont il nous semble que l'Occident aurait profit à s'inspirer.

Pour mieux mettre en valeur la liturgie de la messe et de l'office divin, nous dirons tout d'abord un mot du cadre extérieur et du calendrier liturgique, puis nous en viendrons aux fonctions elle-mêmes[1].

I. — L'architecture et le cadre

Il est un fait certain : le plan centré, avec coupole, a prévalu dans l'ensemble de l'Orthodoxie. Or il est fort bien adapté à la signification symbolique attribuée à l'église dans la tradition orientale : elle représente le ciel, et le Christ qui préside au sommet de la coupole centrale ne permet pas de l'oublier[2]. Une symbolique plus précise soulignera que c'est proprement le sanctuaire, derrière l'iconostase, qui figure le ciel. La coupole, architecturalement, est plus centrale que l'abside, et il est normal que ce soit à partir d'elle que l'édifice prenne son sens. Le plan centré n'est certainement pas le seul qui soit apte à exprimer le caractère eschatologique du lieu où se rassemble l'Église. Il n'est pas question de l'imposer, ni même de le suggérer, aux architectes occidentaux. Leurs recherches actuelles sont orientées, entre autres, vers le fonctionnel. Peut-être pourraient-ils également tenter d'élaborer des formes, accessibles à notre sensibilité occidentale telle que l'ont façonnée dix siècles d'une histoire différente de celle des Églises byzantines, mais aptes à exprimer ce caractère — fondamental — d'eschatologie.

Il n'est pas que le plan qui soit remarquable dans les

1. La messe et l'office, auxquels nous devons nous limiter ici. On pourrait parler encore de certains rites caractéristiques de la liturgie sacramentelle, comme par exemple le baptême par immersion, ou encore l'initiation chrétienne complète (baptême, confirmation et eucharistie; pour une comparaison avec les usages latins, cf. A. Chavasse, *Histoire de l'initiation chrétienne des enfants de l'antiquité à nos jours*, dans *La Maison-Dieu*, 28 (1961), p. 33). Pour la confirmation, voir l'article récent de I. Dalmais, *Note sur la confirmation dans les rites orientaux*, dans *Lumière et Vie*, 51 (1961), pp. 173 sq.

2. Cf. S. Boulgakoff, *Le ciel sur la terre*, dans *Die Ostkirche, Sonderheft Una Sancta*, Stuttgart, 1927, pp. 42 sq.

églises byzantines. Il faut noter également la décoration : fresques et icônes, représentant les différents mystères et figures de la vie du Christ et les saints du calendrier. Nous touchons ici un point particulièrement cher aux orthodoxes[3]. Ils ornent les murs et l'iconostase de leurs églises parce qu'ils ont conservé une conscience aiguë de l'Incarnation. Cette perception s'allie à un sentiment non moins intense de la transcendance; c'est pourquoi l'iconographie obéit à des canons très stricts qui ont pour but de rappeler à ceux qui vénèrent les icônes la réalité même qui est signifiée par l'œuvre d'art. L'importance de cette doctrine est telle que la victoire des iconophiles sur les iconoclastes (843) a pu être appelée sans plus le « Triomphe de l'Orthodoxie », et fait l'objet, chaque année, d'une commémoraison liturgique, au premier dimanche de carême. On ne peut nier que le danger d'extériorisation ne guette celui qui vénère les icônes, s'il se laisse arrêter par le signe, sans aller jusqu'au signifié. Mais le même danger ne guette-t-il pas certaines formes de la piété occidentale ?

Plusieurs techniques sont employées par l'iconographe pour signifier qu'il représente les saints dans leur état de gloire. Par exemple, les visages sont peints par ajoute de couleurs claires sur fond sombre : victoire de la lumière. Ou encore, l'emploi de l'or dans les auréoles, ou sous forme de traits légers sur les vêtements et autour des personnages, signifie leur état glorieux. De même, la perspective renversée, dont les lignes convergent vers les saints, veut exprimer le fait que tout, dans la nouvelle création, sera centré sur Dieu et la gloire qu'il met dans ses élus. Ces procédés ne sont pas à reprendre tels quels. Mais les artistes occidentaux contemporains, quand ils travaillent pour la liturgie, ne perdent-ils pas de vue cette dimension céleste des réalités avec lesquelles ils doivent nous mettre en communion ? Le côté « dogmatique » de leur œuvre, si l'on peut dire, ne s'est-il pas quelque peu estompé au profit d'un expressionnisme finalement assez subjectif ? La valeur artistique des œuvres est souvent hors de conteste. Cependant, on ne perçoit pas toujours leur relation avec la

3. Cf. L. Ouspensky, *Essai sur la théologie de l'icône dans l'Eglise Orthodoxe*, Paris, 1960.

substance traditionnelle qu'elles avaient mission d'exprimer. Si nous voulons dans ce domaine un renouveau authentique et durable, il faut retrouver quelque chose de cette discipline que l'Orient a conservée; soumission à une tradition, qu'il faut donc connaître profondément pour être en mesure de l'exprimer sous des formes nouvelles. A l'inverse, on pourra regretter le manque d'ouverture aux formes modernes dont témoignent certains représentants de la tradition orientale : il y a par le fait même perte de vitalité. On nous assure cependant que, dans les dernières années de liberté de la Roumanie, un renouveau de l'architecture chrétienne se faisait jour, inspiré des formes modernes. Les circonstances défavorables ne lui ont malheureusement pas permis de porter ses fruits. L'avenir nous les révélera peut-être.

Reconnaissons d'autre part que la contrainte imposée aux artistes, si parfois elle les a transformés en artisans, a été fructueuse sous un autre rapport : le contenu traditionnel de l'iconographie s'est conservé, dans une certaine mesure du moins; car, là aussi, surtout dans l'art populaire, une décadence s'est fait sentir sous l'influence de l'Occident.

En relation avec l'architecture de l'église, il faut également dire un mot de l'iconostase. Séparant la nef du sanctuaire, dont elle interdit l'accès à ceux qui ne sont pas diacres ou prêtres, elle frappe les yeux dès l'abord. Son existence remonte aux premiers siècles. Elle était à cette époque réduite à un simple cancel. A partir du 9e siècle, et en réaction contre les excès des iconoclastes, on prit l'habitude de multiplier les icônes posées sur la paroi. Mais ce n'est que très tardivement, aux 16e-17e siècles, qu'elle prit en Russie la forme que nous lui connaissons actuellement dans beaucoup d'églises, avec cinq rangées d'icônes superposées. Une tendance à la simplification se manifeste de nos jours. L'existence de cette séparation entre le peuple et le sanctuaire est pourtant propre à entretenir un sens du sacré que l'Occident tend à perdre depuis l'avènement de la culture profane, à la Renaissance. Il en est dans ce cas un peu comme dans celui de l'usage de la langue latine dans la liturgie romaine : une pratique qui n'est pas nécessairement la meilleure, ni destinée à

persister au même degré, sert à sauvegarder un certain sentiment de la transcendance des mystères.

II. — Le calendrier

Sans doute, la fête de Pâques est le centre de l'année liturgique dans tous les rites. Ceci est particulièrement sensible dans la liturgie byzantine. La victoire du Christ sur la mort, sa descente dans les enfers où il rencontre et restaure Adam, a profondément marqué la conscience liturgique byzantine. C'est cette victoire, à laquelle les chrétiens participent par leur baptême, qui constitue l'essentiel du mystère pascal : cela ressort clairement des textes liturgiques des jours de la Semaine Sainte, appelée Grande Semaine. Un autre trait de ces jours est d'avoir conservé, plus que ne l'a fait la liturgie occidentale, le souvenir des événements historiques de la Passion et de la Résurrection, lié aux lieux mêmes qui en ont été les témoins.

Cette même conscience pascale s'exprime très clairement dans les textes des dimanches, petites Pâques hebdomadaires tout imprégnées de l'idée de la Résurrection. Le mystère pascal s'étend ainsi sur toute l'année liturgique. Il faut noter encore que, selon une tradition qui n'est pas nécessairement très ancienne, mais qui révèle cependant un esprit, les grandes fêtes du calendrier — au moins celles du Christ — sont, elles aussi, rattachées à la Pâque[4]. Cette dominante pascale donne à l'année liturgique dans son ensemble une tonalité exprimant bien l'importance hors pair de la Résurrection du Seigneur pour notre salut.

Le jeûne en vue de la préparation des fêtes a conservé

4. Cf. Th. Spassky, *La Pâque de Noël. Étude sur l'avant-fête de Noël dans le rite byzantin*, dans *Irénikon*, 30 (1957), pp. 289 sq.
Les douze grandes fêtes de l'Église byzantine (outre la fête de Pâques « Fête des Fêtes ») sont : 1° Les sept fêtes du Seigneur comptées ainsi à partir de septembre (début de l'année liturgique) : *Exaltation de la Croix* (14 septembre), *Noël* (25 décembre), *Théophanie* (6 janvier), *Transfiguration* (6 août); et les fêtes mobiles : *Dimanche des Palmes*, *Ascension* et *Pentecôte*. 2°. Les fêtes de la Vierge : *Nativité* (8 septembre), *Entrée au Temple* (21 novembre), *Rencontre* (2 février), *Annonciation* (25 mars), *Dormition* (15 août). Cf. Mercenier-Bainbridge, *La prière des Eglises de rite byzantin*, t. II, 1, 2e édition, Chevetogne, 1953, pp. 71 sq.

dans la tradition orientale une importance à laquelle nous ne sommes plus très sensibles en Occident[5]. Non seulement le Grand Carême est observé avec une rigueur qui devrait bien nous faire rougir puisque ce jeûne comporte l'abstinence de viande, de poisson, d'œufs, laitages et huile, mais encore parce que nous trouvons, outre l'Avent assez semblable au nôtre, deux autres périodes de jeûne préparant les fêtes des saints Pierre et Paul et celle de l'Assomption. La première commence après la Pentecôte, et la seconde, le 1er août.

Pour ce qui est du sanctoral, contentons-nous de dire ici un mot des fêtes de la Vierge. Beaucoup d'Occidentaux sont frappés de voir les allusions à la Vierge insérées organiquement dans la liturgie quotidienne aussi bien que dans celle des fêtes, et même durant la semaine sainte[6]. On aurait tort de croire que les éléments mariologiques ont été introduits dans la liturgie byzantine par une dévotion surérogatoire comme ce fut le cas dans notre calendrier latin. La liturgie des Églises orientales s'est en effet développée à une époque où la prière de l'Église était encore capable, en raison de sa souplesse, de se laisser imprégner organiquement par les faits religieux de l'histoire. C'est ainsi que les grands conciles ont eu leur répercussion, fort importante, dans la liturgie. Les formules de la divinité du Verbe proclamée à Nicée en 325 ont marqué de leur empreinte un bon nombre de formules liturgiques de l'Église byzantine[7]. De même, la condamnation de l'hérésie pneumatomaque par le concile de Constantinople en 381 a fait naître une tendance à manifester la présence et l'action du Saint-Esprit dans toutes les notions sacramentelles, et les épiclèses se sont dès lors multipliées. Il en est de même pour le sujet qui nous occupe; le dogme d'Éphèse (431) proclamant la maternité de Marie a laissé des traces profondes dans la liturgie; la mariologie byzantine apparaît ainsi comme la conséquence du 3e concile, auquel les chrétientés orientales

5. Cf. P. A. Schmemann, *Jeûne et liturgie*, dans *Irénikon*, 27 (1954), pp. 292 sq.

6. Cf. A. Kniazeff, *La Theotokos dans les offices byzantins du temps pascal*, dans *Irénikon*, 34 (1961), pp. 21 sq.

7. Cf. D. O. Rousseau, *Les Trois Personnes divines et la Trinité d'après la liturgie grecque*, dans *Lumière et Vie*, 30 (1956), pp. 52 sq.

ont accordé une importance majeure tant par les allusions mariales des textes que par le nombre des fêtes dédiées à la Vierge. Notre liturgie latine est demeurée somme toute en dehors de cette influence, et c'est la raison pour laquelle la mariologie s'est développée chez nous bien plus tardivement, à une époque où la liturgie était déjà figée, ce qui ne lui a pas permis de s'y insérer vitalement, et l'a obligée à prendre la forme d'une dévotion adjacente.

III. — La liturgie de la messe

Un Latin assistant pour la première fois à une liturgie byzantine sera immédiatement frappé par le décor dont nous avons parlé plus haut : iconostase, icônes et fresques. Les murs de l'église sont couverts de représentations de saints. L'iconostase derrière laquelle se passe l'action sacrée fait naître spontanément l'impression : « nous n'y verrons rien », impression qui n'est que passagère.

Également étonnant, mais plus important, apparaît le rôle du diacre. A cinq ou six reprises, il vient devant l'iconostase, entre le sanctuaire et le peuple, pour y chanter de longues litanies. Sa place indique par elle-même la fonction qu'il remplit : formuler les termes de la prière commune et servir d'intermédiaire entre le prêtre et les fidèles. C'est en principe le peuple qui répond aux demandes : *Kyrie eleison*, même si dans quelques Églises la pratique en est confiée à des chantres. Une conclusion sacerdotale termine chaque fois la litanie, dont le caractère communautaire et hiérarchique est mis ainsi en lumière. La même impression d'ordonnance hiérarchique se dégage de la position que prend le célébrant, revêtu de l'étole, au début des petites heures de l'office : debout, seul, devant la porte principale de l'iconostase, dont le voile est alors fermé.

La première partie de la liturgie, appelée comme chez nous liturgie des catéchumènes, présente quelques particularités. Il est remarquable que dans la liturgie pontificale, la liturgie par excellence, l'évêque se tient durant ce temps au milieu de son peuple, sous la coupole, au centre même de la nef, jusqu'au moment de la « Petite Entrée ». De

son trône, il entend alors les lectures (épîtres-évangiles), qui lui sont premièrement adressées[8] et dont il fait — en principe, du moins — le commentaire. Il est ainsi la « présence apostolique » parmi le peuple chrétien, présence que l'Orient souligne fortement et dont nous n'avons pas le sentiment au même degré[9].

Une fois la liturgie de la Parole achevée, a lieu la « Grande Entrée », moment spécialement solennel. Dans ses célèbres *Méditations sur la divine Liturgie*, l'écrivain russe Gogol la décrit ainsi :

> On a ouvert les portes royales (*nom donné à la porte centrale de l'iconostase, qui en possède trois*)... Le Diacre sort alors pour préparer la voie au Roi de toutes choses, il a l'encensoir à la main; à profusion, il fait monter les nuages d'encens odoriférant en traînées fumantes au milieu desquelles on portera tantôt les saints dons; il rappelle ainsi à tous que leur prière devra s'élever comme l'encens devant le Seigneur et que, pour être, aux termes de l'Apôtre, le parfum du Christ, ils devront se souvenir de devenir aussi purs que des chérubins pour recevoir le Seigneur. Alors les chœurs entonnent au nom de toute l'Église le chant des chérubins : « Nous qui représentons mystiquement les chérubins et qui chantons à la vivifiante Trinité l'hymne trois fois sainte, laissons à présent toute préoccupation terrestre afin de recevoir le Roi de l'Univers, porté invisiblement en triomphe par les phalanges célestes. Alleluia. Alleluia. Alleluia! »
>
> Les célébrants et le diacre portent tous les objets nécessaires au sacrifice (...) Le chœur qui avait commencé le chant des chérubins s'arrête un moment, et voici que, pareils aux puissances célestes, les ministres s'avancent en formant un cortège solennel appelé la « grande entrée ». A la vue du Roi de toutes choses, apporté sous l'humble apparence d'un Agneau, posé sur le discos (*l'équivalent de notre patène*)... les assistants inclinent la tête et prient en redisant les paroles du

8. Il est remarquable que dans l'ordination du lecteur suivant le pontifical romain, la formule de la première admonition : *Lectorem siquidem oportet legere ea quae praedicat*, porte entre parenthèses cette variante : *ei qui praedicat* d'apparence beaucoup plus authentique, et qui rejoint l'idée de la liturgie byzantine. Cf. D. DE PUNIET, *Le Pontifical romain, Histoire et commentaire*, Louvain, 1930, t. I, p. 145.

9. Cf. D. O. ROUSSEAU, *Lecture et présence de l'Apôtre à la liturgie de la messe*, dans *La Maison-Dieu*, 62 (1960), pp. 69 sq.

larron sur la croix : « Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu entreras dans ton royaume. » Au milieu du temple, le cortège entier s'arrête. L'Église choisit ce moment solennel pour se souvenir devant le Seigneur de tous les chrétiens; elle les nomme en commençant par ceux auxquels échurent les charges les plus lourdes et les plus saintes... et elle conclut : « Que de vous tous et de tous les chrétiens orthodoxes, le Seigneur, notre Dieu, se souvienne dans son royaume, mainenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles! » Les chantres terminent le chant par la triple acclamation des Chérubins : Alleluia. Ainsi ils annoncent et accompagnent cette mystérieuse marche du Roi des Rois et du Seigneur des Seigneurs vers sa passion volontaire et sa mort pour le salut du monde. Cependant, le cortège entre par les portes royales (...) les portes royales se referment [10].

On voit de quel riche symbolisme est chargée cette solennelle procession. Quand elle est terminée, la liturgie se poursuit.

Nous avons rencontré la mention « célébrants » : c'est qu'en effet la concélébration est habituelle dans ce rite, et l'on ne saurait trop souligner l'importance de cet usage, qui est une expression très vivante de l'unité du corps presbytéral, symbole de l'unité de l'Église, dans la célébration des fêtes. Quand la concélébration s'effectue autour de l'évêque, l'expression de la hiérarchie est parfaite. Nous retrouverons dans les rites de la communion un rappel analogue de la structure du peuple de Dieu [11].

Un autre trait majeur est évidemment le chant des paroles de la consécration. Il intervient, dans la liturgie de saint Jean Chrysostome, immédiatement après la fin du chant du Trisagion (*Sanctus*). Ce qui correspond à la première partie de notre canon est donc dit en silence par le Célébrant. Dans la liturgie de saint Basile, par contre, le texte est nettement plus long que dans la liturgie latine; il n'a pourtant pas subi les interpolations qui brisent l'unité du texte romain, et constitue un ensemble liturgique des plus beaux

10. Nicolas Gogol, *La divine Liturgie*, Prieuré d'Amay, 1934, pp. 36 sq.

11. E. Lanne, o.s.b., *Die aktive Teilnahme an der Liturgie in der Ostkirche* (*Anima*, 4, décembre 1954, pp. 368 sq.), souligne fortement cette hiérarchie, ou τάξις.

que nous possédions. Au chant des paroles de l'Institution répond l'*Amen* du peuple. Cette forme solennelle de la parole sacramentelle semble mieux convenir à sa nature même : l'Eucharistie rend présents le Corps et le Sang du Christ, mais aussi, et surtout constitue les participants eux-mêmes en Corps du Christ. Il convient donc qu'ils prennent part, en écoutant et comprenant les paroles consécratoires, et si possible en répondant *Amen* à ce qu'ils sont, selon la formule de saint Augustin. La liturgie est essentiellement signe, et signe efficace. C'est par l'activité liturgique elle-même que le fidèle prend conscience qu'il devient le Corps du Christ, et qu'il le devient effectivement.

A nous en tenir aux seuls traits majeurs, nous arrivons maintenant à l'épiclèse. Question controversée. On doit reconnaître que son insertion dans les liturgies orientales n'est pas primitive. Elle remonte tout de même au 4e siècle, et puisque l'Église a pouvoir sur la forme des sacrements, il faut admettre que nous avons là une expression liturgique précieuse du rôle du Saint-Esprit dans la transformation des dons et, par suite, dans la constitution de l'Église. Nous pouvons ainsi, au contact de l'Orient, aviver notre conscience de l'action sanctificatrice, consécratoire, de l'Esprit-Saint dans la liturgie eucharistique, comme dans les autres sacrements. De façon générale d'ailleurs, l'Orient est plus explicite dans les attributions aux personnes divines. La théologie latine de la Trinité a moins cherché à maintenir le rôle propre de chaque personne divine dans la sanctification.

Disons un mot maintenant de la communion. Elle a lieu pour tous sous les deux espèces. Les célébrants, ainsi que les prêtres ou diacres qui assistent, la reçoivent derrière l'iconostase. Prêtres et diacres communient séparément au Corps puis au Sang du Christ, tandis que les fidèles, devant l'iconostase, reçoivent seulement un morceau de pain consacré que le prêtre prend avec une cuiller dans le calice. C'est pour des raisons de commodité que l'on a ainsi simplifié au cours des temps la communion des fidèles en unissant en un même geste la distribution du pain consacré et la participation à la coupe. On sait que la communion sous les deux espèces a existé en Occident jusqu'au 14e siècle.

La fête du Précieux Sang, dans laquelle l'Église latine exprime de nos jours sa dévotion, ne saurait remplacer une participation effective au calice.

IV. — L'office

Si nous passons à l'office, nous pouvons également faire quelques remarques générales. Il n'existe en Orient qu'un office, et il est l'œuvre des moines. La législation à son sujet est totalement différente de celle que nous connaissons en Occident : notre bréviaire, obligatoire, est un minimum, alors que les livres liturgiques orientaux présentent un office qui est un maximum, un idéal vers lequel on tend, et dont on s'approche plus ou moins. Les prêtres dans leurs paroisses n'en accomplissent qu'une partie, bien inférieure à ce que font les moines dans leurs monastères. Mais ne durcissons pas la distinction entre le clergé et les moines. Le clergé oriental est, en un sens paradoxal, plus « monastique » que le clergé occidental. Expliquons-nous : on dit couramment que le clergé oriental est marié. C'est vrai des clercs inférieurs, entendu par ce mot même le prêtre du second ordre, c'est-à-dire le simple prêtre. Mais l'évêque est toujours un moine, et cette règle importante est à considérer d'un double point de vue. D'abord, les évêques étant généralement, dans les siècles antérieurs, très nombreux, ils formaient une portion considérable du clergé dans son ensemble. Ensuite, l'évêque, sorti des rangs du monachisme, retient en lui virtuellement la pratique liturgique complète, dont les moines sont les professionnels. Puisque le monachisme est un état charismatique, le choix de l'évêque dans ses rangs établit un lien entre l'élément charismatique de l'Église et son élément hiérarchique, entre la fonction prophétique et la structure institutionnelle.

Ainsi donc, la séparation entre laïcs et clercs est moins marquée en Orient que chez nous; une partie du clergé, étant marié, mène une vie proche de celle des laïcs, ce qui établit une proximité entre le prêtre et le peuple. D'autre part, comme les moines ne sont pas nécessairement orientés vers le sacerdoce, mais vers la perfection de l'Évangile, ils restent, eux aussi, en un certain sens, plus proches du peuple.

On connaît la phrase du P. Boulgakoff : « L'état monastique est nécessaire à tous les chrétiens, mais cela ne doit s'entendre que du renoncement intérieur pour l'amour du Christ[12]. » En somme, il y a en Orient moins de séparation entre les différents états de vie que dans notre Église, du moins telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Quant à l'office lui-même, les Orientaux sont frappés de ce que le bréviaire latin est presque exclusivement composé de textes bibliques. Les Occidentaux à leur tour sont surpris par l'abondance et la richesse théologique des pièces poétiques entrées dans l'office. Ces pièces n'échappent pas toujours à la prolixité, mais, dans leur ensemble, elles présentent à la méditation du fidèle un faisceau de thèmes plus riche que les offices latins, et sous une forme plus accessible. Ces prières ont quelquefois un peu écrasé les cantiques bibliques ou les psaumes autour desquels elles sont nées. C'est le cas pour l'office de l'Orthros (équivalent de nos Matines et Laudes), où les neuf cantiques scripturaires ont tendance à s'effacer devant un ensemble de compositions littéraires, appelé Canon. Mais cela présente aussi des avantages : la doctrine ainsi offerte à la méditation des chrétiens les pénètre peu à peu. La liturgie est demeurée chez les Orientaux l'élément par excellence de la catéchèse. Le peuple se forme religieusement par le contact avec les textes, il est introduit aux grandes images bibliques et acquiert ainsi une culture chrétienne, fondement de sa pratique. L'imprégnation de toute la vie par les mystères est caractéristique du christianisme des Orientaux. Elle s'enracine dans la liturgie comprise comme catéchèse, mais s'exprime encore par les bénédictions et consécrations réunies dans l'Eucologe, et qui sont de pratique habituelle. Si l'on veut un exemple de l'efficacité de cette catéchèse : un évêque put ordonner récemment un vieux moine du mont Athos, qui n'avait reçu d'autre formation théologique que sa participation à l'office pendant de nombreuses années. Parviendrait-on au même résultat avec le bréviaire romain ?

Cet enseignement pénètre profondément les âmes, non seulement parce qu'il est exprimé sous une forme explicite

12. S. Boulgakoff, *L'Orthodoxie*, Paris, 1932, p. 217.

et poétique, mais aussi et surtout parce qu'il est formulé dans une langue que les fidèles comprennent facilement. Voilà un point dont on ne saurait exagérer l'importance. Toute langue parlée est susceptible de devenir liturgique dans la tradition orientale. On pourait dire en ce sens que la liturgie orientale réalise mieux la définition même de liturgie, qui est essentiellement action sacrée nous pénétrant dans l'acte même où nous la vivons. Non seulement la langue accessible, mais le riche ensemble de symboles, aux divers plans des gestes, des textes, des icônes, de l'architecture, accumulé dans la forme liturgique propre à l'Orient, marque profondément le croyant qui la vit, tant dans ses facultés sensibles que dans ses facultés supérieures. Et puisque le propre de l'action sacramentelle — comprise au sens large — est de produire la grâce qu'elle signifie, la vie liturgique en Orient, en même temps qu'elle imbibe de sa signification les croyants, réalise en eux cette divinisation de l'humain vers laquelle elle tend. C'est pourquoi de grands théologiens orthodoxes ont pensé que l'Orthodoxie ne pouvait se comprendre que dans une participation à sa liturgie; laquelle devient dans cette perspective un lieu théologique privilégié.

Par contraste, on a pu dire que la liturgie latine était une liturgie de clercs. Par le fait de la langue latine, réservée à un groupe d'initiés, clercs pour la plupart. Par le fait aussi de cette « sobriété romaine », somme toute peu accessible au peuple. Il faut noter d'ailleurs que cette sobriété ne s'est imposée à l'ensemble de l'Occident que peu à peu. La diversité des liturgies n'a cessé de se propager et n'a disparu que progressivement devant la liturgie romaine. Augustin de Cantorbéry, Boniface, les Carolingiens, chacun à des titres divers marquent des étapes importantes dans ce mouvement[13].

Une tendance analogue à l'élimination peut être décelée dans l'histoire des liturgies orientales des anciennes régions de l'empire : le rite byzantin se développa progressivement au détriment des traditions propres d'Antioche ou d'Alexandrie; processus qui était achevé au 13e siècle. On doit noter

13. Cf. L. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 5e édition, Paris, 1920, pp. 101-109.

cependant que, tout en s'imposant à des chrétientés de rite antérieurement différent, la liturgie byzantine a su adopter la langue des populations auxquelles elle s'adressait. C'est ainsi que, dans les pays slaves, elle a pris la forme que l'Europe occidentale a eue sous les yeux tant de fois depuis la grande émigration russe de 1919. Il faut reconnaître qu'un caractère folklorique, fortement influencé par la musique allemande et italienne des derniers siècles, est venu s'ajouter au fond plus ancien, caractère qui ne doit pas nous retenir. Au reste, ce n'est pas telle forme de la liturgie en tant que telle qui constitue un apport dont nous puissions bénéficier, mais la liberté féconde qui a permis la naissance de cette forme[14].

C'est dans cet esprit d'adaptation que réside une des leçons les plus précieuses que puisse nous offrir la liturgie orientale. Notre époque verra sans doute des changements importants dans certaines formes extérieures du message chrétien, aussi bien institutionnellement que liturgiquement. Ce court article voulait suggérer quelques points sur lesquels l'expérience de l'Orient peut nous être utile. Les remarques générales qui ont été faites ne prétendent pas avoir exprimé la totalité, ni même l'essentiel, de la liturgie byzantine; si elles font naître dans l'esprit de quelques catholiques latins le désir de mieux connaître cette tradition, elles auront atteint leur but.

Chevetogne.

Fr. Placide Bazoche.

14. Nous n'avons parlé ici que du rite byzantin. Une étude des autres liturgies orientales ne ferait que renforcer cette constatation, mettant en lumière leur variété et leur richesse.

LE RENOUVEAU LITURGIQUE ET LA CONTEMPLATION

Le dernier message que nous aient adressé ensemble Jacques et Raïssa Maritain, constitue une sévère mise en garde contre un certain liturgisme d'aujourd'hui. Cet avertissement comporte d'abord un procès de tendances : au nom de la prière publique, « quelques-uns » s'élèveraient contre « l'oraison mentale, la solitude avec Dieu et la silencieuse contemplation ». Suit une dénonciation de pratiques abusives : des pasteurs, par les disposition nouvelles qu'ils prescrivent au cours de la messe, rendraient presque impossible l'exercice de la présence à Dieu.

Comment ne pas être d'accord pour rejeter une liturgie qui ne tournerait pas à aimer ? Peut-on imaginer échec plus radical ou plus sinistre détournement ? Aussi bien la question n'est-elle pas de savoir si telle est ou non notre pensée, mais d'examiner dans quelle mesure, depuis quinze ans, nous aurions, fut-ce par inadvertance, sacrifié à cette fraude diabolique.

I

On a constaté un peu partout, depuis 1940, une crise de la direction spirituelle, qui provient peut-être de l'abus qui en a été fait, mais qui risque aussi de trahir une méconnaissance du prix, des étapes et des difficultés de la vie intérieure. Trop de récollections notamment tournent en campings, ou encore en « chapitres », où des échanges le plus souvent assez confus sont bien loin d'apporter aux jeunes ce que des rappels autorisés seraient capables de leur découvrir en liaison avec toute la Tradition chrétienne. L'itinéraire de l'âme à Dieu, qui a fait l'objet à travers les

siècles de commentaires inépuisables, s'est raccourci en voyage-éclair. Cette conception religieuse marquée au coin de l'adolescence, explique peut-être que tant d'adultes qui ont participé jadis à nos œuvres — et parfois les ont conduites — éprouvent une si grande peine à maintenir au cours d'une vie d'homme les fidélités essentielles et se trouvent surpris, quand ils sont appelés à traverser toutes sortes de nuits. Nul n'évite un jour ou l'autre le long cheminement invisible, où il doit écouter les conseils des saints. Or, ces dernières années, autant la formation liturgique a été poussée, autant cette initiation est restée incertaine. Et voilà que, du fait de cette lacune, tout peut-être se trouve en péril.

Le prêtre qui confesse, celui qui prêche et celui qui enseigne ne peuvent pourtant se dérober à ce ministère. C'est une règle pastorale imprescriptible de ne jamais oublier que notre Église est l'Église des saints. Sous prétexte de s'adapter à la multitude, on ne saurait s'en tenir à fabriquer et distribuer je ne sais quelle ration militaire, alors que le Pain de la Maison, jusque dans les miettes qui tombent de la table, enferme tout le mystère de Dieu. Ce mystère est destiné à ceux qui nous entourent. Comment décider qui ni une Thérèse Martin ni un Jean-Marie Vianney ne sont assis autour de nous pour le catéchisme ? Parmi les milliers de visages que nous entrevoyons à la messe, pourquoi n'y aurait-il pas une Catherine de Sienne, un François Bernardone ou une Marie de l'Incarnation ? Ils ont droit, chacun, au message le plus intérieur de l'Église.

C'est un absurde dilemme d'opposer les exigences de diffusion de la Bonne Nouvelle à sa plénitude, comme si les incroyants ou les pécheurs possédaient une autre ressource que de s'accrocher à ce qui fait les saints. Le P. Lebreton ne cessait d'insister autrefois sur le fait que le même don, immédiatement proposé à tous, provoque notre gloire ou notre condamnation. Il n'y a pas d'ésotérisme dans la foi chrétienne.

A cet égard l'espèce de mise en condition des croyants à laquelle conduit le mésusage des techniques descriptives de la psychologie ou de la sociologie, constitue un vrai scandale. Ces méthodes mal interprétées, au lieu d'en rester à définir un milieu humain, ont masqué à maintes re-

prises la souveraine liberté de la grâce. Ce qu'elles ont révélé aux pasteurs, à travers leurs étalonnages ou leurs mensurations, ce n'est pas le peuple de la Pentecôte. Or c'est ce peuple précisément que, sous l'influence de l'Esprit, nous avons à pressentir. Il n'y a pas trop de tout nous-mêmes, à chaque instant, pour n'en point méconnaître l'appel. Des statistiques faciles ou des nomenclatures qu'un robot peut à la rigueur établir, circonscrivent tout au plus des masses : aurions-nous l'affreuse illusion de les avoir entre les mains ?

Depuis les origines, aussi folle tentation de cléricalisme s'est-elle présentée sous des dehors plus inoffensifs ? Notre époque, impatiente de possession et de puissance, est celle des dieux. Là où succombent de tous côtés le politique, le psychiatre, le militaire ou le romancier, pourquoi le prêtre de Jésus serait-il à l'abri du moindre envoûtement ? Nous avons à restituer obstinément aux âmes leur véritable dimension, celle que nul n'a jamais sondée, puisqu'elle relève de l'Amour de Dieu. Du même coup devient inéluctable leur préparation à l'Invisible.

Notre situation sacerdotale abonde en paradoxes. Ce que nous transmettons, en toute rigueur nous ne le savons pas : nous le croyons et nous le donnons à croire. Jusqu'à la fin des temps, seul l'Esprit connaîtra l'ordre, le mouvement et les jointures inaccessibles de la Vérité. Pourtant, à la foi de celui que nous évangélisons, il ne manque rien. On a raison d'enseigner méthodiquement, de dresser des programmes et d'établir une progression; à une condition toutefois, qui est de se souvenir que la Parole ne peut être entendue sur un point, sans devenir présente tout entière. Tout se tient et vit de concert en elle. Qui l'écoute, reçoit Quelqu'un dans son cœur. C'est ce qui nous commande de reconnaître l'authenticité de la foi chez un enfant en cours d'instruction ou chez les petites gens : la plénitude, si cachée qu'elle leur demeure en maints domaines, est possédée, ou plutôt les possède.

Tel est le fondement du devoir qu'a l'Église d'associer à l'annonce du Kérygme, l'ouverture incessante des voies les plus hautes. Avec le premier homme de la rue, nous sommes menacés d'avoir affaire à un saint. Il n'y a aucun inconvénient à nous inspirer, pour le conduire, tout ensem-

ble de saint Benoît, de saint Dominique, de saint Ignace et de saint François. Ce qu'il faut, c'est apporter à cet inconnu que marque une grâce privilégiée, la lumière et l'expérience de l'Église qui nous a mandatés. Il y aurait injustice grave à l'abandonner aux tâtonnements ou aux improvisations d'une recherche ardente, mais solitaire.

II

Une éducation spirituelle s'impose donc : il faut faire retour à cette discipline ancestrale. De quelque façon qu'on l'entende, elle aura toujours trait plus ou moins, comme le rappellent Jacques et Raïssa Maritain, à l'oraison, à la solitude avec Dieu et à la contemplation dans le silence. Si, de fait, nous avons eu tendance à négliger dans notre pastorale ces démarches fondamentales, faut-il en conclure que notre effort liturgique les a écartés ?

Ma conviction profonde est tout autre. Notre illogisme, en la matière, a été plus singulier qu'il ne paraît. *Dans ses lignes directrices*, le renouveau du culte auquel nous avons participé, les supposait à tout instant. Bien plus, j'estime qu'il en a communiqué le pressentiment et la première expérience à bon nombre de fidèles qui les ignoraient. Obscurément, il en a imposé la nécessité.

On objectera sans doute que les innombrables initiatives qui ont surgi depuis la guerre, avaient en propre, précisément, d'être dépourvues de pareilles lignes directrices. Au moins ont-elles contraint à les rechercher et à les formuler : c'est alors seulement, à mon avis, que s'est constitué ce qui mérite de s'appeler la pastorale liturgique d'aujourd'hui.

J'écris ces lignes un dimanche après-midi. De sept à treize heures, les messes n'ont cessé de se succéder et celle du soir commencera bientôt. Dans quel esprit le célébrant et le prêtre qui l'assistera vont-ils l'aborder ? Du fond de l'église, à la faveur du ministère de portier, je les verrai et je les entendrai interpeller les six ou sept cents fidèles dont les rangs montent jusqu'au chœur. De quels signes sera marquée cette Assemblée ?

Ce qui frappe dès l'abord, c'est une certaine force : quel-

qu'un d'étranger à notre croyance parlerait peut-être même d'un ton ou d'un style à l'emporte-pièce. La messe, en effet, s'affirme pour ce qu'elle est : elle enveloppe le mystère et ne s'en excuse pas, elle ne s'en justifie pas non plus. C'est ce qui la distingue radicalement d'une réunion d'information ou d'un meeting sur la place publique. Elle implique une initiation chrétienne et n'est point destinée à la procurer. L'assistance possède un langage et un monde intérieur qui lui sont propres : la liturgie les met en œuvre. Il y a quelques instants, hommes, femmes et enfants circulaient dans la rue, sans que rien ne permette de les reconnaître; ce sont eux aussi qui fournissaient pour une part le public du cinéma et la foule du métro. Dans cette église, ils manifestent une autre unité, celle qu'ils ont reçue d'en-haut : ils représentent le peuple élu, dont ils vont traduire en vérité le message et la grâce — se réduiraient-ils à une poignée de pauvres gens.

Il est bien évident que l'Assemblée liturgique fait appel aux ressources spirituelles de chacun. Elle aurait quelque chose d'alarmant si elle n'éveillait que la conviction d'un moment : elle sollicite et tire à soi une multitude d'existences qui doivent tendre quotidiennement à la fidélité; elle engage cette part de nous-mêmes que le Sermon sur la Montagne invite à réserver chaque jour au Père « qui voit dans le secret ». Celui qui est destiné à y participer, c'est *tout* homme qui croit. Le débat revient à savoir si le renouveau liturgique ne nous a pas à ce point absorbés, à lui seul, que nous ayons quelque peu perdu de vue la présence discrète, mais nécessaire, de cet homme-là.

Sans lui, que deviendrait cette célébration solennelle de la Parole, à laquelle depuis quinze ans nous avons apporté tant de soins? La Parole recèle un mystère d'accomplissement. Suivant le texte mémorable de saint Jean de la Croix, le Père nous a *tout* dit en son Fils. Il n'a plus d'autre parole à nous dispenser : la lui réclamer serait faire injure à Celui qu'il a envoyé. La Parole contient l'origine et l'achèvement de toutes choses : elle annonce et elle commande. C'est sous sa Toute-Puissance que nous vivons. Le fidèle qui entend docilement l'épître et l'évangile de la messe, sait-il que la Vérité proférée à ses oreilles l'interpelle, le prévient, commence déjà de devenir sienne et d'instaurer en lui son

ordre, pour peu qu'il s'ouvre à elle ? Il traverserait les événements en étranger et manquerait son propre destin, s'il en cherchait la signification et le mouvement ailleurs que dans cette Révélation, où rien n'est évoqué, sinon à la lumière de l'avènement glorieux et irrésistible du Fils de l'homme. La proclamation liturgique de la Parole atteste devant toute l'Assemblée chrétienne cette audace anticipatrice et contribue à son œuvre parmi nous. Toute la communauté priante est provoquée par le rite à franchir d'un bond l'abîme du temps de l'épreuve. Établie dès maintenant par la foi sur la rive où nous aborderons tous, c'est à partir du Royaume de la Promesse, dont elle touche de quelque manière le sol, qu'elle s'efforce de maîtriser et d'infléchir sa course sur les eaux sans chemin. Il n'y a pas d'autre façon, pour tout un peuple, d'exister. Notre aujourd'hui ne trouve son sens qu'attiré et recréé par ce que nous possédons d'éternel.

Comment prétendre que les pratiquants du dimanche manifestent cette assurance et connaissent cette foi, qu'ils éprouvent les sentiments convenables d'adoration, d'action de grâce et d'humilité, s'ils n'ont pas médité longuement la Parole de Dieu dans leur cœur, s'ils ne combattent pas sans relâche, là où ils sont, pour y plier leur conduite, s'ils ne sont pas impatients à tout moment de suivre la grâce rectrice et miraculeuse qui leur est donnée dans la simplicité de leur vocation ?

Dès lors, comme le soulignent Jacques et Raïssa Maritain, il n'y aura pas de concours profond et durable du fidèle à la liturgie sans ascèse ni contemplation habituelles. C'est un point acquis de la doctrine catholique, qu'on n'attente pas à la perfection du sacrifice eucharistique du Christ, pour affirmer une offrande des fidèles qui, à la mesure de leur sainteté, les amène à ratifier la consommation du Mystère en eux-mêmes. Ce n'est pas un élément dont on puisse faire fi. Il est indissolublement constitutif du drame qui se déroule sur nos autels.

Tels les Apôtres après la Pentecôte, c'est toujours *in novitate Spiritus* que nous sommes invités à célébrer l'Eucharistie. Une remarque s'impose toutefois qui nous conduit immédiatement au cœur de notre réflexion. Impossible d'oublier que la Pentecôte a suivi la Cène et la Croix. C'est

du Sacrifice du Corps et du Sang du Seigneur que nous tenons toute grâce d'union. Le Christ s'est offert au Père pour le renouvellement de notre condition pécheresse et c'est à travers la sainteté de son Humanité que nous recevons maintenant notre appel à la vision bienheureuse. Il n'y a pas de vie de l'Esprit qui, dans son principe, précède le mystère eucharistique : loin d'y mener, elle en jaillit.

Aussi bien, dans l'ordre chrétien, la vertu morale de religion reçoit-elle une élévation singulière, puisque, consistant à revêtir les dispositions intérieures du Fils unique, elle est inséparable de sa contemplation et en introduit le secret en chacun d'entre nous.

C'est bien ce que, pasteurs, nous espérons, quand les grandes portes de l'église ouvertes, nous regardons les fidèles s'éloigner dans la rue. Nous serions bien déçus qu'ils aient simplement rempli leur devoir dominical. De leur participation à l'action divine, quelques-uns au moins n'ont pas pu ne pas retenir quelque don d'en haut qui s'exprimera, à moins qu'ils n'y mettent obstacle, par un désir personnel d'oraison, l'amour de la solitude avec Dieu et un silencieux regard de l'âme.

III

Le mouvement liturgique de ces derniers temps aurait dû nous obliger par lui-même à insister sur ces démarches essentielles. Il est à ce point fondé sur elles que le reproche de les méconnaître ou, d'une manière générale, de rejeter au second plan la vie intérieure, nous heurte comme une injustice. Le renouveau de la prière publique a développé au contraire une faim et une soif spirituelles dont témoignent non seulement la multiplication des baptêmes d'adultes, mais la ferveur et le retour à Dieu de foules de plus en plus denses. Il est impensable que, fini l'office, tous ces hommes et toutes ces femmes que nous connaissons aient tout laissé là et se soient débarrassés des expressions de leur foi comme d'un vêtement revêtu quelque temps pour la fête. Les confessions entendues par des centaines de prêtres depuis des années, attestent qu'un authentique amour de Dieu s'est emparé de leur existence.

Je n'en suis que plus libre pour reconnaître que nous

n'avons pas suffisamment enseigné cet itinéraire de l'âme à Dieu, dont la communauté a besoin de recevoir le rappel incessant. Nous avons cru trop facilement à une sorte d'entente tacite sur tous ces points entre les fidèles et nous. Cette erreur, là où elle a existé, n'a pas été sans inconvénient.

L'expérience prouve aujourd'hui que les générations, tant nouvelles qu'anciennes, ont besoin à cet égard d'une pastorale vigilante. Elle éviterait de la sorte, à des pratiquants mieux intentionnés qu'éclairés, plus prompts qu'intérieurs, des confusions et même certaines déviations d'esprit qui vont exactement à l'encontre de nos efforts et des intentions de l'Église.

Les réformes récentes sont nées à la fois d'un appel de l'homme d'aujourd'hui et d'une redécouverte de la Tradition. L'une et l'autre d'ailleurs se concilient profondément, là ou une vue d'ensemble de la situation peut être prise. Les lignes majeures de la renaissance liturgique sont nées de leur accord. Méconnaître cet accord ou se soustraire à ces directives, c'est risquer de manquer soit à l'homme, soit à la Tradition, parfois aux deux tout ensemble.

Il y avait à coup sûr, avec bien d'autres motifs, un certain sens de l'homme, dans le fait de souhaiter une plus active participation des fidèles au Saint-Sacrifice. Il paraissait anormal, et, pour tout dire, « inhumain » que ceux-ci soient invités à ratifier une Parole que dans l'ensemble ils ne comprenaient guère ou qu'ils ne puissent suivre un drame où ils sont tout de même engagés. Des rites et des mesures ont été établis, afin d'y porter remède.

Est-ce que, pour autant, de nouveaux dangers ne nous menacent pas ? Il n'y a aucun doute, par exemple, que l'intelligence de la prière de l'Église concourt de soi à son accueil et favorise le règne de la grâce en nous. Mais il est non moins évident, comme nous l'avons montré, que c'est *tout* le croyant qui prie et que sa participation effective demeure un mystère de foi. Nous tomberions dans le naturalisme, si un échange bien réglé entre la foule et le célébrant nous tenait lieu d'action eucharistique ou si nous en venions insensiblement à réduire à peu de chose l'événement qui s'accomplit, quand les conditions techniques et matérielles de son expression liturgique font plus ou moins défaut.

N'arrive-t-il pas de rencontrer des fidèles qui prétendent « ne plus pouvoir prier », si la messe n'est pas célébrée face au peuple ? Nous estimons pour notre compte que cette disposition de l'autel correspond, en effet, à un ordre de l'Assemblée. Mais quel dommage spirituel, si les « circumstantes » n'ont pas été formés assez sérieusement, pour s'engager dans le Sacrifice du Christ en toutes circonstances ? Il leur manquerait une inaliénable liberté de la foi. Tant que Rome n'aura pas promulgué pour l'Occident de nouvelles décisions, il restera dans la messe une part irréductible de textes latins, qui enferment notamment et enfermeront encore pour bien longtemps sans doute l'essentiel de l'Eucharistie. Les fidèles doivent de quelque façon, coûte que coûte, s'y associer. Il serait catastrophique que l'attrait légitime de la langue vivante leur dissimule que ces paroles même étrangères, plus que toutes les autres, sont Vie.

Il existe aujourd'hui à peu près dans toutes les paroisses, des personnes, et parfois des milieux, qui ne trouvent pas dans leur foi la ressource de dépasser ces difficultés d'incarnation de la liturgie. Parfois nous les voyons espacer leur pratique religieuse et pour finir, s'éloigner de l'Église. Les aurions-nous si mal évangélisés, qu'ils compromettent si légèrement leur participation à un mystère que l'humanité a attendu douloureusement pendant des siècles ? Ont-ils reçu une si faible révélation du Salut ? Ce n'est pas trop dire qu' « inhumanité » pour « inhumanité », ils sont tombés, d'une manière désastreuse, dans la pire qu'on puisse imaginer. Quelles que soient les excuses qu'on leur reconnaisse, leur attitude ne va pas sans la perte d'un certain sens de Dieu et de l'homme.

Il y en a d'autres témoignages. Le renouveau liturgique s'inscrit dans l'histoire de l'Église, dont il tend à exprimer la Tradition pour aujourd'hui. Ce serait une forme d'irresponsabilité grave de le concevoir ou de prétendre y contribuer comme s'il avait pour fin de monter une représentation eucharistique. Certains visiteurs nous donnent à penser qu'ils attendent de leurs prêtres le spectacle religieux de la saison. Ils ignorent que dans chaque fidèle qui prie, c'est l'Église tout entière qui prie, l'Église de France et l'Église du reste du monde, l'Église de 1961 et l'Église de toujours. Hors cette dimension, il n'existe pas d'expression

cultuelle authentique. Depuis le début, l'Église possède des liturgies de langue et de style multiples; l'accent n'y est même pas toujours mis sur les mêmes thèmes de la foi commune. Il n'en reste pas moins que de formes originales et de dates différentes, elles ont toutes ce trait imprescriptible : le mouvement intérieur qu'elles traduisent est *universalisable*. C'est un seul et même Esprit qui prie en toutes circonstances dans l'Église du Seigneur.

Telle est la raison pour laquelle Rome ne cesse de maintenir avec fermeté qu'il n'y a qu'un législateur en cette matière : le Pape lui-même. Certes il est prévu que les évêques peuvent sous son autorité et dans des limites précises, promouvoir ou tolérer des initiatives *ad experimentum*. Il restera toujours téméraire à un prêtre ou à un groupe de fidèles, de prétendre à eux seuls, par je ne sais quel génie d'intuition, dégager ou instaurer une expression liturgique propre à notre temps et fidèle à tous les temps. Les réformes qui se trouvent confirmées, sont habituellement préparées depuis de longues années et même des générations. Elles arrivent lentement à maturité et la forme sous laquelle elles demeurent, représente généralement un arbitrage de l'autorité suprême parmi des projets divers, plus ou moins heureux.

Le renouveau véritable ne supporte donc pas certains procédés individuels, simplistes et expéditifs. Les normes qu'il dégage, loin de procéder de l'impatience de quelques-uns, ne correspondent à rien moins qu'à la Sainte Tradition de l'Église du Seigneur. Seul en pressent le prix et en préserve le respect celui qui, dans le fond de son cœur, tout au long de la difficile existence humaine, ne cesse de rendre grâces pour le don incomparable qui lui a été transmis.

Naturalisme et goût de la nouveauté, dès qu'ils apparaissent, ont la valeur d'un signal d'alarme. Ils dénoncent chez ceux qui en sont atteints une méconnaissance grave du mystère de la prière publique. Ce mystère est indissociable de celui de leur propre prière. C'est tout eux-mêmes qu'il faut sauver. Initiation spirituelle et pastorale liturgique ne font qu'un. Notre devoir présent est de les associer plus que jamais.

Daniel Pezeril,
curé de Saint-Jacques du Haut-Pas.

Chronique catéchétique

Antoine Paulin : *Saint Cyrille de Jérusalem catéchète*, Paris, Éditions du Cerf, 1959, 20 × 13 (Coll. « Lex Orandi »); 10,80 NF.

Depuis quelques années, un remarquable travail de recherche est en cours pour faire profiter l'enseignement religieux des richesses bibliques et liturgiques contenues dans les catéchèses des Pères de l'Église. Le présent volume s'inscrit dans cette ligne.

L'auteur analyse la manière et le contenu des catéchèses que saint Cyrille, évêque de Jérusalem († en 386), adressait pendant le Carême aux « photizomenoi », catéchumènes qui s'étaient fait inscrire pour l'ultime préparation aux sacrements d'initiation; on sait que certains critiques estiment que les cinq catéchèses « mystagogiques » (destinées aux néophytes, pendant la semaine pascale) ne sont pas de saint Cyrille, mais de son successeur, l'évêque Jean : le P. Paulin les utilise néanmoins dans son étude, cette question d'auteur n'étant pas d'importance capitale pour son propos qui est de nous manifester les caractéristiques de la catéchèse à cette époque.

Nous sommes au milieu du 4e siècle, l'Église jouit de la paix, la catéchèse peut délaisser les accents apologétiques pour explorer avec ferveur les mystères célébrés dans sa liturgie. Plus pasteur que théologien, saint Cyrille a le sens de la pédagogie catéchistique. Il excelle à présenter, à partir de la liturgie, en un langage imagé et accessible aux simples, la doctrine chrétienne comme une histoire du salut qui doit s'épanouir en vie chrétienne.

L'*objet* de la catéchèse est l'Histoire du salut, salut voulu par la Trinité et réalisé historiquement en son nom par le Christ. Pas de catéchèse efficace qui ne soit unifiée : et c'est pour saint Cyrille la personne du Christ qui assure l'unité parce qu'il est au centre de l'histoire. Même la mission de l'Esprit ne fait qu'accentuer ce « christocentrisme » foncier : « L'Esprit-Saint a annoncé le Christ par le moyen des Prophètes et, après la venue du Christ, est descendu pour lui rendre témoignage. »

Le *but*, c'est la vie chrétienne qui s'épanouira, l'heure venue, en vie éternelle. « *Instruits* et *convertis* dans cette Église catholique, nous obtiendrons le Royaume des cieux et nous hériterons de la vie éternelle » (Catéchèse 18e). Vie chrétienne courageuse et militante par un réel effort d'amendement personnel en réponse à la grâce qui prévient — vie chrétienne conquérante par un apostolat audacieux

dans les perspectives du Règne à promouvoir : la Foi est une lumière divine qui doit rayonner.

La *méthode* ? celle même de la Liturgie : entrer dans le mystère par la voie des symboles : leur « capacité accrue d'expression » fait pénétrer comme intuitivement au cœur d'une réalité que de purs concepts ne sauraient atteindre. Par la voie de la liturgie qui est *symbole* et qui est *action* (non analyse comme la théologie), la catéchèse doit assurer l'entrée personnelle du sujet dans le mystère pascal du Christ...

Jean Godefroid, o.p. : *Catéchèse biblique et liturgique des sacrements*. Bruges, Apostolat liturgique, 1957, 23,5 × 16, 72 pp. (Coll. « Paroisse et Liturgie »).

Voici une mine de suggestions pratiques pour nos catéchismes sur les sacrements. Donnons-nous à ces « gestes du Christ » toute leur signification ? ne les privons-nous pas, par une « explication » trop étriquée, d'une partie de leurs résonances.

Résonances « évangéliques » en premier lieu. La simple juxtaposition, à propos de chaque sacrement, des textes du rituel et des « paroles de Dieu » (Évangiles et Épîtres) suffit à replacer les sacrements dans leur milieu vivant, la Nouvelle Alliance dont ils sont les signes. Piste pédagogique féconde : soignons-nous assez ce lien Bible-Sacrements, essentiel pour éviter tout formalisme rituel ?

Résonances liturgiques ensuite. Entendons par là le rattachement étroit des sacrements « actes du Christ » aux mystères du Christ actualisés par la liturgie tout au long de l'année. Les mystères du Seigneur ne sont pas des souvenirs morts, mais, par la liturgie, des présences et des actions d'aujourd'hui. Le Seigneur se manifeste, le Seigneur passe, le Seigneur nous fait part de son Esprit... L'auteur, grâce à un remarquable choix de textes convergents (du magistère : *Mediator Dei* — de la liturgie — de l'Écriture), nous aide à découvrir comment chaque sacrement ne se réduit pas à un bref moment de grâce (celui du signe sensible), mais se répercute au cours de l'année liturgique. Les sacrements « valorisés » par toute la liturgie !

Pour prendre un exemple, le sacrement de pénitence est sans doute celui qu'on a le plus tendance à localiser et limiter à un moment déterminé, celui de la confession et de l'absolution. Or précisément, c'est toute la liturgie, particulièrement celle des temps de « pénitence », qui va nous aider à sortir de cette conception étriquée, propre à dévaluer le sacrement, à le réduire à un geste formaliste qui « ne fait pas sérieux ». Elle nous apprendra que la pénitence est une des dimensions nécessaires de notre vie chrétienne, une « constante » de notre culte « en vérité » : la liturgie nous donne le sens du péché — creuse en nous une sorte d'avidité de purification — nous fait désirer et reconnaître celui-là seul qui peut le produire en nous — fait naître la volonté si peu « naturelle » de réparer et de se convertir... Concevoir le sacrement de pénitence en dehors de cette mentalité liturgique globale est un manque à gagner certain, une erreur même.

Non, vraiment, « dans la sainte Église de Dieu, rien n'est plus saint, plus utile, plus excellent ni plus divin que les sacrements institués par le Christ pour le salut du genre humain ». Cette affirmation solennelle du préambule du Rituel ouvre le présent fascicule et le conclut. Ne justifie-t-elle pas un effort des catéchistes en vue de rafraîchir aux bonnes sources leur enseignement sacramentaire ?

Documents catéchétiques. Paris, Éditions C.E.F.A.G., 153, rue de Grenelle, Paris-7e. Dossiers trimestriels, 30 × 24. Abonnement annuel : 28 NF.

Les *Documents catéchétiques* éditent, selon un rythme trimestriel, des séries de reproductions photographiques, en héliogravure, intéressant l'enseignement religieux. Chaque série est centrée sur un sujet relevant de l'une ou l'autre des trois catégories suivantes : liturgie, bible, histoire de l'Église. Jusqu'ici ont paru la messe, les temps apostoliques, le baptême, l'unité des chrétiens, la Passion, l'ordination.

Dans chaque dossier, on trouve un choix de reproductions photographiques (de douze à quinze suivant les séries) en format 30 × 24. Quelques feuillets présentent des textes et des tableaux fort utiles pour la catéchèse et l'explication des images. Pour presque toutes les séries parues, une planche récapitulative recueille l'ensemble des documents réduits au format 10 × 8 (avec possibilité de commander en nombre ces planches récapitulatives, ce qui permet le découpage pour le cahier de catéchisme). Souvent une carte de grande dimension, ou une reproduction photographique en 30 × 24, sont adjointes au dossier.

Les photographies évitent avec raison l'académisme de studio. Les documents sur la messe se réfèrent à une célébration paroissiale solennelle; les gros plans y alternent avec des vues qui évoquent la présence de l'assemblée. Le choix des moments de la célébration révèle un sens averti de l'essentiel. Mais ne risque-t-on pas, en appelant la première partie « Préparation », de la déprécier dans l'esprit des enfants et des fidèles — qui n'y sont que trop portés ?... Et pourquoi utiliser encore les désignations « messe des catéchumènes » et « messe des fidèles » ? Ces derniers sont concernés, autant que les premiers, par la liturgie de la Parole...

Dans la série sur le baptême, on remarquera deux photos particulièrement heureuses : celle de l'accueil et celle de l'entrée dans l'église. C'est du baptême des enfants qu'il s'agit : on nous promet une autre série sur les rites du baptême des adultes.

L'initiative des éditions C.E.F.A.G. doit être encouragée. Notre époque a le goût du « document ». Si l'on risque aujourd'hui d'être saturé d'images, il n'en est que plus important de les bien choisir. Ce serait, en particulier, un non-sens d'expliquer un sacrement sans partir des cérémonies et des gestes significatifs. Cependant, ajouterons-nous, les plus belles images graphiques ne suffiront jamais à constituer le « signe » visible destiné à introduire aux vérités du salut;

ce qu'il faut que les catéchisés puissent « voir », ce sont les rites eux-mêmes dans le cadre de la vraie célébration. Mais ces photographies pourront valablement servir d'instrument pédagogique pour introduire à la catéchèse des véritables « signes ».

J. Dheilly : *Histoire Sainte*. Illustrations de Line Touchet. Paris, Éditions de l'École, 1958, 22 × 17, 314 pp. Édition courante : 5,80 NF.

On saura gré à M. l'abbé Dheilly d'avoir mis sa compétence au service des catéchistes. Il prend soin d'avertir que sa nouvelle *Histoire Sainte* a été faite pour des usagers de onze ans et plus — c'est bien, en effet, à partir de cet âge qu'il convient de proposer un programme suivi d'Histoire Sainte proprement dite, les étapes antérieures appelant plutôt un unique catéchisme qui intègre dans son déroulement des récits bibliques particulièrement riches d'enseignement religieux.

L'Ancien et le Nouveau Testament se partagent le contenu du manuel, presque à égalité. Les prophètes et les livres de sagesse ne sont pas réduits à la portion congrue — ce qui suffirait déjà à distinguer heureusement cette *Histoire Sainte* de beaucoup d'autres. L'ensemble se présente toutefois sous les allures d'un récit; celui-ci épouse autant que possible le texte de la Bible, mais les textes eux-mêmes de l'Écriture Sainte, typographiquement mis en évidence, ne sont pas très abondants : ils sont choisis avec beaucoup de discernement.

A la différence de certaines histoires « du peuple de Dieu » qui commencent avec l'appel d'Abraham, pour évoquer ensuite seulement les récits des origines tels qu'ils furent religieusement racontés plus tard et transcrits par les scribes inspirés, la présente *Histoire Sainte* s'ouvre par le poème de la création. C'est une méthode tout aussi légitime, dès lors qu'on veut montrer que l' « histoire sainte » est plus large que la seule histoire du peuple juif.

Il vaut la peine de signaler la manière franche et délicate dont M. l'abbé Dheilly présente certaines pages de la Bible comme le récit de Jonas ou la belle histoire de Ruth : sans traiter explicitement de la notion des « genres littéraires », il sait replacer dans leur contexte ces livres pleins d'enseignement religieux... Tout au long de ce manuel, écrit simplement, on perçoit d'ailleurs le souci religieux allié à la préoccupation de ne rien introduire de contraire aux normes les plus saines de la critique. Le Nouveau Testament donne lieu, en particulier, à une présentation d'une valeur catéchétique rarement atteinte.

Pédagogiquement l'ouvrage est très clair, bien divisé et sous-titré, les illustrations satisfaisantes. Très judicieux nous sont apparus les culs-de-lampe qui terminent les chapitres de la partie consacrée à l'Ancien Testament : explicité par une brève formule, leur but est de manifester le lien avec le Nouveau Testament.

De nombreuses photos documentaires en pleine page agrémentent

l'ouvrage : elles nécessiteront un commentaire approprié, car l'usager ne verra pas toujours dès l'abord leur relation avec le texte du chapitre.

Un livre qui, par son style et sa présentation matérielle, inspire un très grand respect pour cette histoire sacrée.

Abbé A. Renou : *La belle promesse*. Histoire Sainte pour les jeunes de huit à douze ans. Avant-propos du R. P. Gourbillon, préface de M. François Amiot, illustrations de François Berte. Mulhouse, Éditions Salvator, 1959, 18,5 × 13,5, 156 pp.

Il ne s'agit que de l'Ancien Testament, du temps de la belle « promesse ». Cependant, le livre se termine par quelques pages rapides sur le Sauveur attendu, quelques histoires de saints et les récits des apparitions de Notre-Dame : cette façon de situer ces dernières à la suite de l'Histoire Sainte comporte un danger non chimérique, celui de mettre sur le même plan la Révélation biblique et les révélations privées dans l'histoire de l'Église...

« La belle promesse » se caractérise surtout par l'art avec lequel l'auteur sait parler aux enfants. En dépit de nombreux et longs passages entre guillemets, c'est une adaptation très libre du texte biblique et non, comme on pourrait le croire, un ensemble de larges citations. Il eût mieux valu supprimer la plupart du temps ces guillemets, dès lors que la glose et la transposition ne méritent aucun blâme...

Mais le style de l'auteur rend bien l'atmosphère des récits; il est enjoué, vivant, pittoresque. Ces qualités enviables comportent leur risque... je n'affirmerai pas qu'il a toujours été évité. Le merveilleux, le féerique, le caractère prenant de ces « contes » peuvent masquer le sens religieux de la Bible à de jeunes enfants qui ne baignent pas dans un milieu fortement chrétien... « Voilà, certes, une manière agréable de revivre l'Histoire Sainte et de l'assimiler... Vous allez voir, c'est amusant. » Ainsi s'exprime l'auteur dans son introduction. Et il ne se trompe pas. Reste à savoir si cette manière est bonne du point de vue catéchétique...

Disons, pour ne pas paraître chagrin, que ce petit livre pourra servir de lecture aux huit-douze ans dans le cadre extra-catéchistique d'une famille chrétienne; qu'il sera lu avec profit (et une jubilation certaine !) par les catéchistes qui y prendront des leçons utiles sur l'art de parler aux enfants un langage adapté et vivant. Il leur restera à choisir judicieusement tel ou tel récit en fonction de leurs séances d'enseignement religieux et d'en bien manifester précisément la portée de révélation sacrée. Il ne serait pas bon d'enfiler à la suite tous ces chapitres hauts en couleur : la Parole de Dieu ne doit pas être démonétisée, ses richesses valent d'être monnayées — ce qui est bien différent.

Guide de lectures bibliques pour l'année scolaire, en correspondance avec les cycles liturgiques, par une équipe d'éducateurs du diocèse de Strasbourg. Paris, Éditions Bonne Presse, 1958, 19×14, 460 pp. (Coll. « Vérité et Vie »).

C'est un « livre du maître » qui correspond au manuel scolaire intitulé *Lectures bibliques* antérieurement paru aux Éditions Alsatia — lequel contenait un choix de textes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le « guide » que voici propose quatre-vingt-seize leçons s'adressant à des élèves de douze à quatorze ans, fréquentant une école chrétienne. Chaque leçon est l'explication catéchétique d'un des textes bibliques du manuel des enfants.

On vient d'employer le mot « explication »... Qu'on ne s'y trompe pas. « Expliquer une page de la Bible, dit Mgr Elchinger dans l'introduction pédagogique, c'est communiquer « la Parole de Dieu ». Il faut que les élèves se rendent compte que ce n'est pas un simple exercice de « lecture de textes ». On commencera donc la leçon par quelque chose qui marque une coupure avec le travail scolaire, par exemple, par un chant exécuté dans une attitude respectueuse. »

Les enseignants chrétiens trouveront très précieuses les indications détaillées et parfaitement ordonnées de chaque leçon. D'abord le point d'accrochage psychologique : il s'agit, tout en faisant transition avec les occupations profanes, de placer les enfants sur le chemin de la vérité religieuse afin qu'ils ne s'arrêtent pas, dans le texte biblique, à telle image secondaire, à telle aventure qui ferait écran... Le texte lu avec respect et recueillement, viendra alors l'explication du message religieux pour laquelle on nous fournit d'amples directives (sur l'évocation de l'ambiance et du milieu, le sens des termes un peu difficiles, la mise en relief du message religieux). Puis ce sont des suggestions fort utiles pour l'application à la vie de l'enfant du message contenu dans le texte biblique étudié. Le sommet de la séance est atteint avec la prière : en effet, le dialogue entre l'enseignant et les élèves doit conduire à un dialogue entre ceux-ci et Dieu. Pour cela des conseils sont donnés en vue d'une prière utilisant le texte biblique. Enfin il reste à assimiler cet enseignement issu de la Parole de Dieu : mémorisation de tel passage, certes, mais aussi activités d'intériorisation (dessin, chant, questionnaires, efforts à entreprendre sont proposés qui doivent donner l'occasion aux enfants de réagir personnellement au message de Dieu et de l'approfondir en l'exprimant selon leur goût et leur capacité).

Ce schéma de chacune des quatre-vingt-seize leçons laisse deviner le caractère éminemment pratique de l'ouvrage, résultat d'une collaboration de catéchistes et d'enseignants qui « ont du métier » et qui sont à la fois très informés et solidement réalistes dans leur didactique. Il faut, par exemple, s'être heurté à la difficulté d'introduire des pré-adolescents aux richesses du mystère pascal pour apprécier la sagesse pédagogique des auteurs : un pas après l'autre, mais sans rien sacrifier d'une telle richesse, sans rien trahir de ce mystère central et inépuisable !

Relevons cet avertissement de Mgr Elchinger : « On se souviendra cependant que l'application trop rigide d'un schéma risque d'empêcher l'adaptation du Message biblique à l'auditoire concret auquel on le présente... A force de vouloir tout expliquer dans un texte, une page de la Bible pourrait finir par ressembler à un citron pressé dans lequel il ne resterait plus rien. Le rôle du catéchiste est comparable à celui d'un éducateur qui veut donner en nourriture à des enfants un fruit merveilleux, mais difficile à prendre. Il commence par en enlever la pelure, afin que les enfants puissent plus facilement en sucer le suc nourrissant; peut-être même ira-t-il jusqu'à leur apprendre à en aspirer le suc, mais il ne peut le faire à leur place. C'est toute la différence qu'il y a entre « faire réciter aux enfants l'Histoire Sainte » et les rendre capables d'écouter la Parole de Dieu. »

Il ne faut pas omettre de signaler une autre caractéristique de cet ouvrage : les textes bibliques, dont la présentation est si utilement facilitée, sont répartis suivant l'ordre de l'année liturgique. Des introductions à chaque période en exposent l'esprit et orientent l'action catéchétique : elles sont excellentes[1], qu'il s'agisse de l'Avent (pp. 75-79), du Carême (pp. 209-210) ou du Temps de la Passion (pp. 281-284). Ainsi la Bible est méditée dans le cadre de la liturgie.

L'ouvrage est à conseiller vivement aux catéchistes chargés de l'enseignement religieux en classe de 4e secondaire (programme : la Liturgie). Il n'est, certes, pas indispensable d'avoir en même temps le manuel *Lectures Bibliques*. Les références aux livres de la Bible sont toujours données. Beaucoup de catéchistes qui, chaque semaine — le samedi, par exemple — ont l'habitude de faire une leçon sur le sens de l'office du dimanche, s'inspireront avec grand profit de ce très bon instrument de préparation.

J. Dheilly : *Histoire du salut.* Initiation biblique. Paris, Éditions de l'École, 1960, 18,5 × 13, 302 pp. (Coll. « Enseignement religieux du secondaire »).

Voici un manuel pour la classe de 5e secondaire (et éventuellement classe de 6e, là où le programme est commencé dès cette classe). Cette *Histoire du Salut* réunit en un seul volume l'*Histoire du Peuple de Dieu* et *Le Christ, source de Vie*, du même auteur (chez le même éditeur, lequel continue à les fournir séparément pour ceux qui préfèrent cette solution). Précisons toutefois que l'*Histoire du Salut* n'est pas purement et simplement une réimpression des deux manuels précités mis bout à bout. En ce qui concerne la première partie consacrée à l'Ancien Testament, peu de modifications, si ce n'est

1. Un lapsus isolé, dû sans doute à une habitude que la réforme de la semaine sainte doit nous faire abandonner, fait écrire (p. 322) : « Rechercher dans la liturgie du *samedi saint* les rappels de l'épisode du passage de la mer Rouge et les copier sur le cahier. » Cette veillée pascale n'appartient pas au « samedi saint » (qui est un jour a-liturgique), mais fait déjà partie de la célébration de *Pâques*.

quelques compléments. Par contre, la seconde partie devient une vraie vie de Jésus, alors que *Le Christ, source de vie* prenait plutôt l'allure d'une synthèse doctrinale sur le mystère de Jésus.

Il faut louer la facture pédagogique de ce manuel : très grand soin apporté à la présentation typographique, clarté didactique, abondance des illustrations photographiques et des cartes. Chaque chapitre est accompagné d'un bref résumé en caractères gras. Tous les deux ou trois chapitres, des textes bibliques sont reproduits, et une série de questions orientent la réflexion et proposent des activités.

On peut regretter que cette histoire du salut s'arrête à l'Ascension, et qu'au moins un autre chapitre n'amorce pas l'histoire de l'Église en décrivant sa vie aux temps apostoliques : l'histoire du salut s'achèvera à la Parousie.

Jeanne-Marie Dingeon : *Père et mère à l'image de Dieu*. Paris, Éditions « Le grain de Sénevé », 1960, 18 × 13,5, 128 pp. (Coll. « Documents et travaux du C.N.E.R. »).

De la naissance à six ans, l'éducation religieuse du tout-petit repose, pour l'ordinaire, sur le milieu familial de façon exclusive. Et cette étape revêt une importance que trop d'éducateurs — voire de parents chrétiens — ne soupçonnent pas. Mais que fait-on, et de quels instruments dispose-t-on, pour aider les parents dans cette tâche ? Car si le sacrement de mariage leur vaut une grâce particulière en vue de leur responsabilité éducative, il serait dangereux de croire à l'inutilité d'un guide d'apprentissage dont dispenserait l'instinct maternel, la bonne volonté et même une vie chrétienne consciencieuse.

Le nouveau livre de Jeanne-Marie Dingeon répond à ce besoin. Présenté de façon claire, agréable, émaillé de citations et de témoignages concrets de parents ou d'enfants, il fourmille de conseils pratiques donnés sans en avoir l'air.

Une première partie (« Entrée dans la communauté chrétienne ») vise la période allant de la naissance à deux ans. Les parents sont invités d'abord à méditer sur la signification de leur amour paternel et maternel : il est le signe même de l'amour de Dieu. Et la façon dont ils vivent cette spiritualité importe au plus haut degré pour la réussite de la première éducation. Suit un excellent petit chapitre sur le baptême. Un troisième souligne ce fait que le bébé vit, sur le plan religieux, par une sorte de phénomène d'osmose : « Ce dont vivent et se nourrissent les parents est sa propre nourriture » (p. 27). D'où l'importance du climat familial.

Dans la deuxième partie (de deux à quatre ans), on insiste sur les signes révélateurs de Dieu pour les tout-petits de cet âge : le cadre de la maison, la prière des parents, le dimanche, les images. C'est l'occasion de précieuses orientations pratiques.

Enfin, la troisième partie envisage les traits psychologiques et les points essentiels de l'éducation religieuse propres à l'étape des quatre-six ans. C'est la partie de beaucoup la plus longue du livre; elle ne comporte pas moins de huit chapitres. Comment éduquer à cet âge

le sens de Dieu, de la prière, de la charité, du pardon, de l'Église, de la vie et de la mort, comment assurer une initiation biblique adaptée ? Sur quels éléments sensibles appartenant à la vie du tout-petit va-t-on pouvoir s'appuyer ? Tout cela est l'objet de nombreuses indications issues d'une riche expérience. Un appendice propose un large choix de prières bibliques et liturgiques pour les diverses circonstances de la vie du tout-petit.

Cette pédagogie familiale du premier éveil religieux se caractérise par son souci d'adaptation aux possibilités et aux ressources du tout-petit et de ses parents. Mais aussi, on le remarquera, par le parti pris de grandeur et de sens du sacré : on ne « bêtifie » jamais, on ne puérilise pas les réalités chrétiennes sous prétexte de se mettre au niveau de cet âge.

On signalera et on conseillera très vivement ce petit ouvrage aux jeunes foyers chrétiens.

Petit catéchisme pour une année d'initiation, 15,5 × 11,5, 64 pp.
Pour une initiation chrétienne : programme catéchistique diocésain pour les huit-neuf ans, 21,5 × 13,5, 192 pp.

Les deux ouvrages aux Éditions « Le grain de Sénevé », 19, rue de Varenne, Paris-7e, 1959.

1. Le premier de ces deux livres est le *manuel de l'enfant*. Il a été fait pour l'année d' « initiation chrétienne » préparant à la première réception de l'eucharistie. La question se posait, en effet, d'un manuel correspondant aux exigences propres à cette année. A vrai dire, il arrive qu'un tel manuel ne s'impose pas à cet âge, les enfants sachant à peine lire; il se peut même qu'il soit à proscrire afin d'éviter que le premier contact avec la religion ne soit pour certains enfants une pure question de mots et de formules.

Il y a pourtant des cas où le manuel de l'enfant rend service : lorsque les parents s'intéressent d'assez près à la formation chrétienne de leurs enfants et désirent collaborer à l'œuvre du catéchisme, c'est dans ce but qu'a été rédigé le petit catéchisme que nous signalons ici. Il veut être un instrument pratique pour la liaison catéchisme-famille. Disons que c'est une réussite en ce genre délicat. Les grands thèmes présentés se classent en neuf groupes : Dieu; L'homme devant Dieu; Le Sauveur et l'Incarnation; Jésus et ses enseignements; Sacrement de pénitence; Le mystère pascal et la Rédemption; L'Eucharistie; Le mystère de la Pentecôte et l'Église; La vie du chrétien. Chaque leçon comporte : *a*) Une phrase en-tête qui développe le titre de la leçon; *b*) un texte liturgique, ou biblique, ou explicatif toujours très concret; *c*) une ou deux questions avec réponses; *d*) quelques réflexions que l'enfant se fera expliquer par ses parents.

Recommandons ce petit catéchisme à l'attention des catéchistes des huit-neuf ans — trop souvent encore, n'en voit-on pas qui persistent à mettre entre les mains de ces petits des « manuels » de catéchisme peu adaptés, prévus pour un âge postérieur ?

2. Mais le problème du manuel n'est pas le principal. Il s'agit

avant tout de conduire une catéchèse orale, active, très spirituelle, suivant un programme sainement élaboré. C'est ici que joue la qualité des catéchistes. Beaucoup, dont la bonne volonté est immense, se plaignent de ne pas disposer d'un temps suffisant, ou d'une formation préalable assez poussée pour préparer comme il le faudrait causeries et activités. Devant ces difficultés, un « livre du maître », correspondant au manuel de l'élève rendrait de très grands services. Ce *livre du maître*, le voici avec l'ouvrage, *Pour une initiation chrétienne*. Il a été préparé par la direction diocésaine de l'Enseignement religieux de Paris — qui a collaboré, d'ailleurs, à la réédition du *Petit catéchisme*. Les deux livres suivent donc le même plan, leçon par leçon.

On lira attentivement l'introduction qui apporte d'excellents conseils pratiques relatifs à la pédagogie de l'initiation chrétienne des huit-neuf ans : esprit, marche des causeries et activités.

Chaque leçon est présentée de façon extrêmement détaillée : une note d'introduction précisant le but, des indications sur la préparation matérielle et spirituelle, le déroulement de la causerie (entièrement rédigée...), les activités prévues, la prière, le renvoi aux questions à mémoriser dans le manuel de l'enfant... Rien n'est laissé au hasard. On serait presque tenté de dire : « C'est trop monnayé, les catéchistes (leur manque de temps aidant) vont se croire dispensés du travail personnel... » Ce serait dommage ! Rien, pas même cet excellent livre du maître, ne saurait tenir lieu de l'essentielle assimilation intérieure de la leçon par le catéchiste.

Ne regrettons pas, en tout cas, l'existence de cet ouvrage précieux : il montrera aux hésitants comment s'y prendre, il encouragera ceux qui n'ont que peu de temps pour se préparer. C'est de l'excellente pédagogie religieuse.

Madeleine Munich : *Le catéchisme des huit-neuf ans au village*. Suggestion pour trente-deux réunions de catéchisme avec *Vivre en chrétien au village* (cours préparatoire). Paris, Les Éditions Ouvrières, 1960; 21 × 13,5, 144 pp.; 7,65 NF.

Comme l'indique le sous-titre, cet ouvrage est en quelque sorte le « livre du maître » correspondant au manuel de l'enfant *Vivre en chrétien au village*, cours préparatoire.

Chaque leçon donne lieu à des indications très précises et détaillées dont se loueront sûrement les catéchistes peu expérimentés : retour sur la leçon précédente, contrôle du travail; explication nouvelle très circonstanciée, suggestions pour faire prier les enfants, pour les activités à la maison...

Le milieu rural, ses occupations, son cadre extérieur, etc., fournissent à tout moment des points de départ ainsi que des points d'application très concrets. L'ensemble témoigne d'un sens très vif de la psychologie.

Les premières leçons sur l'existence de Dieu paraissent cependant quelque peu en dehors des possibilités réelles de cet âge : la voie du

raisonnement par la causalité (rien ne peut se faire tout seul; pour faire le monde il faut un créateur...) avec les comparaisons des ouvriers, des ingénieurs, etc..., laisse perplexe. Est-ce que le sens de Dieu, et plus précisément le sens de Dieu créateur ne serait pas mieux assuré en suivant une voie plus intuitive et directe, celle de l'étonnement admiratif, de la louange ?

Les renvois aux questions du texte national s'imposent-ils à cet âge ?

Cette définition du « miracle » — « Jésus a fait quelque chose que personne ne peut faire, que Dieu seul peut faire; ce qu'il a fait s'appelle un miracle... » (p. 60) — nous semble incomplète, et elle met en relief un élément partiel de la vraie définition de façon trop exclusive. Le caractère de « signe » accompli par Dieu pour notre enseignement et notre salut devrait être exprimé dès le début : sinon les enfants vont réduire le miracle à son aspect de prodige spectaculaire et sensationnel (cf. l'Évangile...).

Un livre très marqué par le souci de la vie profane de l'enfant et par le désir de collaborer avec le milieu familial. Ce ne sont pas des qualités négligeables.

Chanoine Ducasse et l'Équipe de Toulouse : *Vers toi, Terre Promise.* Manuel catéchistique d'inspiration biblique. Toulouse, Éditions Édouard Privat, 1960, 18,5 × 14, 152 pp. (Coll. « Je suis la Lumière »).

Il s'agit d'un manuel pour les enfants de neuf-dix ans (1re année de catéchisme, élèves de 8e). Ces enfants doivent déjà avoir suivi au moins une année d'initiation chrétienne.

Le contenu en est l'Histoire Sainte. Mais les auteurs n'ont pas voulu la présenter comme une suite d' « histoires saintes » reléguées dans le passé et comme en marge du catéchisme. On propose une série de tableaux bibliques, de la création aux premiers pas de l'Église en attente du Retour du Christ; et ces pages de la Bible visent à donner un véritable enseignement religieux.

En outre, le souci apparaît d'actualiser la Parole de Dieu au regard des catéchisés. Chaque leçon comporte un deuxième volet : « Aujourd'hui dans l'Église. » L'Histoire Sainte est vécue actuellement.

Notons encore que ce manuel, qui suit un plan biblique, épouse en même temps le cycle de l'année liturgique. Autre effort de concordance à signaler : chaque leçon est accompagnée de la transcription de telle ou telle question du Catéchisme national.

Joseph Colomb : *Au souffle de l'Esprit.* Tome II : *Histoire de l'Église.* Paris, Desclée, 1959, 21 × 14, 140 pp., nombreux hors-texte. *Guide du maître, ibid.*, 21 × 14, 28 pp.

C'est essentiellement un « travail sur des documents, récits, textes ou images » (*Guide du maître,* p. 5), qui nous est proposé. Le volume III de *Aux sources* en fournit le contexte d'ensemble.

Répartis en dix-sept chapitres, ces illustrations et ces textes documentaires présentent les avantages opportunément rappelés par l'auteur : caractère concret, lutte contre le verbalisme, lien entre le catéchisme et la vie. Ils peuvent développer le goût de la recherche, le sens de l'observation critique et permettre un enseignement actif qui éveille au sens de la difficulté scientifique. Toutefois, par lui-même fragmentaire, le document ne prend son sens que replacé dans un ensemble, encore qu'il doive être intéressant, suggestif et pratique.

Les activités corrélatives, suggérées après chaque exposé d'une grande période historique, utilisent les pistes doctrinale, historique, paroissiale et d'actualité. Elles s'efforcent ainsi de conjurer les exigences de présentation totale du mystère chrétien avec celles de la psychologie des pré-adolescents.

Il convient de noter une très nette amélioration de la présentation sur le précédent volume paru (cf. *La Maison-Dieu*, 58, pp. 175-176). Habillé d'une élégante couverture orange avec une reproduction du mystère de la Pentecôte, du Greco, ce nouveau manuel propose soixante-quatorze illustrations photographiques. Destinées au découpage pour l'illustration d'un cahier, ces dernières n'auraient-elles pas avantage à se trouver plutôt encartées en une présentation séparée afin d'être détachées sans dommage ? Quant aux récits et textes, d'un éclectisme nuancé et ouvert, ils permettent des développements heureusement orientés par un *Guide du maître*, qui se veut une invitation au travail personnel et un rappel des lectures du catéchiste, plutôt qu'un « corrigé » proprement dit.

Utile, semble-t-il, pour suggérer aux maîtres d'intéressantes mises au point historiques à tous les échelons du secondaire, l'ouvrage nous semblerait surtout adapté aux classes terminales du premier cycle. Les élèves du C.E.P. et les préadolescents des « catéchismes de persévérance » y trouveraient, — avec le premier volume précité —, un instrument de travail adéquat à leur psychologie et susceptible de répondre aux exigences particulières de leur formation religieuse.

Henri Bissonnier : *Au catéchisme... que faire pour ceux qui ne peuvent pas suivre ?* Introduction de M. l'abbé Honoré, directeur du C.N.E.R. Paris, Éditions Fleurus, 1959, 18 × 13,5, 72 pp.

Pédagogie de résurrection. Introduction à une orthopédagogie catéchétique. Paris, Éditions Fleurus, 1959, 22 × 15,5, 290 pp.

Pédagogie catéchétique des enfants arriérés. Préface de S. Exc. Mgr Elchinger, Paris, Éditions Fleurus, 1959, 22 × 15,5, 240 pp.

1. Par « ceux qui ne peuvent pas suivre », l'auteur n'entend pas ci les enfants en retard au point de vue religieux à cause de leur nanque d'éducation chrétienne antérieure.

Il vise ces catéchisés, plus nombreux qu'on ne le croit d'ordinaire, que leurs déficiences mentales (et spécialement intellectuelles) handicapent gravement au catéchisme comme à l'école. M. l'abbé Bissonnier, professeur à l'Institut Supérieur Catéchétique, plaide la cause

de ces déficients. C'est une mauvaise solution de les laisser au fond de la salle en se disant qu'avec eux « on n'arrivera jamais à rien » ou bien qu' « ils attrapperont ce qu'ils pourront »; il est également illusoire de se fier uniquement à leur mémoire mécanique en pensant qu'ils ont alors compris; autres solutions de facilité : les mettre avec des enfants plus jeunes qui correspondent peut-être à leur niveau intellectuel, mais non à leur mentalité propre et à leur maturité affective; les confier à des catéchistes moins compétents alors qu'ils exigent au contraire un sens pédagogique plus averti.

L'auteur a une vaste expérience de ces cas — et une expérience réfléchie, éclairée par la science psychologique. Il attire notre attention sur le fait que ces enfants peuvent accéder à une vie morale et religieuse hors de proportion avec le niveau de leurs facultés intellectuelles. On trouvera, dans cette brochure, une réponse à des questions pratiques telles que : comment dépister les arriérations mentales ? — comment organiser la prise en charge de ces enfants ? — comment les éduquer à la prière et les amener à une vraie vie sacramentelle ? — comment même envisager leur intégration dans la communauté paroissiale ?

Ces pages, simples, agréables et très concrètes faisaient souhaiter un ouvrage de fond sur le problème soulevé.

2. M. l'abbé Bissonnier nous l'offre sous le titre évocateur de *Pédagogie de résurrection*. L'examen est ici plus approfondi, la réflexion davantage sollicitée.

Certes, c'est toute pédagogie chrétienne qui doit être une pédagogie de résurrection; en fait le mystère de Pâques est tout particulièrement vécu par ceux qui dans l'Église savent unir leurs souffrances au sacrifice du Christ pour faire œuvre de vie. Que de fois — l'auteur nous le rappelle souvent au cours de ces pages — n'est-on pas tenté d'enfermer les inadaptés dans un dolorisme sentimental et égocentrique ou dans un dangereux « victimalisme » ? Toute souffrance doit déboucher dans la résurrection, toute mort dans la vie : telle est la solution chrétienne au mystère du mal dont l'inadaptation sous toutes ses formes constitue un aspect crucial.

C'est donc tout le problème des inadaptés en lui-même que nous trouverons ici posé : malades et infirmes physiques, déficients mentaux, caractériels, retardés, délinquants...

Après avoir lu l'ouvrage, très largement documenté, on se sentirait presque écrasé par l'ampleur de la tâche à accomplir. Et n'y a-t-il pas, d'autre part, tellement à faire pour les « adaptés » ? N'y a-t-il pas un ordre des urgences, aussi bien dans le domaine simplement humain que dans le domaine de l'éducation religieuse ? Mais peut-être l'ordre des urgences que nous nous fixons n'est pas toujours celui du Christ qui va d'abord aux plus pauvres et aux plus déshérités. C'est avec une certaine gêne et non moins de souffrance que l'auteur rapporte quelques faits vécus montrant l'incompréhension à laquelle il s'est heurté ici ou là, même dans des milieux chrétiens.

Ce n'est pas uniquement le catéchiste d'inadaptés qui lira cet ouvrage avec profit. C'est aussi d'abord toute personne en contact, d'une manière ou d'une autre, avec les inadaptés eux-mêmes, que ces

éducateurs soient les parents, les médecins, les psychologues, les éducateurs spécialisés, les infirmiers, etc. Car une éducation véritable qui suppose un travail d'équipe, ne peut être faite dans l'ignorance du rôle et des efforts de chacun.

C'est aussi tout catéchiste quel qu'il soit : il aura peut-être ainsi l'occasion de mesurer l'importance du problème et il apprendra à voir avec d'autres yeux tel ou tel enfant plus ou moins inadapté dont il est chargé parmi d'autres; il y trouvera enfin — et ce n'est pas l'aspect le moins appréciable — des principes d'éducation religieuse et d'éducation tout court.

Ce n'est pas, en effet, une catéchèse au rabais qui nous est ici proposée, mais une vraie transmission du message chrétien dans toute son ampleur. Nous n'aurons pas de peine à y retrouver les grands axes de toute catéchèse authentique. — Dimension théologique d'abord : le premier chapitre est consacré à cette recherche d'une présentation du message chrétien bien centrée sur l'essentiel (sans pour autant en rien sacrifier). — Dimension psychologique : l'éducateur d'inadaptés a besoin, sur ce point, d'une connaissance approfondie et concrète. — Dimension sociologique : la personne humaine, celle de l'inadapté comme toute autre, est enracinée dans un milieu qu'il importe de connaître. — Dimension proprement pédagogique : nous retrouvons les principes essentiels de toute action catéchétique. Toute transmission de la Parole de Dieu est avant tout une œuvre d'amour exigeant que le catéchiste se donne tout entier à sa tâche. « Joie, ardeur, charité, compétence » : ces mots prennent une résonance bien plus profonde lorsqu'ils s'adressent à ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont affaire à des êtres qui se sentent diminués. Car chez ceux-ci comme chez tout catéchisé, c'est une vie chrétienne authentique qu'il faut viser à épanouir et développer; plusieurs fois, l'auteur condamne ces caricatures de la piété, ces dévotionnettes ou ce magisme sacramentel qui dessert finalement l'inadapté : on n'est, hélas ! que trop porté à lui offrir ces succédanés en pensant qu'on ne peut le faire accéder à une foi normale. La catéchèse enfin éveillera une vraie vie en Église, donc sera pleinement communautaire; il appartiendra aussi bien aux catéchistes qu'à ceux qui ne sont pas directement chargés de cette mission de tout faire pour intégrer l'inadapté dans la vie paroissiale et pour que les chrétiens autour de lui et spécialement ses éducateurs lui présentent le visage de l'Église. Cela inclut la participation liturgique et sacramentaire : c'est à cette participation que sont consacrés les importants chapitres qui terminent l'ouvrage.

Il faudrait aussi reprendre les pages très riches qui sont consacrées au climat du catéchisme (tant en ce qui concerne « le cadre » que « les cadres »), et aussi aux techniques; pages où l'auteur passe en revue les principaux moyens pratiques utilisables au catéchisme, en précisant d'ailleurs leur valeur inégale et relative : ces techniques ne remplacent ni ne précèdent l' « esprit » qui doit animer toute catéchèse.

3. Cet ouvrage de base et de réflexion, sur l'ensemble du problème de la catéchèse des inadaptés de tout genre, s'accompagne d'un volume

plus directement pratique concernant le cas des enfants arriérés mentaux.

Notons avec intérêt que c'est sur la vie sacramentelle et l'éducation de la prière de cette catégorie d'enfants, que le livre est axé, et c'est bien cette orientation qui lui donne son unité profonde.

Deux chapitres plus fondamentaux précèdent l'étude de la vie sacramentelle : le premier dégage les orientations essentielles de la catéchèse des arriérés mentaux; c'était indispensable, et l'auteur se réfère souvent à ce premier chapitre dans le cours de l'ouvrage. Le second se présente comme plus directement méthodologique et envisage le déroulement normal d'une séance de catéchisme; y figurent même des horaires-types et des suggestions très précises sur la préparation de la séance, l'accueil des enfants, la causerie, les activités, la critique, etc.

Avec le chapitre 3, nous abordons la vie sacramentelle des arriérés mentaux : il est indispensable — et l'auteur y insiste à juste titre — d'affirmer à la fois la possibilité d'une telle vie sacramentelle et la nécessité d'une préparation proche et éloignée aux sacrements.

Successivement, le baptême, la pénitence, l'eucharistie, la confirmation font l'objet des autres divisions de l'ouvrage. Enfin un chapitre plus général et non moins enrichissant sur la prière vient clore cet exposé.

Les catéchistes d'arriérés mentaux trouveront donc là, non des schémas applicables sans réflexion, ce qui serait un encouragement à la facilité paresseuse, mais des orientations et suggestions très concrètes inspirées à la fois par la théologie des sacrements et par la psychologie spéciale des arriérés.

Il était bon de nous rappeler, entre autre chose :

— que les sacrements supposent essentiellement toute une symbolique et que les arriérés mentaux, plus que d'autres parfois, sont accessibles à cet ordre de réalité;

— que la présentation des sacrements gagnera toujours à être d'abord positive et non axée sur le péché, comme c'est quelquefois le cas (voir en particulier des perspectives intéressantes à ce propos dans la présentation des symboles baptismaux : bain, illumination, vêtement blanc...);

— que le sacrement doit toujours être saisi comme don de Dieu et acte du Christ, mais aussi comme acte de l'homme, d'où la nécessité d'une catéchèse préalable, plus ou moins éloignée (et l'auteur ne craint pas de consacrer un chapitre entier, très précieux, à l'éducation morale des arriérés, avant de passer à la catéchèse plus directe du sacrement de pénitence);

— que tout sacrement doit être situé et vécu en Église, ce qui entraîne le souci de rejoindre aussi la catéchèse même de l'Église, surtout dans le sacrement de l'eucharistie.

Il est inutile d'ajouter que cet ouvrage livre l'expérience extrêmement précieuse de l'auteur : spécialiste de ces problèmes aussi bien au plan de l' « esprit » qu'au plan de la « méthode » et de la « technique ». Par ailleurs, la présentation aérée et agréable de l'ouvrage ajoute à ces qualités de fond.

A. Liégé, o.p. : *Jeune homme, lève-toi !* Paris, Éditions du Cerf, 1959, 18,5 × 12, 288 pp. (Coll. « L'Évangile au 20e siècle »).

Ce livre convient surtout aux jeunes à la veille de s'engager dans le monde des adultes; beaucoup de chapitres accrocheront les grands adolescents déjà quelque peu sortis de la période égocentrique; tous les adultes chargés d'éducation religieuse le liront avec grand profit.

Il s'agit d'un recueil de catéchèses adressées à des jeunes gens. Elles abordent les thèmes essentiels du message chrétien : conversion, mystère pascal, sens de Dieu, le Royaume, la vocation et le métier, messe et vie liturgique, vigilance et lucidité, sens chrétien du corps, de l'amour, le péché, l'Église, le témoignage et la mission, etc.

On ne cherchera pas, dans cette suite, une systématisation rigide. L'unité vient de plus profond : une vue cohérente, par approches concrètes successives, de ce qu'est la vie proprement « chrétienne ». Le langage est direct, adapté à la jeunesse actuelle, certes, mais aux antipodes de la complaisance et du romantisme. Aucune édulcoration des exigences du christianisme. Mais la libération apportée par la Vérité. La vie dans le Christ présentée sous son jour à la fois difficile et exaltant. Bref, la langue dont il faut user, lourde de doctrine et très évangélique à la fois, imagée mais sérieuse; proche de la vie et pourtant évocatrice des plus hautes réalités.

fr. Vincent Ayel
et une équipe de catéchistes.

BIBLIOGRAPHIE

L'assemblea liturgica della messa, Milano, Opera della regalità, 1960, 141 pp., in-12 (*Sussidi liturgico-pastorali*, 1).

Ce livre contient les rapports et communications d'une semaine liturgique tenue en février 1960 à Rome et destinée aux prêtres de l'*Opera della Regalità*. La jeune et dynamique équipe qui animait cette semaine se proposait des objectifs tout pratiques et pastoraux : « un efficace réveil liturgique des paroisses » et la mise en œuvre de l'instruction du 3 septembre 1958. D'où des rapports très concrets, mais solides du point de vue doctrinal sur l'assemblée, le célébrant, le peuple, le commentateur... Nous y avons retrouvé avec plaisir les thèmes et les orientations qui nous sont chers et souhaïtons que cette initiative se continue, se développe et produise tous ses fruits.

Aimé Georges Martimort.

Yvan Daniel et Gilbert Le Mouel : *Paroisses d'hier... Paroisses de demain*. Bernard Grasset, 61, rue des Saints-Pères, Paris-6e, 1957, 269 pp.

Cet ouvrage propose un très large panorama des problèmes posés aux paroisses par notre époque. Après un rappel théologique sur l'Église, nous parcourons l'histoire des diocèses et des paroisses pour aboutir aux efforts missionnaires actuels. Sont analysés ensuite la déchristianisation dans le monde moderne, la crise de certaines structures paroissiales et les dangers d'un esprit de ghetto, d'une liturgie sans vie ou d'un enseignement sans âme. « Ce n'est pas l'existence de la paroisse qui est mise en cause, c'est son mode d'existence. »

Aussi des perspectives d'avenir sont-elles esquissées : révision des limites territoriales, multiplication des paroisses urbaines, création de « paroisses personnelles » et coordination d'une pastorale missionnaire d'ensemble. La liturgie, rappelle-t-on, contribue efficacement à la formation d'un communauté paroissiale mais exige un travail apostolique conjoint. « Ce n'est pas la liturgie qui fera d'une paroisse morte ou en train de mourir une communauté chrétienne d'adultes, représentative du milieu global. » Enfin une description de la « paroisse de demain » termine le livre; vision idyllique pour une part, quand on voit la taille et la vie concrète de certaines paroisses. L'écart ressenti mesure les efforts à fournir.

Ce livre donne un tableau d'ensemble complet mais trop rapide. Une excellente mise au courant générale sur des problèmes gardera toujours sa valeur. Elle demande malgré tout d'autres analyses plus approfondies, par exemple sur le monde actuel ou sur les « relais et les postes avancés » de la déchristianisation.

J. Potel.

Missions et Liturgie, Rapports et compte rendu de la première semaine internationale d'études de liturgie missionnaire, Nimègue-Uden 1959. Rythmes du Monde, abbaye de Saint-André, Éd. Desclée de Brouwer, 1960, 248 pp.

Le P. Dalmais a donné en son temps un compte rendu de la Semaine de Nimègue-Uden (*La Maison-Dieu*, n° 61, pp.162-165). La présente publication, réalisée avec soin par l'équipe de « Rythmes du Monde », contient le texte français des rapports soumis aux réflexions des congressistes; elle y joint quelques communications que l'abondance des matières empêcha de faire figurer au programme définitif de la Semaine. Le tout est présenté par le P. Hofinger : faisant l'historique de cette session, le P. H. rappelle l'urgence apostolique du renouveau liturgique en missions et de son adaptation aux conditions locales.

Le chapitre liminaire, dû à la plume du P. Parmananda Divarkas, de Bombay, donne un aperçu général des échanges de vues. On comprend la difficulté de résumer en quelques mots l'essentiel des débats. Le P. Parmananda a réussi ce tour de force. Cependant un point précis, soulevé incidemment et sur lequel d'ailleurs le Congrès évita une discussion de fond, est énoncé dans un contexte tout à fait défavorable : il laisse entendre que souhaiter la collation du sacrement de confirmation au seuil de l'enfance équivaudrait à « s'enrôler dans l'avant-garde d'une révolution » (p. 13). C'est faire bon marché d'une conduite pastorale adoptée par de nombreux évêques en conformité avec toute une tradition !

Pour se rendre compte des souhaits unanimes des congressistes en matière de renouveau liturgique, rien ne vaut la lecture attentive des conclusions de la Semaine (p. 17-19), un peu perdues dans le volume du fait qu'elles ne sont pas signalées à la table des matières, étant incorporées au compte rendu général. On est heureux de constater que les nouvelles Facultés décennales de la Sacrée Congrégation de la Propagande ont légiféré dans le sens de certains de ces vœux (la *missa cum diacono*, les encensements à la messe lue, la date des rogations). Quelques propositions, non encore suffisamment mûries dans l'esprit de certains, ne sont pas passées dans le texte des résolutions générales. Ainsi en va-t-il du souhait que la messe des catéchumènes (*sic* !) ait pour centre, non pas l'autel, mais l'ambon et le *scamnum* (p. 13).

Souhaitons que la publication des Actes du Congrès de Nimègue occasionne une prise de conscience de ces problèmes qui tourmentent la majorité des évêques des missions : on ne lira pas sans émotion l'appel pathétique qu'au nom des congressistes S. Em. le cardinal Gracias adressait au Souverain Pontife en vue d'obtenir les facultés jugées nécessaires à l'authenticité de la vie chrétienne chez nos peuples frères de culture différente (p. 16).

X. Seumois, P. Bl.

A. Rétif, s. j. : *Initiation à la Mission.* Collection « Omnes Gentes », Édit. Fleurus, 1960, 287 pp.

Les premières lignes de cet ouvrage nous donnent le but recherché par l'auteur : « Cet essai ne prétend pas constituer un manuel complet de missiologie, ni même de théologie missionnaire. Instrument de travail pratique, il voudrait servir de guide et de stimulant à ceux, séminaristes ou laïcs, qui ont compris leur devoir missionnaire et veulent réfléchir aux exigences et à l'ampleur de la mission. »

Il semble bien que l'auteur ait réussi. Cet « essai » est vraiment un stimulant pour celui qui cherche :

— stimulant pour mieux approfondir sa vocation missionnaire et peut-être même pour la découvrir;

— stimulant car le lecteur est engagé à poursuivre par une étude personnelle les pistes que lui trace seulement cet « essai »;

— stimulant pour que cette étude puisse se prolonger en prière;

— stimulant pour que le couple étude-prière fasse jaillir l'action.

Et c'est ainsi qu'il nous fait parcourir la Bible et le temps liturgique pour nous y faire découvrir toutes les richesses missionnaires. La théologie traditionnelle voit tout un champ nouveau qu'elle peut prospecter.

Tout missionnaire affronté au monde païen y trouvera de substantielles nourritures. Et qui n'est pas affronté ainsi, ou qui ne devrait l'être ? Nous découvrons tous les jours des pays païens, qu'ils soient géographiques ou sociologiques. La conviction commence à être vécue aujourd'hui. Tout missionnaire : cela veut donc dire que ce n'est pas seulement un ouvrage pour le spécialiste des « missions de l'extérieur », mais aussi pour tout missionnaire de l' « intérieur » : tout prêtre et même tout laïc qui veut être membre vivant au sein de l'Église.

Tout chrétien qui vit son baptême devrait être un missionnaire. Et ce livre pourrait servir de base à des cercles de formation de chrétiens. L'auteur, en concluant, a une réminiscence d'une devise d'un aviateur célèbre « toujours plus haut, plus loin, plus vite »; il nous conseille de nous pénétrer de cet esprit missionnaire pour que nous puissions travailler pour le salut des âmes « toujours plus loin, toujours plus vite et toujours davantage ».

R.-M. De Metz, o. p.

L.-J. Lebret : *La France en transition (Étapes d'une recherche)*. Collection de sociologie religieuse, n° 3. Les Éditions Ouvrières, Économie et Humanisme, 12, avenue Sœur-Rosalie, Paris-13e, 1957, 165 pp.

Après vingt-cinq années de recherches et de contacts de tous ordres, le P. Lebret présente quelques aperçus de ses travaux. Enquêtes, interviews, observations, nous montrent les conditions de l'affrontement de la foi et du monde moderne dans diverses régions de France : ports de pêche bretons, vallées alpines touchées par l'industrialisation ou le tourisme, émigration bretonne à Paris, régions industrielles, etc. Pour l'étude de ce monde « en transition », l'auteur a forgé progressivement une méthode d'analyse dont les principes sont brièvement indiqués. Après plusieurs années d'utilisation, quelques améliorations de cette méthode sont suggérées (« étapes d'une recherche »). L'expérience variée, l'érudition du P. Lebret, permettent au lecteur, enquêteur éventuel, de trouver dans ce volume un éventail très vaste de problèmes et d'hypothèses concernant cet état de « transition », qui demanderaient une analyse de détail. La méthode de travail et surtout la technique de présentation graphique réclament une longue et minutieuse initiation si l'on veut respecter la complexité de la réalité humaine observée.

E. F.

Jean Cadet : *Le Laïcat et le Droit de l'Église*. Documents des Équipes Alleluia, n° 8, un cahier de 100 pages 21 × 27, couverture cartonnée, deux couleurs, illustrations au trait. Préface du R. P. Liégé, o. p. En vente aux Équipes Alleluia, 2, place Gailleton, Lyon-2e; l'exemplaire : 5 NF.

Ce cahier aidera les laïcs à mieux connaître l'Église et la place qu'ils sont appelés à y tenir. Un appel constant à l'histoire, une interrogation attentive des conjonctures actuelles, et le souci de dégager les fondements profonds de la vie juridique de l'Église, faciliteront au lecteur la connaissance des éléments de ce qui leur semble souvent être une organisation trop compliquée, et lui permettront de percevoir les conditions raisonnables d'évolution de cette institution qui les amèneraient à jouer leur rôle d'une façon plus efficace. Après une étude sur l'histoire des rapports entre clercs et laïcs depuis les origines, l'auteur analyse les fondements juridiques de l'action des laïcs dans l'Église, traitant notamment de la signification du droit dans la mission de l'Église, du rôle et des conditions de l'obéissance, et de la coutume. Puis il passe en revue toutes les grandes structures de l'Église (Saint-Siège, diocèse, paroisse, Action catholique). Un chapitre spécial est consacré au magistère et une longue note annexe aux rapports entre l'Église et l'État.

T.-J. Vermeulen.

Casiano Floristan Samanes : *La vertiente pastoral de la sociologia religiosa.* Victoriensia, vol. 8, Seminario de Vitoria (España), 1960. 300 pp. dont 60 de tables (800 titres classés par thèmes; table des auteurs; table des organismes).

L'auteur veut éclairer la rencontre « entre théologie pastorale et sociologie religieuse, dans une intention d'abord pastorale et en second lieu sociologique ». Il retrace l'histoire de la « Sociologie religieuse », dresse un bilan des « premiers résultats », et en dégage la signification en vue d'une « propédeutique pastorale ».

Cet ouvrage a deux mérites : sa bibliographie et son essai de confrontation entre les deux disciplines.

Mais quoi qu'il en soit du point actuel de développement de la théologie pastorale comme « réflexion scientifique sur la *cura animarum* », on peut se demander si le développement de la sociologie du catholicisme est aujourd'hui suffisamment avancé pour permettre cette confrontation à un tel niveau de synthèse. Par contre, au niveau plus facilement saisissable aujourd'hui des multiples problèmes que pose la collaboration entre pasteurs et sociologues, peut-être y aurait-il matière à prolonger cette réflexion.

R. B.

Charles Journet : *Théologie de l'Église*, Desclée de Brouwer, Paris, 1958, 444 pp.

Pour ceux — « frères chrétiens occupés, pauvres de temps libre ou même pauvres d'argent », dit la préface — qui n'ont pas la possibilité de parcourir les amples discussions théologiques contenues dans les gros tomes de l'*Église du Verbe Incarné*, un résumé des deux volumes parus, préparé par les soins du P. Jean Kaelin et revu par Mgr Journet, permet de se familiariser avec les grandes thèses de l'auteur. On sait comment Mgr Journet fait droit, à l'aide de la théologie de saint Thomas, à la grande perspective de l'ecclésiologie contemporaine : l'Église, réalité tout intérieure, dont la charité est l'âme et la forme, réalité visible partout où la charité se manifeste. On a plaisir à retrouver ici cette même ligne générale, exposée sous une forme concise, claire, quoiqu'un peu didactique et dans un vocabulaire souvent particulier à l'auteur. On peut regretter que les Pères de l'Église, en particulier les Pères grecs, et la tradition de l'Église d'Orient aient toujours une part si restreinte dans nos théologies de l'Église, même lorsqu'il s'agit d'un manuel scolaire de ce genre.

D. Dupuy.

Solange Corbin : *L'Église à la conquête de sa musique*, coll. « Pour la musique », dir. Roland-Manuel, Gallimard, Paris, 1960 (310 pp., 12,50 NF).

Comme la collection à laquelle il appartient, ce livre s'adresse au grand public. Mlle Solange Corbin y présente cependant le résultat de recherches historiques personnelles considérables, et propose une vision non conformiste et parfois assez nouvelle de la musique chrétienne aux premiers siècles. Étant donné le lien très étroit de la musique et du culte à cette époque, ce livre intéresse au moins autant le liturgiste que le musicien.

Pour faire comprendre le rôle dévolu à la musique et son évolution dans la liturgie des douze premiers siècles chrétiens, l'auteur s'attache à en restituer le contexte. Le style vivant — bien qu'assez souvent embrouillé — est propre à faire sentir la culture humaine et sacrée dans laquelle prennent place les témoignages allégués. Quelques points importants sont ainsi bien mis en valeur. Tout d'abord le type de chant liturgique que représente la « cantillation » héritée de la synagogue, si différente de ce que nous appelons « musique » (pp. 62-63), et son originalité par rapport à la musique grecque savante (p. 68); le rôle de premier plan du chantre-enseignant de l'assemblée et son métier d'interprète-créateur (pp. 65 et 287). Il en ressort l'image d'un culte assez austère où l'annonce de la Parole inspirée et la célébration du mystère dominent et où l'art comme tel s'efface. « La finalité du liturgiste n'est pas celle du musicien » (p. 187). Se ralliant aux thèses d'E. Werner, l'auteur discute les influences grecques et accentue les dépendances juives et sémites dans la primitive Église.

Le grand tournant que représentent les 7e-8e siècles dans l'histoire de la musique chrétienne est ensuite bien marqué ainsi que toute l'originalité de l'époque carolingienne. « Le monde carolingien est le témoin ébloui d'un changement total d'horizon. » On accède progressivement à la notion de répertoire musical et la « note » conquiert peu à peu son indépendance par rapport au verbe. Le rôle du « chantre » s'en trouve profondément modifié; d'enseignant liturgique du peuple, il devient interprète et artiste professionnel. C'est alors que naissent les *scholae* de chantres. Notons que la légende franque de l'origine grégorienne des chants romains et de la schola romaine est bien située. Mais l'auteur ne prend pas parti sur la question de l'origine respective des différents répertoires de chants que nous appelons grégoriens.

Enfin l'auteur nous conduit, à travers les premières réalisations de l'*organum*, encore adhérent à la liturgie, au second grand tournant de la musique chrétienne à la fin du 12e siècle : avec l'*organum* « écrit » de Leonnin, « c'en est fait, l'art est installé ».

Ouvrage intéressant et qui laisse pourtant insatisfait. Cela est dû en partie à son plan diffus qui amène de nombreuses répétitions ainsi qu'aux excursus qui n'éclairent souvent que d'assez loin le

sujet. Cela tient surtout à des prises de position dont la justification nous manque. Est-il vrai, par exemple, que le chant des hymnes aux premiers siècles n'est le fait que des gnostiques et des hérétiques ? Que la théorie modale « venant de Byzance en Occident, s'est... immédiatement fixée à Rome » (p. 227) et ceci, avant la fin du 7e siècle (p. 224) ? Dans les chapitre 4 et 5 qui touchent l'Orient, bien des affirmations appelleraient des points d'interrogation. Nombreuses enfin sont les inexactitudes et même les erreurs sur des points concernant l'histoire de la liturgie (« chaque heure de la liturgie contient un seul cantique (biblique) et plusieurs psaumes », p. 133), de l'office divin, (l'office des heures serait codifié au 5e siècle (p. 106), des rites orientaux, mais aussi dans les questions de chant elles-mêmes. Nous ne relèverons que deux points. A propos de l'antiphonie — pour laquelle l'auteur, qui se pique si souvent de ne pas recevoir les opinions toutes faites sans les confronter aux textes, accepte sans la discuter l'opinion improbable d'une alternance des versets par deux chœurs, — on lit par exemple : « les innovations psalmodiques du 4e siècle sont qualifiées de « chant antiphonique » par saint Ephrem, saint Basile, Flavien et Diodore d'Antioche, saint Jean Chrysostome et bien d'autres » (p. 118). Or aucun des cinq auteurs cités, que je sache, ne parle d'antiphonie. (La lettre 207 de saint Basile décrit toutefois une psalmodie avec alternance, mais sans le mot « antiphonique ».) Autre point, cher à l'auteur : les chantres. Toute l'étude est commandée par l'idée *a priori* qu'il y a une opposition entre le lecteur « clerc », « récitant » pleinement liturgique, et le chantre « laïc », professionnel de la musique. (« Le chante ancien n'était pas... tout à fait clerc » (p. 230). L'était-il ou ne l'était-il pas ?) Aussi pour les besoins de la thèse, il est affirmé qu'avant Grégoire « seul le concile de Laodicée » nous a entretenu d'un chantre canoniquement désigné » (p. 166). C'est ignorer tout du « psalmiste » oriental aux 5e-6e siècles sur lesquels les références précises abondent ! Passons sur les vers d'Ephrem en heptasyllabes (p. 140) et autres à peu près. On reste d'autant plus indisposé que l'auteur dispense largement les leçons d'exactitude historique et de probité scientifique. Ainsi, après le passage qui traite de l'antiphonie, on lit : « On veut être précis dans ces domaines où l'on sait peu de choses; on ferait mieux d'être exact » (p. 121). *Utinam !*

On pourrait aussi relever des lacunes importantes dans ce tableau historique des dix premiers siècles chrétiens. Notons seulement le rôle décisif des mélodes syriens du 7e siècle dans le grand tournant de la musique chrétienne : ils ont certainement influencé l'Occident; il n'en est pas question. L'origine des huit tons est rattachée au chiffre mystique de l'ogdoade, alors que son explication historique la plus obvie réside dans l'organisation liturgique des semaines par roulement à partir des Pâques-Pentecôte.

Ce livre développe quelques intuitions très justes et relativement nouvelles que l'on est heureux de voir proposées au grand public. Mais leur justification est déficiente alors que leur nouveauté même rendrait celle-ci plus nécessaire.

J. Gelineau, s. j.

La communauté réformée de Taizé témoigne, non seulement par sa vie cénobitique, mais encore par ses publications (sur ses propres presses) de son activité liturgique, spirituelle et œcuménique. Une plaquette de 15 pages *Liturgie pascale* (éd. Taizé; dans « Verbum Caro », n° 45) présente le rituel de la nuit pascale de la communauté. Il correspond, et dans son déroulement, et dans ses diverses parties, à l'*Ordo* restauré. Une seule différence notoire : l'*alleluia* pascal se place, non à la messe, mais avant la louange pascale (*Exultet*), ce qui majore encore l'antique lucernaire initial de la Vigile pour faire vraiment du rite de la lumière la célébration du mystère de la résurrection. Cela n'est-il pas au détriment de la signification de la vigile proprement dite qui perd encore davantage son caractère d'attente ? Les lectures-chants-prières sont aussi pour la plupart ceux du rite romain. Toutefois, on est heureux de voir figurer au nombre des quatre prophéties le sacrifice d'Abraham, suivi d'heureux extraits du ps. 105. (Le récit de la création est suivi du ps. 103, et Is., 4, du Cantique d'Apoc., 15, 2-4.) Notons aussi l'emploi du ps. 139 à la communion et à l'action de grâce.

Une autre plaquette semblable : *Introduction à la retraite spirituelle* (éd. Taizé, dans « Verbum Caro », n° 52) propose à l'intention des retraitants la spiritualité, très traditionnelle, mais exprimée dans un langage direct, simple et actuel du cénobitisme restauré à Taizé, dans une série de conseils fondamentaux concernant le silence, la prière solitaire, le combat spirituel et le service de Dieu. Pages denses et savoureuses.

L'unité visible des chrétiens et la tradition (éd. Epi, Paris, 1961, 125 pp.) rassemble trois études de Max Thurian se rapportant à l'œcuménisme sur l'unité des chrétiens, sur la Tradition, et sur la prière pour l'unité. Ces pages ont été écrites « à l'intention du Conseil œcuménique des Églises et en pensant aux II^e^ concile du Vatican »; elles sont rédigées dans une perspective nettement protestante, mais elles toucheront tous les chrétiens en ce qu'elles exposent ce qui leur est commun et cherchent les voies les plus sûres pour le dialogue et le rapprochement.

J. G.

LIVRES REÇUS

AGUILAR (J.-A.-P. DE) : *El Misterio liturgico de la Semana Santa* (« Tolle et lege »), éd. Studium, Madrid, 1959, 166 pp.

ALLEAU (R.) : *De la nature des symboles* (coll. Symboles), Flammarion, Paris, 1958, 122 pp.

AUBINEAU (M.) : *Une homélie de Théodote d'Ancyre sur la Nativité du Seigneur* (Orientalia Christiana Periodica, vol. XXVI, fasc. 11, pp. 221-250), Roma, 1960.

AUGUSTIN (saint) : *Saint Augustin, Maître de vie spirituelle*, textes trad. par A. TISSOT, s.j., éd. Xavier Mappus, Le Puy, 1960, 170 pp.

BAUDOUIN (C.) : *Psychanalyse du symbole religieux* (Les idées et la vie), éd. Fayard, Paris, 1957, 281 pp.

BESQUE (L.) : *Faut-il réformer les sermons ?* (Biblioth. Ecclesia, n° 41), éd. Fayard, Paris, 1957, 140 pp.

El Celibato sacerdotal (Cuadernos sacerdotales, n° 3), San Esteban, Salamanca, 1960, 231 pp.

DUSSANE (B.) : *Cas de conscience du comédien*, éd. de Fleurus, Paris, 1960, 105 pp.

Les Épîtres de saint Paul, trad. du chanoine OSTY, 2e éd., éd. Siloé, Paris, 1960, 340 pp.

EVREMOND (D.) : *La Voix parfaite*. Traité de culture vocale, éd. du Levain, Paris, 1960, 63 pp.

GROSCHE (Mgr R.), HEER (F.), BECKER (W.) : *La fin du ghetto* (Christianisme allemand contemporain), trad. par F. FOHNEY, éd. Téqui, Paris, 1957, 132 pp.

HOORNAERT (Chan. R.) : *Louez Dieu*. Méditations sur la vertu de religion, éd. Beyaert, Bruges, 1957, 151 pp.

HUECK (C. DE) : *Lettres à mon évêque*, introduction et traduction de F. DE CASTRO (Foi vivante, série Missions), éd. du Cerf, Paris, 1960, 148 pp.

JACOB (H.-E.) : *Histoire du pain depuis 6 000 ans*, trad. de l'allemand par M. GABELLE, éd. du Seuil, Paris, 1958, 396 pp.

LE BRUN-KERIS (G.) : *Sur la dérive de Moscou* (Omnes gentes), éd. de Fleurus, Paris, 1960, 122 pp.

MARÉCHAUX (B.) : *Notre-Dame de la sainte Espérance, convertissez-nous*, éd. des Œuvres de la Sainte-Espérance, Mesnil-Saint-Loup, par Etissac (Aube), 1961, 62 pp.

MOTTE (J.-F.) et DOURMAP (M.) : *Mission Générale, œuvre d'Eglise* (Questions pastorales), éd. de Fleurus, Paris, 1957, 266 pp.

NORD (P.) : *Cas de conscience de l'agent secret*, éd. de Fleurus, Paris, 1960, 140 pp.

Ora di Adorazione per la sera del Giovedi santo, éd. Opera della Regalita di N.S.G.C., Milano, 1961, 46 pp.

PIEKOSZEWSKI (J.) : *The religious problem of refugees in U.S.A.*, éd. Veritas, Londres-Canada, 1960, 128 pp.

RENARD (Mgr) : *Pour une évangélisation et une catéchèse d'Église*, éd. Bonne Presse, Paris, 1957, 101 pp.

Réunis autour du Seigneur. La messe, éd. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 1958, 99 pp.

RICHAUD (Mgr) : *Le Seigneur est proche* (Présence chrétienne), éd. Desclée de Brouwer, Bruges, 1957, 65 pp.

Sacrificial. Hostia, que quiere decir victime del sacrificio, Jesucristo, éd. Gobierno Eclesiastico arquidiocesis de Medellin, Colombia, 1956, 210 pp.

SALET (G.) : *Plus près de Dieu*. Brèves réflexions pour les fêtes et les dimanches, t. 3, éd. Lethielleux, Paris, 1960, 148 pp.

SCHEDL (C.) : *Undesiegbare Sonne*. Gott und Christus im kreislauf des Jahres, éd. Volksliturgisches Apostolat, Klosterneuburg, Munchen, 1957, 236 pp.

TARDINI (cardinal D.) : *Pie XII*, trad. E. de Pirey, éd. de Fleurus, Paris, 1961, 152 pp.

VAN DER DONCK (E.) : *Lectionarium voor de Zon-en Feestdagen*, éd. Dessain, Mechelen, 1957, 227 pp.

Cum permissu superiorum.

D. L., 2e trimestre 1961. — Imprimeur, n° 2.493.

Le gérant : CLAUDE ROGUET, 29, boulevard Latour-Maubourg.
Imprimerie AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — 2-1961.

VIII[e] SEMAINE D'ÉTUDE POUR PROFESSEURS DE LITURGIE

Abbaye du Mont César, Louvain, 17-22 juillet 1961

PROGRAMME : **LES ORDINATIONS**

Dom B. Botte : *Le rituel d'ordination de la Tradition apostolique.*

Chanoine A. Chavasse : *Le rituel d'ordination du Sacramentaire gélasien.*

Chanoine A.-G. Martimort : *Le sacre épiscopal dans le rite romain.*

Abbé P. Jounel : *L'ordination diaconale dans le rite romain.*

R. P. P.-M. Gy : *L'ordination sacerdotale dans le rite romain.*

Dom B. Botte : *Les ordinations dans les rites orientaux.*

Les cours commenceront le lundi 17 à 9 h 30. Les participants qui logent à l'Abbaye seront attendus dès le dimanche 16 dans l'après-midi.

Inscription aux cours : 100 fr. belges.

Frais de séjour à l'Abbaye : 500 fr. belges.

Prière d'envoyer les inscriptions à Dom B. Botte, Abbaye du Mont César, Louvain (Belgique).

LES NOTES DE PASTORALE LITURGIQUE

Le nombre des abonnés aux *Notes de Pastorale Liturgique* ne cesse de s'accroître. Aussi un nouvel effort est-il entrepris pour que cette revue soit davantage encore l'instrument de travail dont les pasteurs ont besoin. Afin que les cahiers correspondent de façon plus adéquate aux différents temps de l'année liturgique, et que ces cahiers parviennent à leurs destinataires en temps opportun, à dater du 1[er] septembre prochain, les *Notes* paraîtront **tous les deux mois**, le 1[er] du mois. L'année comptera donc non plus cinq cahiers, mais **six** : Avent, Noël-Épiphanie, Carême, Temps pascal, Pentecôte, Été.